





HECTOR FIERAMOSCA,

OU

LE DÉFI DE BARLETTE,

ROMAN HISTORIQUE,

Massimo Taparelli

PAR MAXIME D'AZEGLIO;

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR MM. G...... ET S....

PREMIÈRE PARTIE.

...... Dignes que tout Italien fasse ses efforts pour que leurs noms arrivent à la postérité avec le secours des lettres.

GUICCIARDINI.

PARIS.

FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14.

1833.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Cette traduction du roman de Maxime d'Azeglio est celle annoncée par M. Gosselin, traducteur des *Fiancés* de Manzoni.

Une circonstance indépendante de sa volonté l'ayant forcé d'interrompre son travail, nous nous sommes adjoint un traducteur qui a déjà fait ses preuves, pour arriver à publier cette traduction avant toute autre, M. Gosselin ayant pris date depuis long-temps et commencé son travail sous les auspices de M. Manzoni, dont on ne peut méconnaître la touche dans quelques parties d'*Hector Fieramosca*.

A SA MÈRE CHÉRIE

CRISTINA MOROZZO D'AZEGLIO

L'AUTEUR

OFFRE CE MODESTE VOLUME

CONFIANT QU'ELLE VERRA DANS L'IMITATION QUI LE GUIDE

BIEN PLUS QUE DANS LA VALEUR DU PRÉSENT

UN TÉMOIGNAGE DE SON RESPECT

DE SA TENDRE AFFECTION

ET DE SA RECONNAISSANCE.

HECTOR FIERAMOSCA,

OU

LE DÉFI DE BARLETTE.

CHAPITRE PREMIER.

Au déclin d'une belle journée d'avril de l'année 1503, la cloche de Saint-Dominique sonnait les derniers coups de l'*Ave-Maria* dans la ville de Barlette. Sur la place, voisine de la mer, qui est le lieu où, principalement dans les climats méridionaux, les tranquilles habitans ont coutume de se rassembler vers le soir pour converser et se délasser des affaires du jour, on voyait, réunis dans le même dessein et dispersés par groupes, un grand nombre de soldats espagnols et italiens dont quelques uns se promenaient, tandis que les autres étaient stationnaires, assis, ou appuyés sur les barques tirées à terre dont la plage se trouvait encombrée; et, comme c'est l'habitude de la soldatesque de tous les temps et de toutes les nations, leur contenance avait quelque chose qui semblait

dire : La terre est à nous. En effet les citadins, leur abandonnant le terrain le plus commode, se tenaient à l'écart, et donnaient ainsi une approbation tacite aux arrogantes prétentions des soldats. Quiconque voudrait aujourd'hui se représenter un pareil tableau, et prendrait pour le composer un rassemblement de nos soldats modernes avec leurs uniformes mesquins, parviendrait difficilement à s'en former une juste idée. L'armée de Gonzalve, l'infanterie surtout, bien que la meilleure et la mieux équipée de toute la chrétienté, ne connaissait pourtant pas, non plus qu'aucune autre milice du seizième siècle, cette exactitude de la discipline moderne au moyen de laquelle on est parvenu à rendre un soldat semblable à l'autre depuis les pieds jusqu'à la tête. Là, au contraire, tout homme qui se livrait au métier des armes, soit à pied, soit à cheval, pouvait se vêtir, s'armer et se chamarrer autant que sa fantaisie l'y portait; il en résultait que cette foule de soldats rassemblés offrait à l'œil une admirable variété dans les formes, dans les couleurs et dans les costumes, ce qui permettait de démêler aisément à quelle nation appartenait chaque individu. Les Espagnols, pour la plupart sérieux et immobiles, avaient toute l'encolure des braves et étaient enveloppés, ou, comme ils le disent, *embozados*, dans la *cape* nationale, sous laquelle on

voyait passer la longue et légère épée de Tolède : les Italiens, à la parole facile et au geste animé, portaient le pourpoint de soie et la dague attachée derrière les reins.

Au tintement de la cloche le murmure des voix avait cessé, et en un instant la majeure partie des chapeaux ayant été retirés, laissèrent voir presque toutes les têtes découvertes; car dans ce temps-là les soldats croyaient encore en Dieu, et le priaient même quelquefois. Après une légère pause, les chapeaux reprirent leur station accoutumée, et le bourdonnement recommença. Quoique cette foule, prise dans son ensemble, eût quelque chose de joyeux et d'animé, on pouvait toutefois aisément s'apercevoir, en jetant un coup d'œil sur les différens groupes, qu'il y régnait une cause commune de tristesse et de découragement, vers laquelle étaient tournées toutes les pensées, et qui était le sujet de toutes les paroles. La disette commençait à se faire sentir parmi les soldats et même parmi les habitans de Barlette, où le Grand Capitaine, en attendant les tardifs secours de l'Espagne, tenait son armée renfermée, parce qu'elle se trouvait trop inférieure à celle des Français pour qu'il osât commettre le sort des affaires à la fortune d'une journée.

Trois des côtés de la place étaient occupés par de pauvres maisons de mariniers et de pêcheurs,

par l'église et par l'hôtellerie. Le quatrième, borné par la mer, était encombré, suivant l'usage, de barques, de filets et d'autres ustensiles propres à la pêche; et à la dernière ligne de l'horizon on voyait surgir du sein des eaux la masse sombre du mont Gargano, sur le sommet duquel allaient mourir les derniers rayons du soleil couchant.

Dans l'espace intermédiaire, on apercevait un léger navire poursuivant le cours d'une navigation tranquille; il manœuvrait pour prendre le vent, qui soufflait avec inconstance dans ce golfe, et, ridant çà et là la surface de la mer, la dessinait en longues écharpes; mais l'éloignement du navire et la lumière douteuse du crépuscule ne permettaient pas de distinguer la couleur de son pavillon.

Un Espagnol, qui avec d'autres soldats se trouvait sur le rivage, le regardait attentivement en retroussant de fortes moustaches qui étaient plutôt grises que noires.

« Que regardes-tu donc là, immobile comme une statue, et sans prendre garde à ce qu'on te dit? »

Cette apostrophe d'un soldat napolitain qui n'avait pas obtenu de réponse à une première question, et qui s'en était piqué, ne causa pas la moindre émotion à l'imperturbable Espagnol. Enfin, avec un soupir qui semblait plutôt sortir de l'âme d'un soufflet que de la poitrine d'un homme, il lui dit :

« *Voto a Dios que Nuestra Señora* de Gaëte, qui envoie bon vent et bonne route à ceux qui la prient en mer, puisse nous envoyer ce navire, à nous qui la prions sur terre, et qui n'avons rien à mettre sous la dent que le bois de nos arquebuses! Qui sait s'il ne porte pas du grain et des approvisionnemens à ces *descomulgados* de Français qui nous tiennent enfermés dans cette cage pour nous faire mourir de faim.... *Y mala pasqua me de Dios, y sea la primera que veniere, si su gracia el senor Gonzalo Hernandez*[1] quand il a bien dîné et mieux soupé, s'inquiète aussi peu de nous que *del cuero de sus zapatos*.[2]

— Et que peut y faire Gonzalve? répondit avec colère le Napolitain, satisfait de pouvoir contrarier l'autre; faudra-t-il qu'il envoie du pain pour en nourrir un animal de ta façon? Quand il en aura il en donnera : et les navires que leur mauvaise étoile a jetés sur les rochers de Manfredonia, qui donc les a dévorés? est-ce Gonzalve ou vous autres? »

L'Espagnol, dont le visage annonçait un peu d'émotion, paraissait vouloir répondre, mais il fut interrompu par un autre soldat du groupe qui lui frappa sur l'épaule, en secouant la tête et

[1] Et que Dieu me donne mauvaise pâque, et que ce soit la première qui viendra, si le seigneur Gonzalo Hernandez, etc.

[2] Que du cuir de ses souliers.

baissant la voix, comme pour donner plus de poids à ses paroles.

« Souviens-toi, Nuño, lui dit-il, que le fer de ta pique se trouvait à trois doigts de la poitrine de Gonzalve le jour où dans Tarente on fit un si terrible bruit pour être payé.... et s'il s'est trouvé une circonstance dans laquelle j'aie pu croire que ton cou basané ferait connaissance avec la corde, ce fut bien certainement celle-là.... Tu ne dois pas avoir oublié que l'on faisait un tapage capable d'épouvanter un lion? On se porta là sur la tour du château?—Et du doigt il indiquait la principale tour de la forteresse qui montrait sa tête au-dessus des autres bâtimens. — A peine Gonzalve s'émut, et avec un sang-froid extraordinaire.... Il me semble encore le voir.... de sa main velue il écarta le fer en te disant : *Mira que sin querer no me hieras....* [1] »

A ces mots le visage basané du vieux soldat devint plus noir de moitié, et pour mettre fin à un discours qui ne lui plaisait guère, il coupa la parole à l'autre, en lui disant :

« Et que m'importe à moi, et Tarente, et la pique, et Gonzalve?

— Ce qu'il t'importe? reprit le premier en souriant, si tu veux en croire Ruy Perez et conserver libre le passage pour le pain quand *Dios fuere servido* de nous en envoyer, je te conseille

[1] Prends garde, tu pourrais me blesser sans le vouloir.

de ne pas parler si haut de peur que Gonzalve ne t'entende et ne se souvienne de Tarente.... — Une demi-parole est peu, mais souvent une parole est trop, dit l'Italien, et un homme averti est à moitié sauvé. »

Nuño répondit d'une manière inintelligible et sans que son esprit parût avoir une grande part à ce qu'il disait : l'avis qu'il venait de recevoir le forçait à réfléchir malgré lui ; il jeta à la ronde un coup d'œil soupçonneux, afin de s'assurer si l'idée de le dénoncer pour ses paroles peu mesurées n'était pas née dans la tête de quelqu'un. Mais heureusement pour lui cette investigation fut ou lui parut rassurante.

Cependant la place était restée presque déserte ; l'heure de la retraite sonnait au château, ce qui engagea ce groupe à imiter les autres, qui déjà s'étaient séparés et dispersés dans les rues étroites et obscures de la ville.

« Diégo Garcia reviendra ce soir, disait en cheminant Ruy Perez : les bonnes lances de sa compagnie auront trouvé du butin dans la campagne, et peut-être que demain nous aurons un dîner meilleur que le souper d'aujourd'hui. »

Les pensées éveillées par une pareille espérance leur ôtèrent à tous la parole, et chacun d'eux s'en alla en silence à son propre logement.

Pendant que ces conversations avaient lieu, le

navire, qui d'abord avait paru continuer sa marche, s'était doucement approché de la côte. Il mit en mer une petite barque dans laquelle deux hommes descendirent et voguèrent avec promptitude pour gagner la plage; à peine l'eurent-ils touchée que le navire déployant toutes ses voiles s'éloigna, et on ne le revit plus. La barque fut dirigée dans la partie la plus obscure de la place, et les deux rameurs sautèrent à terre.

Le premier de ces étrangers s'étant aperçu qu'il n'y avait personne en cet endroit, s'arrêta pour attendre son compagnon, qui était resté en arrière, occupé à se charger d'une valise et de quelques effets; dès qu'il eut fini, il conduisit la barque sur la pointe d'un petit môle qui servait au débarquement des grands navires, puis il rejoignit celui qui, autant que l'annonçaient sa contenance, et un certain air d'arrogante supériorité, ne semblait pas de condition égale à la sienne, et qui lui dit comme conclusion de la conversation qu'ils avaient eue durant le trajet :

« Michele, il est temps de montrer de l'adresse; tu sais qui je suis, je ne t'en dis pas davantage. »

Michele sentit très bien toute la portée de ce peu de mots; il fit signe de la tête qu'il obéirait, et ils s'acheminèrent vers l'hôtellerie.

Devant la porte principale, six légers pilastres

en briques supportaient une treille sous laquelle étaient placées plusieurs tables pour l'usage des buveurs. L'hôte s'appelait Bacio de Rieti; mais quelques soupçons devenus populaires lui avaient fait donner le sobriquet de Veleno [1], et c'était ainsi que tout le monde le désignait; il avait fait peindre entre deux fenêtres un grand soleil rouge auquel le peintre, d'après des notions astronomiques qui ne sont pas encore perdues aujourd'hui, avait donné des yeux, un nez et une bouche, et qu'il avait entouré de rayons couleur d'or à queue d'hirondelle; ce qui faisait que pendant le jour on l'apercevait à un mille de distance. L'intérieur de la maison était divisé en deux parties : une grande pièce, au rez-de-chaussée, servait de cuisine et de salle à manger. Au moyen d'une échelle de bois, on montait à l'étage où logeait l'hôte avec sa famille, et quelquefois avec un pauvre diable que sa mauvaise fortune y conduisait. L'usage commun de l'Italie, à cette époque, était de souper à cinq heures; à cette heure, pourtant, on ne voyait réunis dans l'hôtellerie que quelques officiers et soldats assis au frais devant la porte : c'était la partie italienne de la compagnie du seigneur Prospero Colonna, qui suivait la fortune d'Espagne, tous hommes jeunes et entreprenans, qui avaient coutume de venir s'y

[1] Poison.

réjouir avec les autres braves de l'armée. L'hôte, qui savait son métier, ne les laissait jamais manquer de cartes ni de vin ; et comme c'était un homme amusant et jovial, il disait gaîment à chacun son mot, et en les divertissant il leur attrapait leur argent. Veleno était en ce moment sur le seuil de sa porte, le tablier relevé sur le côté, se rafraîchissant le visage avec son berret, et les bons mots, les éclats de rire et le bruit allaient jusqu'aux nues.

Les deux hommes s'avançaient ; et pour qu'on ne remarquât pas qu'ils étaient étrangers, ils marchaient doucement, et s'arrêtaient de temps en temps pour causer ensemble. Lorsqu'ils se trouvèrent en face de la porte, et que la clarté du foyer eut frappé leur visage, on put juger qu'ils n'étaient pas autrement vêtus que ceux qui se trouvaient dans la maison. La compagnie y fit peu d'attention quand ils entrèrent ; un seul soldat assis dans l'obscurité, et qui se trouvait le plus loin de la porte, les ayant mieux envisagés, ne put s'empêcher de laisser échapper une exclamation d'étonnement, et de s'écrier, en se levant à moitié : *Le duc !*... La manière dont ce mot fut prononcé annonçait qu'il devait être suivi d'un nom ; mais un léger coup d'œil du personnage qui entrait suffit pour lui renfermer ce nom dans la bouche. Personne ne s'était aperçu de sa sur-

prise ; un seul de ses compagnons, qui était près de lui, lui dit :

« Boscherino ! à quel duc rêves-tu donc ? je ne t'ai pourtant pas vu boire aujourd'hui. Ne te semble-t-il pas que nous soyons dans un lieu bien propre pour être fréquenté par des seigneurs ? » Il était fort égal à Boscherino de n'être pas cru ou de passer pour ivre ; et sans entrer en explication, il changea adroitement la conversation en reprenant le premier sujet qui les occupait.

Derrière les deux personnages qui venaient d'entrer dans l'hôtellerie, s'avançait la ronde et grave personne de Veleno, dont le visage olivâtre, barbu et malin, avait quelque chose du poltron et de l'assassin. Sans beaucoup de cérémonie, il leur fit un léger salut, et leur dit :

« Que désirez-vous, messieurs ? »

Celui que nous savons se nommer Michele s'étant approché, lui répondit :

« Nous voudrions souper. »

L'hôte fit une grimace, et répondit avec un ton d'affliction qu'il s'efforçait de rendre naturel : « Souper ? vous voulez dire manger un morceau sans façon. Si encore on pouvait trouver quelque chose ! Dieu sait ce que ce misérable siége a laissé dans nos maisons ! auparavant un pain valait un cortonnais, et aujourd'hui il vaut un demi-florin, pris au four.... Dans tous les cas, pour

des personnes telles que vous, je tâcherai de trouver quelque chose.... Je ferai de mon mieux.... » Et au moyen de cet exorde, destiné, suivant l'usage des aubergistes, à faire payer dix francs ce qui en vaut cinq, il ouvrit un buffet, et en ayant tiré un poêlon, il le plaça sur le fourneau; puis, au moyen du vent qu'il faisait avec son tablier et qui élevait la cendre jusqu'au plafond, il eut bientôt réchauffé un morceau de chevreau, qui, au dire de l'hôte, était la seule viande que l'on pût à cette heure trouver dans Barlette, et qui était destinée au souper d'un caporal qui y venait de temps en temps; mais des personnages tels que les nouveau-venus ne pouvaient aller se coucher à jeun.

Quelque médiocre que fût la qualité du souper, il fut bien reçu, et servi dans des plats de terre à fleurs avec une bouteille de la même matière à large ventre, et la moitié d'un fromage dur comme du caillou, dans lequel on voyait marqués les coups de couteau des convives qui déjà avaient fait leurs preuves contre lui. La table devant laquelle étaient assis les deux étrangers se trouvait dans le fond de la salle, s'il est permis de donner ce nom à cette caverne enfumée. A l'extrémité opposée une grande cheminée avec un manteau pouvant contenir douze personnes, avait sur chacun de ses côtés trois ou quatre pe-

tits fourneaux : en avant était la table du cuisinier et au milieu de celle-ci, dans la forme d'un T majuscule, une table étroite s'étendait dans toute la longueur de la pièce, presque jusqu'à l'endroit où soupaient les deux étrangers. De la poutre principale pendait dans le milieu de la pièce une lampe en cuivre à quatre becs presque éteinte et suffisant tout juste pour empêcher que l'on ne se rompît le cou sur les bancs et les tabourets dont la table était entourée.

Lorsque l'hôte eut tout préparé pour les besoins de ses convives il alla en sifflant, comme c'était sa coutume, reprendre son poste sur le seuil de la porte dans le moment même où y arrivait, monté sur une mule, un homme qui ayant sauté à terre sans toucher l'étrier se mit à crier :

« Allons, amis, de la joie et du courage; car j'apporte une bonne nouvelle : et toi, Veleno, quand tu pourrais te décupler, il y aurait de la besogne pour tout le monde. Diégo Garcia est de retour; il vient de descendre de cheval chez lui, et dans un moment il sera ici pour souper avec vingt ou vingt-cinq de ses bonnes épées, et tu sais que lui seul en vaut quatre; ainsi fais en sorte d'être en mesure, et promptement.... Eh bien, que fais-tu donc! es-tu mort? Allons donc, de l'activité. »

L'hôte était resté la bouche ouverte. Les braves

qui s'étaient levés entouraient le messager et l'excitaient à leur raconter comment s'était passée l'excursion que l'on venait de faire.

« Vous me ferez mourir, dit-il, en se retirant d'au milieu des soldats, et vous ne saurez rien. Est-ce vous qui devez parler, ou est-ce moi?

— Allons, allons, s'écrièrent-ils tous ensemble; dis-nous donc quelle nouvelle tu apportes.

— J'apporte la nouvelle que nous revenons fatigués à mourir, que nous avons été quatorze heures à cheval sans boire un verre d'eau. Eh, Veleno! donne-moi une demi-mesure, et du frais.... J'ai le gosier brûlant comme un brasier.... Mais nous ramenons dans Barlette quarante têtes de gros bétail et soixante douzaines de petit; nous avons en outre fait prisonniers trois hommes d'armes, qui, si Dieu le permet, nous compteront de beaux ducats d'or, aussi vrai que nous sommes chrétiens, pour peu qu'ils veuillent revoir le seuil de leurs maisons. Je puis vous assurer qu'il a fallu de la vigueur pour les démonter et leur faire rendre leurs épées.... Et ce vin, l'apporteras-tu avant que je tombe mort?... Ils s'en servaient à deux mains comme d'un fléau; il y en avait un entre autres qui était tombé sous son cheval blessé, et les nôtres lui criaient rends-toi, ou tu es mort; mais cela ne servait à rien, et il frappait toujours d'estoc et de taille; enfin, si

Inigo n'eût pas paré un coup dirigé contre son cheval, et qui frappa sur l'arçon ferré, il aurait fallu l'achever à coups de lance, ou il nous aurait échappé; à la fin, pourtant, il s'est décidé à rendre à Diego Garcia le tronçon d'épée qui lui restait dans la main. »

En cet instant, Veleno apporta le vin, et versa à boire au narrateur, qui lui dit : « Te voilà donc arrivé, ce n'est ma foi pas malheureux!

— Et comment s'appelle donc cet enragé? demanda Boscherino.

— Je ne le sais pas bien.... Ils disent que c'est un grand baron français, un nommé La Botte.... La.... La Mothe; je m'en souviens maintenant, oui, c'est La Mothe qu'on l'appelle; une tête de diable qui fait trembler la terre. Enfin, la chose s'est bien terminée, et nous nous réjouirons, s'il plaît à Dieu. » Puis jetant un regard dans l'intérieur de l'hôtellerie : « Et que fais-tu donc là, traître d'aubergiste? s'écria-t-il; comment, tu n'as encore rien mis au feu; as-tu donc envie que je prenne la mesure de tes épaules avec cette zagaie? »

Et il entrait en effet pour exécuter sa menace, mais il s'arrêta en s'apercevant qu'un grand chaudron avait été placé sur un fagot de chêne, et que la flamme commençait à s'élever en pétillant, tandis que l'hôte, le visage rouge et tout en

sueur, sans plus penser ni à la disette ni au siége, et sachant qu'il n'y avait pas à plaisanter avec Paredes et ses compagnons, se donnait beaucoup de mouvement pour mettre ordre à tout. En un clin d'œil il eut trouvé tout ce qui lui était nécessaire, et, dépouillant un agneau, il en mit une partie bouillir dans la marmite, et il enfila l'autre dans deux longues broches qu'il fit tourner sur les crochets du foyer. Les choses commençaient donc à prendre une bonne tournure.

« A la bonne heure, dit l'ordonnateur du souper; voilà qui va bien pour toi, Veleno; car si les camarades arrivaient et que tout ne fût pas prêt, tu n'aurais pas manqué d'éprouver combien de livres pèsent les cinq doigts de Diégo Garcia. Je sors, et te les envoie dans un instant.

— Dis donc, Ramazzotto, est-ce que tu ne reviendras pas avec eux? demanda un des caporaux.

— Comment pourrais-je revenir? la compagnie est encore à cheval. Il faut que je la loge et que j'aie l'œil au butin qui est déposé sur la place du château, car pendant la nuit les mains sont habiles au travail; et tu sais que dans les compagnies il ne manque pas de gens qui savent en faire bon usage. Fieramosca, Miale Brancaleone, et tous les nôtres s'en sont allés, et c'est nous qui sommes chargés d'empêcher qu'il ne

naisse du scandale. Une autre fois ce sera aux Espagnols; chacun à son tour.

— Si les choses sont comme tu le dis, reprit Boscherino, nous irons avec toi pour te donner un coup de main. Allons, camarades, des hommes de bonne volonté pour aider cet homme de bien qui a plus de mille livres dans le corps que nous n'en avons entre nous tous, et qui a besoin de secours. » Ayant quitté l'hôtellerie, ils s'acheminèrent en parlant des affaires du jour vers l'endroit où la compagnie de Ramazzotto l'attendait. Celui-ci, retenant son cheval par la bride, avançait entouré des soldats, en leur racontant les détails de la course. Boscherino le suivait, tout attentif à ce qu'il lui disait, lorsqu'il se sentit tirer par son manteau, et s'étant retourné, il vit dans l'ombre un des deux étrangers qu'il avait laissés soupant dans l'hôtellerie.

« Boscherino, lui dit-il à voix basse en l'arrêtant tandis que les autres continuaient leur chemin, le duc veut te parler; que cela ne te cause pas d'inquiétude, il ne veut te faire aucun mal. Cependant, tiens-toi pour averti, et sois sur tes gardes. Marchons. »

A ces mots, Boscherino sentit un frisson circuler dans tous ses membres; il ne put que dire, et d'une manière si faible qu'à peine pouvait-on l'entendre : « Est-ce bien vous, don Michele?

— Oui, c'est bien moi; mais silence, et conduis-toi comme un brave. »

Boscherino avait commandé une compagnie pour le seigneur Giovanni Pagolo Baglioni, et pour d'autres seigneurs italiens, et dans les guerres du temps il s'était toujours comporté en brave; il n'y avait pas d'homme qui se montrât moins soigneux de fuir le danger, aussi quand le seigneur Prospero avait composé une compagnie de cinq cents fantassins et une d'arquebusiers, dans le dessein de marcher au secours de Gonzalve, il l'avait engagé avec une solde convenable, et il en faisait un très grand cas.

Mais quoiqu'il eût une grande fermeté d'âme, il ne put avoir assez d'empire sur lui pour que les paroles prononcées par don Michele, et la nécessité de rebrousser chemin sachant en présence de qui il allait se trouver dans quelques instans, ne lui fissent trembler les genoux; et s'il avait été maître de choisir, il eût préféré avoir dix épées nues devant les yeux, plutôt que de se rendre où on l'attendait. En réfléchissant à ce qui venait de se passer, il devina bien la vérité, et se dit à lui-même :

« Il n'est malheureusement que trop vrai qu'il m'a entendu, lorsque j'ai laissé échapper *le duc!*... C'est le diable lui-même qui a poussé ma langue.... pourtant j'étais bien éloigné, et il me semble que

je n'ai pas élevé la voix. Mais où ne se fourrerait pas cette âme damnée?... Et quelle méchanceté vient-il encore faire ici? »

En faisant ces réflexions ils arrivèrent à l'hôtellerie. Il n'y avait dans la cuisine que les gens de la maison. Le duc s'était fait conduire à la chambre où il devait coucher et qui se trouvait au-dessus de la salle à manger; les solives du plancher étaient si mal jointes qu'elles laissaient assez d'intervalle pour que l'on pût voir et entendre tout ce que l'on disait et faisait au-dessous.

Il était bien venu à l'esprit de l'hôte un soupçon que l'étranger qui se trouvait chez lui n'était pas ce qu'il paraissait être; mais resserré par l'ennemi du côté de terre seulement, il venait par la mer des hommes de toute espèce, et on ne faisait pas grande attention à un visage qui ne se trouvait pas en tout point semblable aux autres.

Don Michele et Boscherino ayant grimpé à l'échelle entrèrent dans la chambre où était le duc. Un lit recouvert de serge grise, un petit banc et quelques tabourets composaient tout le mobilier dont la pièce était garnie. La lampe, qui ne jetait plus qu'une faible lueur, s'éteignit tout-à-fait par le vent que fit la porte en s'ouvrant. Pendant que don Michele était allé chercher de la lumière, Boscherino se trouva dans l'obscurité seul avec le duc. Il resta immobile à la place

où il se trouvait, s'aplatissant contre le mur, n'osant proférer une parole et à peine respirer, et il demeurait tout surpris de se voir si faible, lui qui ne craignait personne au monde. Mais la certitude de se trouver en présence de cet homme extraordinaire et terrible, de se sentir si près de lui que, dans le silence où ils étaient tous deux, il pouvait distinguer sa respiration agitée, tout lui donnait malgré lui un tel frisson qu'il se sentait on ne peut plus malheureux d'être au monde. Don Michele étant revenu et avec lui la lumière, il aperçut le duc, qui était assis sur le bord du lit. Sa présence annonçait un de ces hommes qui n'ont jamais connu le repos ni du corps ni de l'esprit. Bien constitué, d'une force remarquable et d'une taille peu au-dessus de l'ordinaire, il éprouvait dans chacun de ses mouvemens une espèce de tremblement que l'on ne pourrait décrire. Il portait une cape d'une couleur sombre avec des manches à larges raies et à jour. Un élégant poignard était dans sa ceinture, et son épée était placée sur la table ainsi que son chapeau, orné d'une seule plume. Il avait des gants et portait de grosses bottes de voyage. Il tourna vers les deux arrivans un visage remarquable par son extrême pâleur; ses joues étaient creuses et marquées de taches livides, et il portait des moustaches et une barbe légèrement rousse et longue qui descendait

en deux parties sur sa poitrine. Il eût été impossible de rien trouver au monde de pareil à son regard. Quand il le voulait, ce regard devenait plus pénétrant que celui de la vipère; tantôt doux comme l'œil d'un petit enfant, tantôt terrible comme l'œil sanglant de la hyène.

Il jeta un regard sur Boscherino, qu'il venait d'apercevoir, et qui se tenait toujours dans la même place, comme s'il eût attendu l'ordre d'un maître, et ce regard était de nature à lui ôter toute espèce de crainte; mais Boscherino, qui connaissait l'homme, ne fut point du tout rassuré.

— Tu m'as reconnu, Boscherino, lui dit-il, et j'en suis bien aise; je t'ai toujours regardé comme un galant homme en qui je pouvais placer ma confiance, et si tu n'étais pas venu me trouver, j'aurais été te chercher moi-même. Je savais que tu étais ici. Surtout ne dis à personne que tu m'as vu. Tu sais que je puis récompenser tes services, et que chercher à me nuire ne te produirait pas grand bien. »

L'officier, qui ne savait que trop qu'il disait la vérité, lui répondit :

« Votre éminence illustrissime peut faire de moi tout ce qu'elle jugera convenable; je serai encore, comme je l'ai toujours été, son fidèle serviteur. Je ne pense pas que ma conduite passée puisse lui donner un indice du contraire. Je prie seule-

ment votre excellence de me permettre de lui dire deux mots en liberté. »

Le duc lui ayant fait signe qu'il pouvait parler, il reprit :

« Vous avez ma parole, glorieux seigneur, et j'y serai toujours fidèle. Mais quelqu'un peut vous avoir vu. Si la chose venait à être divulguée, et que je sortisse d'ici, l'accusation d'indiscrétion pourrait en retomber sur moi sans qu'il y ait rien de ma faute. Je ne vois donc pas le moyen d'en sortir à mon honneur.

— Va, répondit le duc, sois sans inquiétude, et fais en sorte de te bien conduire; je ne t'accuserai qu'autant que tu le mériterais. Il importe à mes projets de rester inconnu pendant quelques heures seulement, après quoi le monde pourra savoir et dire tout ce qu'il voudra. Cependant qu'il ne sorte jamais un mot de ta bouche, si tu veux conserver mes bonnes grâces. »

Boscherino ne répondit rien; il se contenta de baisser la tête en signe de respect, montrant le visage d'un homme disposé à une prompte obéissance, et qui n'a d'autre crainte que celle de ne le voir pas reconnaître. Il demanda la permission de se retirer, et s'éloignant, après avoir fait bon nombre de salutations, il sortit de la chambre, et avant qu'il fût dans la rue il lui sembla que mille années s'étaient écoulées. Au bout de quelques

minutes, don Michele sortit également, prit possession de la chambre qui lui était destinée, et s'y renferma. L'hôtellerie, durant cette nuit, demeura aussi tranquille que si elle n'était point habitée.

CHAPITRE II.

La brigade pour laquelle le souper avait été préparé arriva chez Veleno vers huit heures; et, en un moment, elle remplit la salle à manger. L'hôte, pour faire honneur à sa maison, avait imaginé de couvrir de linge blanc la table sur laquelle, outre les assiettes et les couverts d'étain et de cuivre, qui étaient plus brillans qu'à l'ordinaire, parce qu'on les avait nettoyés avec soin, il y avait çà et là des feuilles de vigne qui devaient servir de plateaux aux bouteilles et aux verres : un nombre infini de gouttes d'eau qui scintillaient à la clarté de la lumière prouvaient que ces derniers avaient été fraîchement rincés. Diégo Garcia de Paredes entra le premier, et après lui les barons français prisonniers, Jacques de Guignes, Giraut de Forses et La Mothe. L'Espagnol, l'homme le plus fort et le plus audacieux de toute l'armée, et peut-être de toute l'Europe, paraissait formé tout exprès pour le métier des armes, dans lequel on réussit d'autant mieux que l'on est doué d'une plus forte constitution et d'une plus grande force musculaire. Sa taille surpassait de beaucoup celle de ses compagnons; et les fatigues con-

tinuelles qu'il endurait ôtant aux membres leur embonpoint avaient donné une telle grosseur à chacun de ses muscles, que sa poitrine, ses épaules et les autres parties paraissaient appartenir à ces colosses de sculpture antique qui réunissaient à des formes athlétiques une beauté parfaite. Son cou, gros comme celui d'un taureau, soutenait une tête très petite, crépue, avec les cheveux haut plantés dans la fossette du cou, et un visage viril, dont l'expression hardie n'avait pourtant rien d'arrogant. L'aspect de don Garcia n'était pas dépourvu d'une certaine grâce; et sur sa figure on découvrait facilement les caractères de son âme simple, loyale et pleine d'honneur. Il avait déjà déposé son armure, et n'avait plus que son juste-au-corps et son haut de chausses en peau collant sur les cuisses, de sorte qu'à chacun de ses mouvemens on voyait ses muscles s'agiter et saillir comme s'ils avaient été découverts : un manteau court, à la manière espagnole, jeté sur une épaule, complétait ce simple habillement.

« Seigneurs barons, dit-il aux prisonniers en les faisant entrer avec une courtoisie toute chevaleresque, nous autres Espagnols nous avons coutume de dire : *Duelos con pan son menos* [1]. La

[1] Quand on a du pain les malheurs deviennent plus supportables.

fortune vous a maltraités aujourd'hui, peut-être demain ce sera notre tour : en attendant soyons amis. Soupons, et *por Dios santo*, j'espère qu'à cet égard nous serons tous d'accord. Plus d'une lance a été mise en pièces, et pour aujourd'hui c'est assez; certes on ne pourra pas nous reprocher de laisser ronger nos armures par la rouille. Réjouissez-vous donc; demain nous parlerons de rançon, et vous verrez que don Garcia n'ignore pas comme on doit traiter des chevaliers tels que vous. »

La contenance de La Mothe à ce discours était celle d'un homme qui ressent de la colère et fait ce qu'il peut pour ne la pas laisser paraître. Valeureux, bon soldat et plein de fierté les armes à la main, avec un extérieur qui n'avait rien d'inférieur à ses qualités, il était pourtant aussi orgueilleux qu'homme du monde, et il ne pouvait se résoudre à recevoir une politesse de celui qui l'avait fait prisonnier. Toutefois, sachant combien il eût été peu courtois de montrer de l'humeur, il répondit le plus gaîment qu'il put :

« Vous avez la main légère lorsque vous imposez une rançon comme lorsque vous portez un coup d'estoc ou de taille; le roi très chrétien paiera de sa bourse s'il veut nous ravoir, ou je vous tiendrai compagnie le reste de mes jours.

— Inigo, dit Paredes, en se tournant vers un

beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans qui, en attendant le souper, avait déjà porté la main au pain, si nous voulions parler de coups d'épées nous demanderions à ton cheval quelle saveur ont les estocades de ce baron. « Puis, adressant de nouveau la parole à La Mothe :

« Je m'aperçois un peu tard que vous êtes désarmé : voici mon épée ; et en disant ces mots il la ceignit à son prisonnier : ce serait grand dommage qu'un bras comme le vôtre ne trouvât pas un pommeau pour s'appuyer. Vous aurez Barlette pour prison jusqu'à ce que vous soyez échangé ou racheté. Chevalier, je vous demande votre parole. »

La Mothe tendit la main droite à Paredes, qui la lui prit en ajoutant :

«Vos compagnons d'armes ne seront point soumis à d'autres conditions. N'y consentez-vous pas, camarades? » Et à ces mots il se tourna vers Correa et Azevedo, deux hommes d'armes qui avaient fait prisonniers les amis de La Mothe. Ils répondirent qu'ils étaient satisfaits, et tous deux, avec la même courtoisie, ayant détaché leurs épées, ils les ceignirent aux barons français.

« A table, mes seigneurs! » s'écria Veleno en plaçant au milieu des convives un grand bassin qui renfermait la moitié de l'agneau entouré d'échalotes et de légumes, et aux extrémités deux

grands saladiers remplis jusqu'au bord. L'apparition du souper ne fut pas moins puissante que la voix de l'hôte pour réunir la compagnie affamée. On les vit tous avec un grand empressement épousseter et replacer les bancs, et en un moment ils furent tous assis et à l'ouvrage; aussi, durant quelques minutes, le silence ne fut troublé que par le bruit des plats, des fourchettes et des verres.

Assis au haut bout de la table, Diégo Garcia avait fait placer à ses côtés La Mothe et de Guignes. Découpant avec une grande dague, il eut en un clin d'œil mis l'animal en pièces et l'eut partagé entre les convives. Son estomac de fer, merveilleusement servi par deux rangs de dents blanches et fortes qui ne connaissaient pas de rivales pour l'habileté, se trouva en quelques minutes, sinon rassasié, au moins dans un état très supportable. Il ne resta pas un seul os sur son assiette, et le plus énorme mâtin n'aurait pu lui être comparé pour l'art de les ronger ou de les réduire en poudre. Le repas achevé, il remplit les verres de ses voisins et le sien. Lorsqu'ils eurent étanché leur soif, et que cette première fureur d'appétit fut un peu calmée, peu à peu les conversations s'animèrent, et l'on vit se croiser avec vivacité les questions, les réponses et les plaisanteries, qui portaient pour la plupart sur les chances de la guerre, sur les

chevaux, sur les coups donnés ou reçus et sur les divers événemens de la journée. A la partie inférieure de la table, où se trouvaient placés les vingt ou vingt-cinq Espagnols qui par courtoisie avaient laissé à leur chef et aux prisonniers français ce qu'ils appellent la *cabecera*, c'est-à-dire le haut bout de la table, on remarquait dans les actions et dans les paroles cette bienveillante fraternité qu'a coutume de produire entre les soldats l'habitude de se trouver tous les jours exposés ensemble à des dangers, au milieu desquels on apprend à sentir quel est le prix de savoir se secourir promptement les uns les autres dans l'occasion.

Les visages rudes et hâlés par le soleil de ces hommes d'armes, que l'agitation, leur récente fatigue et la chaleur du repas rendaient rouges et enflammés, produisaient à la clarté des lumières dont ils étaient frappés un effet de clair-obscur digne du pinceau de Gherardo *delle Notti*.

Le repas approchant de sa fin, la conversation, suivant l'usage, était devenue plus générale, et les rires et le bruit avaient augmenté en proportion dans des gens qui avaient retiré honneur et profit des fatigues guerrières de la journée. Le front d'Inigo était celui de tous qui avait le plus de peine à reprendre sa sérénité. Le coude appuyé sur la table, il promenait ses regards au-

tour de lui, répondant peu de chose ou rien aux plaisanteries de ses compagnons.

« Inigo, lui dit en étendant la main vers lui Azevedo, qui avait sans doute vidé un verre de plus que de coutume, et qui étant un homme enjoué souffrait de voir près de lui un des membres de la brigade dans une situation si mélancolique, Inigo, je croirais que tu es amoureux, si les femmes de Barlette méritaient les œillades d'un beau garçon comme toi. Mais ici, vive Dieu! nous sommes à cet égard dans la plus parfaite sécurité; je ne voudrais pas pour tout au monde que tu eusses laissé ton cœur en Espagne ou à Naples.

— Ce n'est point aux femmes que je pense, Azevedo, répondit le jeune homme, mais bien à mon bon cheval, que ce baron français a presque assommé en continuant de le frapper comme un fou, lorsque déjà il était certain de ne pouvoir plus nous échapper. Pauvre Castagno! je crains bien qu'il n'ait l'épaule cassée, et je ne pense pas que jamais je puisse monter un autre cheval qui le vaille. Te souviens-tu de ce que le pauvre animal sut faire à Tarente?... quand on passa cette riviere à gué.... le nom ne me revient pas.... C'est là que fut tué Quignones... Les eaux étaient beaucoup plus profondes qu'on ne le croyait; eh bien! qui arriva le premier sur le rivage? — Et après tant d'épreuves et de dangers il

fallait qu'il pérît par la main de cet ennemi de Dieu !

—Allons, ne crie pas si fort, dit Correa : ce qui a été fait, l'a été de bonne guerre, et il ne serait pas juste d'en accuser les prisonniers ; il n'est pas convenable d'ailleurs qu'ils entendent de pareils discours....

—Et je jure, moi, répondit Inigo, que je voudrais avoir été jeté sur le carreau avec une bonne blessure, et voir mon pauvre Castagno bien portant ; je pardonnerais à ce Français d'avoir rompu son épée sur ma tête plutôt que sur celle de mon pauvre coursier. C'est sur l'homme qu'on doit tirer : c'est du moins ce que font tous ceux qui savent tenir une épée, et non pas frapper çà et là au hasard comme des fous. L'enragé ! on eût dit qu'il chassait les mouches.

—Tu as raison, vive Dieu ! s'écria Segredo, vieux soldat portant des moustaches et une barbe qui annonçaient qu'elles avaient plus d'une fois affronté l'ennemi. Quand j'étais jeune je pensais comme toi. Tiens, regarde mon front (et le frappant légèrement d'une main durcie par le gantelet de fer, il montrait une cicatrice qui lui coupait horizontalement le sourcil); c'est *el Rey Chico* qui m'a arrangé de cette façon et à cause de l'attachement que j'avais pour mon cheval, le plus beau bai qui se trouvât dans le camp. C'était

là ce qu'on pouvait appeler un cheval! Quand les hommes d'armes en venaient aux mains, il suffisait de lui lâcher un peu la bride, et de lui donner un léger coup d'éperon; il fallait le voir alors! Il se levait sur les pieds de derrière, et puis s'élançant en avant, il caracolait, et si le cavalier ne voulait pas sauter par-dessus ses oreilles, je vous certifie qu'il avait besoin de serrer les cuisses: quand il retombait, il retombait juste avec mon coup d'épée, qui paraissait le glaive du Seigneur; et c'est de cette façon que plus d'un Maure est allé souper chez Satan. Et la *siesta* : je dormais à l'ombre entre ses jambes, le pauvre *Zamoreno de mi alma,* et il n'osait pas seulement chasser les mouches de peur de troubler mon sommeil.

Au siége de Carthagène, qui commença la renommée du Grand Capitaine, et auquel un très petit nombre d'entre vous ont pu se trouver.... C'était un bon temps pour faire la guerre, que celui-là, leur dit Segredo; les choses se passaient un peu mieux qu'aujourd'hui, on se battait en présence du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, qui était une belle femme, et sous les yeux de toute la cour; nous étions bien payés et bien entretenus nous et nos chevaux, comme dans la maison d'un prince.... Mais pour en revenir à mon cheval, je vous dirai donc que dans une sortie où le *Rey Chico,* à la tête des siens,

combattait comme un lion (et c'était un homme qui ne me venait pas à la poitrine, mais qui avait un bras si vigoureux qu'il laissait un souvenir partout où il frappait), ce pauvre animal eut le cou traversé de part en part par une zagaie mauresque, et pour la première fois de sa vie il tomba sur les genoux. Je sautai à terre, et je reconnus qu'il n'y avait pas de remède. Cependant j'espérais que je pourrais le ramener au camp en le conduisant par la bride, et pour tout au monde je n'aurais pas voulu l'abandonner : à peine pouvait-il se soutenir, et pourtant il me suivait encore, et je n'ai pas honte de vous avouer que des larmes brûlantes s'échappant par la gorgerette de mon casque inondaient ma poitrine, à moi qui n'avais jamais su ce que c'était que de pleurer! En ce moment une furieuse attaque que les Maures avait faite, fut vigoureusement repoussée par les hommes d'armes; et ce roi, contraint à la retraite, s'enfuyait en mugissant comme un taureau. Surpris au milieu de ces troupes mauresques qui fuyaient en désordre; seul et démonté, je crus que ma dernière heure était venue. Je contins long-temps plus d'un assaillant en faisant le moulinet avec mon épée; mais celle du roi me tombant aplomb sur la tête, fendit mon casque, et je fus tellement étourdi par le coup, que pendant quelques instans je demeurai sans connaissance étendu sur

la terre. Quand je revins à moi, et que je pus me lever, je trouvai le pauvre Zamoreno lui-même mort à mes côtés. »

Le récit des circonstances qui avaient accompagné la mort du cheval de Segredo avait été écouté avec intérêt par tous les convives, et à la fin de son récit le vieux soldat n'avait pu s'empêcher de laisser paraître sur son visage sillonné par les travaux et les années que le souvenir de son ancien compagnon vivait encore avec vivacité dans son cœur. Il sentit pourtant un peu de honte de le laisser paraître, et il remplit de nouveau son verre afin de détourner les regards qui étaient toujours fixés sur lui.

Jacques de Guignes, qui, non moins que les autres prisonniers, avait repris courage à mesure qu'il s'était rempli l'estomac, voyant que l'histoire de Zamoreno était terminée, prit la parole à son tour :

« *Chez nous*, messire chevalier, cela ne serait point arrivé aussi facilement, bien qu'il ne soit que trop vrai que les *bonnes coutumes de chevalerie* tombent insensiblement dans l'oubli ; car un homme d'armes se croirait déshonoré si, à nombre égal, et avec des armes semblables, il portait un seul coup de son épée sur le cheval de son ennemi. Mais chacun sait qu'on ne peut attendre des Maures une pareille courtoisie.

—Cependant, dit Inigo en répondant à une remarque qui ne le touchait pas directement, il serait facile de prouver que la coutume de tuer les chevaux n'est pas uniquement en usage parmi les Maures. Les plaines de Bénévent sont là pour en faire foi, et le pauvre Manfredi doit s'en souvenir. Charles d'Anjou, qui en donna l'ordre, n'était pas plus Maure que vous et que moi. »

L'estocade dirigée contre le Français avait touché juste, et il s'agitait sur son siége avec les signes de la plus vive impatience....

« On le dit, et cela peut être vrai; mais Charles d'Anjou combattait pour un royaume, et puis d'ailleurs il avait affaire à un ennemi de l'Église que le pape avait excommunié.

— Et lui, il n'était pas ennemi du bien d'autrui », interrompit Inigo avec un sourire amer.

Ce fut alors le tour de La Mothe : « Je suppose, dit-il, que vous n'ignorez pas que le royaume de Naples est feudataire du saint-siége, et que Charles en avait reçu l'investiture; et puis d'ailleurs le droit d'une bonne épée vaut bien quelque chose....

—Et puis.... et puis.... disons les choses comme elles sont, reprit Inigo, les barbes allemandes de Manfredi et les mille cavaliers italiens qui, conduits par le comte Giordano, combattaient contre les Français, s'étaient si bien montrés au commencement de la bataille que Charles d'Anjou,

qui voulait se faire roi de Naples, ne crut pas inutile de recourir à cet expédient, malgré les *bonnes coutumes de chevalerie* en vigueur à cette époque.

— Je vous accorderai, si vous le voulez, répondit La Mothe, que les Allemands valent quelque chose sous la cuirasse, et que peut-être ils auraient pu tenir quelques instans contre la gendarmerie française dans la journée de Bénévent; mais quant à vos mille Italiens, ce n'est en vérité pas la peine d'en parler! S'ils étaient, il y a deux cents ans, ce qu'ils sont aujourd'hui, il n'était pas nécessaire que les Français, pour les mettre en déroute, perdissent le temps à estropier leurs pauvres chevaux. Depuis cinq ans que je parcours l'Italie j'ai appris à les connaître; j'ai suivi le roi Charles dans la compagnie du brave Louis d'Ars, et je vous jure que les intrigues des Italiens nous ont donné plus d'occupation que leurs épées. La seule guerre qu'ils connaissent est la seule qu'ignore la loyauté française. »

Ces paroles hautaines plurent peu à tous les convives, et ne furent pas du tout du goût d'Inigo, qui avait un esprit et une instruction plus qu'ordinaires; il était d'ailleurs lié d'amitié avec beaucoup d'Italiens qui combattaient sous les bannières espagnoles, et il savait comment les choses s'étaient passées lors de la descente de Charles en Italie.

Il savait, pour ne citer qu'un fait, que, malgré la loyauté française, on avait violé le traité contracté avec les Florentins, et fait révolter Pise contre eux; il savait aussi que les forteresses que l'imprudence de Pierre de Médicis avait laissées dans leurs mains n'avaient pas, suivant la foi donnée, été remises à l'époque fixée pour leur restitution. Tout cela se présenta à l'esprit d'Inigo, et les propos de La Mothe lui ayant donné de l'humeur, il souffrait avec peine que les pauvres Italiens, trahis et malmenés par les Français, fussent encore par eux accusés de trahison et couverts de honte. Il était donc sur le point de lui dire ce qu'il en pensait, quand celui-ci, s'apercevant que ses paroles n'étaient point favorablement accueillies, ajouta :

« Vous n'êtes venus d'Espagne que depuis peu de temps, chevaliers, et vous ne savez pas encore jusqu'à quel point les Italiens sont une race méprisable; vous n'avez eu affaire ni au duc Ludovico, ni au pape, ni au duc de Valentinois, qui d'abord nous ont reçus à bras ouverts, et puis ensuite ont cherché à nous planter le poignard dans les reins. Mais à Fornoue ils se sont aperçus de ce que peut faire une poignée de braves contre une nuée de traîtres; et le Maure a été lui-même pris dans le piége qu'il avait tendu. Le scélérat! quand il n'aurait à se reprocher

que la mort de son neveu, ce crime ne suffirait-il pas pour en faire le plus infâme des assassins?

— Mais, dit Correa, son neveu, homme d'un esprit faible, était très malade, et l'on prétend qu'il est mort naturellement.

— Oui, naturellement, comme tous ceux que l'on empoisonne. De Forses et de Guignes le savent bien, eux qui étaient comme moi logés dans le château de Pavie; et les détails que je vais vous donner, je les tiens de la bouche même de Comines, à qui le roi les raconta. Charles alla rendre visite à la pauvre famille de Galeazzo. Le Maure le conduisit par des passages obscurs dans deux salles basses et humides qui donnaient sur les fossés du château; il y trouva le duc de Milan avec sa femme Isabelle et ses enfans. La duchesse se jeta aux pieds du roi, implorant pour son père sa protection, qu'elle aurait voulu pouvoir aussi implorer pour elle et pour son mari; mais le traître de Maure était présent : le pauvre Galeazzo, pâle et exténué, parla peu, et il paraissait accablé par l'énormité de son malheur : déjà le poison qui devait le tuer circulait dans ses veines..... Et César Borgia, pour en citer un autre : où trouverez-vous le pareil de celui-là? Nous avons vu de lui des choses si étranges, qu'on ne les voudrait pas croire si elles étaient racon-

tées. D'ailleurs la plupart de ses entreprises sont déjà suffisamment connues. On sait qu'il a assassiné son frère pour s'emparer de ses titres et de ses biens ; on sait comment il s'y est pris pour se rendre maître de la Romagne ; on sait qu'il a tué son beau-frère, empoisonné des cardinaux, des évêques, et tous ceux qui lui portaient ombrage. »

Puis se retournant vers ses compatriotes, avec l'expression d'un homme qui rapporte un fait connu et digne de compassion :

« Et la pauvre Genèvre de Monreale ? la plus belle, la plus vertueuse, la plus aimable des femmes que j'aie jamais connues ! Mes amis qui sont ici présens doivent s'en souvenir ; nous la vîmes à notre passage à Rome en 92 ; mais sa mauvaise fortune la fit aussi connaître du duc de Valentinois, alors cardinal. Elle était mariée à l'un de nos hommes d'armes, qu'elle avait épousé plus par obéissance pour son père que par inclination. Elle fut prise d'un mal que personne ne put connaître ; on essaya tous les remèdes, qui devinrent inutiles, et elle succomba. Mais un accident singulier me fit découvrir un infernal secret qui ne fut connu que d'un petit nombre de personnes. Sa maladie n'avait point eu d'autre cause qu'un poison que lui avait donné le duc de Valentinois pour la punir de sa vertu. Pauvre infor-

tunée ! Ne sont-ce pas là des crimes capables d'attirer sur soi les foudres du ciel ? »

Ici le Français s'arrêta ; mais il paraissait chercher à se rappeler quelque circonstance que le temps avait effacée de sa mémoire.

« Mais oui, je ne me trompe pas : aujourd'hui parmi vos hommes d'armes, en venant à Barlette, j'en ai remarqué un dont à la vérité je ne me rappelle pas le nom, mais que je me souviens très bien d'avoir rencontré plusieurs fois dans Rome à cette époque. C'est un homme d'une taille et d'une figure qui ne s'oublient pas aisément ; on disait partout que c'était l'amant caché de la belle Genèvre, et après sa mort il disparut sans que jamais depuis on eût su ce qu'il était devenu. *Mais oui, je suis sûr que c'est lui-même,* dit-il en se tournant vers ses compatriotes. A un mille de la ville, lorsque nous nous sommes arrêtés près de la fontaine pour attendre les fantassins, j'ai retrouvé ce jeune homme au teint pâle, à la chevelure brune, et je ne crois pas avoir vu jamais un visage d'homme plus beau et plus mélancolique que le sien..... Oui, c'est lui assurément ; mais pour son nom, ne me le demandez pas. »

Les Espagnols se regardèrent entre eux, cherchant à deviner de qui il voulait parler.

« Était-il Italien? demande l'un d'eux.

— Oui, il était Italien. Il est vrai qu'il n'a pas ouvert la bouche; mais un de ses compagnons d'armes, qui était descendu de cheval, et lui présentait à boire, lui parla italien :

— Et ses armes ?

— Il m'a paru avoir une cuirasse sans ornemens avec une cotte de mailles, et, si je ne me trompe, une plume et une écharpe d'azur.

Inigo s'écria le premier : « C'est Hector Fieramosca.

—Fieramosca! justement, répondit La Mothe; je me le rappelle maintenant, c'est Fieramosca. Eh bien donc, ce Fieramosca était amoureux de Genèvre, du moins le disait-on; et beaucoup de ceux qui le connaissaient ne le voyant plus après la mort de cette intéressante femme, crurent qu'il s'était suicidé. »

A ces mots, les Espagnols laissant échapper un sourire, se disaient entre eux qu'il ne fallait plus s'étonner s'il était toujours mélancolique, et s'il menait une vie si opposée à celle de ses jeunes compagnons d'armes. Tous, d'un commun accord, louèrent son bon naturel, sa valeur, sa courtoisie; et l'on pouvait aisément juger par leurs discours qu'il était estimé et chéri de toute l'armée. Inigo, surtout, lié avec lui d'une amitié tendre, et dont l'âme noble admirait sans envie les belles qualités du guerrier italien, l'aimait

d'autant plus, qu'il le connaissait davantage, prit la parole, et fit son éloge avec toute la chaleur que peut avoir l'amitié dans un cœur espagnol.

« Sa figure vous plaît, à ce qu'il paraît ; et à qui ne plairait-elle pas? Mais quel prix peut avoir la beauté dans un homme? Si vous connaissiez le cœur de ce jeune guerrier ! la noblesse, la grandeur de son âme ! ce qu'il a osé entreprendre les armes à la main ; cette valeur qui recherche les périls est, chez la plupart des hommes, accompagnée d'une sorte d'ivresse, mais chez lui, au contraire, au milieu des plus grands dangers, elle est toujours unie à la sagesse d'un froid jugement. Dans ma vie, j'ai connu beaucoup de braves jeunes gens dans les cours d'Espagne et de France ; mais je puis vous jurer, en homme d'honneur, que jamais je n'ai trouvé nulle part, comme dans cet Italien, un assemblage de toutes les bonnes qualités. »

La faveur dont jouissait Fieramosca dans l'armée fut cause que chacun voulut dire un mot pour exprimer l'intérêt qu'il prenait aux malheurs de ce jeune homme ; et le vieux Segredo lui-même ne voulut pas se montrer plus insensible que les autres.

« Quoique je n'aie jamais eu, dit-il, de temps à perdre avec les femmes, et que je n'aie jamais

pu concevoir comment un cœur couvert de mailles peut se tourmenter, cependant quand je vois ce brave garçon toujours triste, avec un visage abattu, il s'élève en moi un sentiment que je ne puis bien définir; et, *por Dios santo,* je donnerais le meilleur de mes chevaux, pourvu que ce ne fût pas Pardo, pour le voir une fois venir rire et boire avec nous.

— Je le disais bien, moi, qu'il était malade d'amour! reprit Azevedo. Quand vous voyez un jeune garçon pâle, silencieux, qui recherche la solitude, ne vous y trompez pas, c'est une affaire de cotillon. Il est vrai, ajouta-t-il en souriant, que quand on perd de suite plusieurs parties au jeu, et qu'on voit les écus défiler, on se sent de l'amertume dans la bouche, et l'on devient pâle et mélancolique comme si c'était pour dix jupes... mais, c'est autre chose, et puis ça passe plus vite. Quant à Fieramosca, il n'a pas un pareil danger à courir, car je ne lui ai jamais vu de cartes dans les mains.... Ah! je comprends maintenant le motif de ses voyages nocturnes. Vous savez tous que mes fenêtres donnent sur le môle. Eh bien! plus d'une fois, je l'ai vu fort avant dans la soirée monter seul dans une barque, s'éloigner et disparaître derrière le château. Bon voyage, lui disais-je en me mettant au lit; on ne peut pas disputer des goûts. Je m'imaginais qu'il allait en

bonne fortune; mais je n'aurais jamais deviné qu'il allât se promener sur la mer pour pleurer une femme qui est dans l'autre monde. Est-il donc possible qu'un soldat tel que lui puisse se laisser subjuguer par une pareille folie!

— Cela prouve, répondit Inigo avec chaleur, qu'un cœur tendre et passionné peut battre dans la poitrine d'un homme déterminé en face de l'ennemi; et, vive Dieu! à cet égard, il faut rendre justice à Fieramosca comme à tous les Italiens que les frères Colonne ont réunis sous leur bannière: aucun de ceux qui portent une épée au côté ou la lance au poing ne peut se vanter de la porter mieux que ces braves ou de valoir davantage. »

Témoins chaque jour de la valeur des hommes d'armes italiens, les Espagnols donnèrent, du geste et de la voix, une approbation qu'ils ne pouvaient refuser à ces éloges, proférés avec toute la chaleur d'une âme indépendante et amie de la vérité. Mais les trois prisonniers avaient été échauffés par les propos et par le vin; et La Mothe, qui l'était plus encore que les deux autres, parce que, durant le souper, il avait presque toujours disputé avec Inigo, qui l'avait souvent piqué, ne put manquer à sa nature orgueilleuse, qui ne lui permettait d'estimer personne en comparaison de lui et des siens. Il répondit donc au discours de l'Espagnol avec un sourire étudié et un regard

de compassion, qui fit monter au jeune homme la colère jusqu'aux cheveux; et elle s'accrut de moitié lorsque La Mothe ajouta :

« Quant à cela, seigneur chevalier, ni moi ni mes camarades ne sommes de votre avis. Depuis bien des années nous faisons la guerre en Italie, et, comme je vous l'ai déjà dit, nous avons vu bien plus souvent faire usage des poignards et du poison que de la lance ou de l'épée; et, je vous prie de le croire (et ici il prit un air dédaigneux), un gendarme français aurait honte d'avoir pour valets d'écurie des hommes qui ne vaudraient pas mieux que ces poltrons d'Italiens; jugez donc s'il peut passer par la tête de quelqu'un de les comparer avec nous.

— Écoutez, chevalier, et ouvrez bien les oreilles, répondit Inigo, qui ne pouvait plus comprimer la fureur qui s'était emparé de lui en entendant le prisonnier français proférer de pareilles injures contre ses amis, et à qui il paraissait juste de la faire éclater sur celui qui avait estropié son cheval, si quelqu'un de nos Italiens se trouvait ici, ce Fieramosca le premier, et que vous fussiez libre au lieu d'être prisonnier de Diégo Garcia, vous pourriez juger, avant de vous mettre au lit, qu'un homme d'armes français a besoin de ses deux mains pour défendre sa peau contre un homme d'armes italien; mais, comme vous

êtes prisonnier, et qu'il n'y a ici que des Espagnols, moi, qui suis l'ami de Fieramosca et des Italiens, je dis en leur nom que vous et quiconque dira que les armes à la main ils ont peur de qui que ce soit, et qu'ils sont, comme vous le dites, des lâches et des traîtres, ment par la gorge, et je suis prêt à le soutenir contre quiconque se présentera, à pied, à cheval, à toutes armes ou avec l'épée seule, au lieu, à l'heure, et toutes les fois qu'il vous plaira. »

La Mothe et ses compagnons, qui, au commencement de ce discours, s'étaient tournés d'un air orgueilleux vers celui qui le tenait, changèrent insensiblement de visage, et ils en attendaient la fin, suspendus entre la surprise et la colère. Comme il arrive toujours dans une réunion d'hommes, lorsqu'au milieu du bruit et des éclats de rire, on entend surgir une voix qui prononce des paroles de fer et de sang, chacun se tait et reste attentif pour s'éclaircir de ce qui vie t d'arriver, il en fut de même ici; le murmure ayant cessé, tous les Espagnols demeurèrent l'oreille tendue pour apprendre ce qui allait résulter de cette première rupture.

« Nous sommes prisonniers, répondit La Mothe avec une orgueilleuse modestie, et nous ne pourrions accepter un défi; cependant, avec l'approbation des hommes d'armes à qui nous

avons remis nos épées, et qui, bien entendu, recevront de nous une juste rançon, en mon nom, en celui de mes compagnons et de tous les hommes d'armes français, je réponds et répète ce que j'ai déjà dit une fois et que je dirai toujours, que les Italiens ne s'entendent qu'à ourdir des trahisons et non à faire la guerre, et que ce sont les plus tristes gens d'armes que j'aie jamais vu mettre le pied à l'étrier ou endosser une cuirasse; et celui qui dira que j'ai menti ment lui-même, et je le lui soutiendrai les armes à la main. »

Puis, ayant mis la main dans sa poitrine, il en tira un croix d'or, et après l'avoir baisée, il la déposa sur la table. « Et puissé-je n'avoir plus espérance en ce signe de notre salut quand viendra ma dernière heure, et être tenu pour chevalier déloyal et indigne de chausser éperon d'or, si je ne réponds pas, moi et mes compagnons d'armes, au défi que les Italiens me font par votre bouche; et, avec l'aide de Dieu, de Notre-Dame et de Saint-Denis, qui soutiendront notre droit, je prouverai à tous quelle différence il y a entre les gens d'armes français et cette canaille d'Italiens que vous protégez.

— Le nom du Seigneur ne nous manquera pas », répondit Inigo; puis, ayant ouvert son pourpoint, il ôta de son cou une image de la Madone de Mont-Serrato, avec laquelle il fit le

signe de la croix, et la déposa auprès de la croix d'or de La Mothe; et bien qu'il éprouvât un léger sentiment d'humiliation de ne pouvoir, à cause de sa pauvreté, offrir un gage de bataille d'une valeur égale à celui de son adversaire, il éloigna toutefois cette fausse honte, et dit avec franchise :

« Voici mon gage. Que Diégo Garcia les prenne tous deux au nom de Gonzalve; il ne refusera pas le champ clos à mes nobles amis, ni aux chevaliers français qui viendront combattre contre eux.

— Non certes, répondit Garcia en prenant les gages du défi, Gonzalve n'empêchera jamais ces braves gens de mesurer l'épée et de faire leur devoir de bons chevaliers. Mais vous, messire baron, ajouta-t-il en s'adressant à La Mothe, vous avez sous les dents un os à ronger qui est plus dur que vous ne pensez.

— *C'est notre affaire,* répondit le Français en souriant et secouant la tête; ni moi ni mes compagnons d'armes nous ne regarderons jamais comme le combat le plus périlleux et le plus honorable de notre carrière celui dans lequel nous pourrons tirer ce brave Espagnol de son erreur, en faisant vider la selle à quatre Italiens. »

Diégo Garcia, qui ne se sentait véritablement vivre que quand il se trouvait dans la chaleur

d'une mêlée, ou parlait d'en venir aux mains, ne se possédait pas de joie en voyant ces préliminaires d'une lutte qui devait être soutenue avec tout l'acharnement que peut inspirer l'honneur national; puis, élevant la tête et la voix, et frappant ensemble deux mains qui eussent très bien convenu aux bras d'un Samson, il s'écria :

« Vos paroles, chevaliers, sont dignes d'hommes d'honneur et de soldats tels que vous, et je suis certain d'avance que les faits ne seront pas au-dessous d'elles. Vivent à toujours les braves de toutes les nations! » Et, en prononçant ces mots, imité par les autres, il éleva son verre, et, tous avec une joie extrême, le vidèrent plus d'une fois en l'honneur des futurs vainqueurs. Le bruit s'étant un peu calmé, Inigo en profita pour ajouter :

« L'injure que vous faites à la valeur italienne, messire chevalier, n'est point une chose que mes amis consentiront à voir décider à la légère, ni terminer en rompant une lance, comme cela a lieu pour obtenir le prix d'un tournoi. Je ne parle pas maintenant du nombre des combattans : il sera fixé d'accord entre les deux partis, mais, quel qu'il puisse être, je vous offre à vous et aux vôtres le combat à toutes armes et à tout sang, jusqu'à ce que chaque homme soit tué, pris ou contraint de sortir de la lice.

— Acceptez-vous ces conditions?

— Je les accepte. »

L'accord fut arrêté de cette façon, et comme il ne restait plus rien à y ajouter pour le moment, les fatigues du jour et l'heure avancée conseillèrent à chacun des convives d'aller se reposer. La compagnie se leva de table d'un consentement commun, et ayant quitté l'hôtellerie, les guerriers se retirèrent, bras dessus bras dessous, pour se rendre chacun à son propre logis. Les barons français furent honorablement traités, et reçurent le logement des hommes d'armes qui les avaient faits prisonniers. Nous croyons pouvoir assurer que, malgré les bravades par lesquelles ils avaient voulu prouver qu'ils tenaient peu de compte des Italiens, un sentiment intime et l'expérience les avertissaient que, pour sortir avec honneur de ce combat, il faudrait plus de faits que de paroles. Inigo lui-même, bien qu'il n'eût aucun doute sur la valeur de ses amis, et que, pour soutenir la gloire italienne, il en fût venu aux mains avec tout le monde, réfléchissant pourtant que leurs adversaires étaient d'habiles gens de guerre et les meilleures épées de l'armée française, ne pouvait s'empêcher de conserver quelque inquiétude sur l'issue que pouvait avoir cet important événement. En effet, La Mothe et ses compagnons étaient hommes à soutenir le combat

contre qui que ce fût. Leurs prouesses dans l'armée étaient connues de toute la soldatesque d'alors, et dans les compagnies françaises il y en avait beaucoup d'autres qui ne leur étaient inférieurs ni en courage ni en habileté, et le fameux Bayard, pour n'en citer qu'un, suffisait seul pour mettre un grand poids dans la balance.

Malgré ces réflexions, le fier Espagnol ne se repentit pas un moment d'avoir pris la défense des Italiens, et il pensa qu'il aurait manqué à tous les devoirs s'il eût souffert que l'insolent prisonnier proférât tant d'injures contre de braves gens qui ne le méritaient pas, qui étaient ses amis, et qui se trouvaient absens : « Et d'ailleurs, se disait-il à lui-même, comment pourrait-il être vaincu le soldat qui combat pour l'honneur de sa patrie ? » L'âme ainsi raffermie, il se proposa d'aller le matin suivant en conférer avec Fieramosca, résolu d'employer tous ses soins afin que l'événement eût l'issue désirée pour l'honneur du parti qu'il avait défendu ; et plein de ces pensées honorables, il attendit presque sans dormir l'heure de mettre la main à l'œuvre.

CHAPITRE III.

Le château de Barlette, occupé par Gonzalve et par plusieurs des chefs de l'armée, était situé entre la grande place de terre et la mer. Dans les maisons environnantes se trouvaient logés tous les officiers espagnols et italiens avec leur suite, et parmi ces derniers, dans une des meilleures habitations, les frères Prosper et Fabrice Colonne, qui avaient un train magnifique d'écuyers, de domestiques et de chevaux, tel qu'il convenait à une si grande maison. Hector Fieramosca, dont ils appréciaient les excellentes qualités, était devenu un de leurs amis les plus chers; ils le regardaient comme leur propre fils, l'avaient établi dans une petite maison sur la plage, contiguë à celles qu'ils occupaient, et qui pouvait commodément contenir le maître et ses domestiques avec leurs chevaux et leurs bagages. La pièce la plus élevée de la maison, dont il avait fait sa chambre à coucher, avait ses fenêtres tournées vers le levant.

C'était le lendemain du jour où le souper avait eu lieu; les premières clartés de l'aurore permettaient à peine de distinguer à l'horizon la voûte

du ciel de la ligne obscure formée par la mer, quand Fieramosca quitta le lit, où il ne trouvait pas toujours un sommeil tranquille, pour se rendre sur une terrasse au pied de laquelle venaient mourir les flots, doucement agités par la brise du matin.

Pauvres habitans du septentrion! vous ne connaissez pas tout le charme de cette première heure du jour sous un beau ciel du midi, assis au bord de la mer, alors que la nature est encore plongée dans le sommeil, et que ce silence est à peine interrompu par le murmure des flots, qui, semblables à la pensée, n'ont jamais eu de repos depuis le jour où ils furent créés, et n'en auront jamais qu'ils ne soient rentrés dans le néant. Celui qui ne s'est pas trouvé seul, à cette heure, qui n'a pas senti près de son visage le dernier battement d'aile de la chauve-souris matinale, quand la chaleur commence à se faire sentir sur les côtes riantes de Naples, ne peut savoir jusqu'où peuvent s'élever les divines beautés de la création.

Près du mur de la terrasse sur laquelle se trouvait Fieramosca, croissait un superbe palmier. Assis sur le parapet, le dos appuyé contre le tronc de cet arbre, les mains jointes et posées sur un de ses genoux, notre jeune soldat jouissait d'un moment de repos en respirant l'air pur qui annonce le lever de l'aurore.

La nature lui avait accordé le don précieux d'être par caractère naturellement porté vers tout ce qui renferme en soi quelque chose de beau, de bon ou de grand. On ne pouvait lui reprocher qu'un seul défaut, si toutefois il est permis d'appeler défaut une excessive bonté; mais, nourri dès ses premières années au milieu du fracas des armes, il avait appris de bonne heure à connaître les hommes et les choses; un jugement juste, fruit de la rectitude de son esprit, lui avait bientôt indiqué les limites qu'il importe de mettre à la bonté même pour qu'elle ne dégénère pas en faiblesse; et la rigidité qu'acquiert d'ordinaire celui qui se trouve au milieu de dangers toujours renaissans, ne devint chez lui qu'une juste fermeté, don précieux et digne d'un cœur d'homme.

Le père de Fieramosca, gentilhomme de Capoue, élevé dans l'école de Braccio de Montone, et vieilli dans les guerres qui déchirèrent l'Italie durant le quinzième siècle, n'avait pu laisser à Hector d'autre héritage que son épée; et celui-ci, qui, dès son enfance, s'était habitué à regarder le métier des armes comme le seul qui fût digne de lui, n'avait pu, pendant quelques années, avoir d'idées supérieures au temps où il vivait, et où l'on n'employait la force des armes que dans le but d'augmenter sa renommée et sa fortune.

Mais avec les années son esprit se perfectionna,

et dans les courts intervalles que lui laissaient ses occupations guerrières, au lieu d'employer ses loisirs à la chasse, dans les tournois et dans les autres amusemens ordinaires aux jeunes gens de son âge, il les consacrait à l'étude des lettres. Dès qu'il se fut nourri de la lecture des auteurs anciens, et inspiré au récit des grandes actions de ceux qui avaient répandu leur sang dans l'intérêt de la patrie, et non pas pour l'avantage de l'homme puissant qui pouvait le mieux récompenser leurs services, il comprit combien le métier des armes devient une chose horrible en soi-même, si, à l'exemple des malfaiteurs, on ne le fait que pour s'enrichir des dépouilles des faibles et non pour le vertueux motif de se défendre, soi et les siens, contre les injustes agressions de l'étranger.

Dans sa première adolescence il avait dû suivre son père, que d'importantes affaires appelaient à Naples. A la cour d'Alphonse, il connut le célèbre Pontano, qui, frappé de son esprit et de sa beauté, avait pris pour lui un vif attachement : il l'accueillit dans l'académie qui, quoique fondée par Panormita, porte néanmoins le nom de pontanienne, mit à l'instruire un soin tout particulier, et obtint en échange de son jeune élève cette affection respectueuse que produit la reconnaissance jointe à l'admiration.

L'amour de la patrie et de la gloire italienne,

réveillé par les éloquentes paroles de son maître, ne pouvait rester endormi dans un cœur tel que le sien, et il s'y enflamma au point de dégénérer presque en fureur. Il combattit l'épée à la main contre un jeune gentilhomme français qui lui était supérieur en âge et en vigueur, parce qu'il avait parlé avec mépris des Italiens, le blessa, et lui fit confesser ses torts en présence du roi et de la cour.

Ayant quitté Naples après diverses vicissitudes, il se trouva enveloppé dans les aventures amoureuses dont le prisonnier français avait touché quelque chose pendant le souper.

Mais lorsque Charles VIII avait ravagé l'Italie, et que les armées françaises la tenaient tout entière sous le joug ou dans la crainte, Fieramosca sentit se réveiller en lui plus brûlant que jamais l'amour de sa patrie, en voyant ces étrangers se conduire comme des maîtres à l'égard de l'Italie. Il frémissait de colère lorsqu'il entendait raconter avec quelle insolence ils avaient traversé la Lombardie, la Toscane et les autres États italiens. Quand le bruit se répandit de la réponse pleine de fierté que Pierre Caponi avait faite au roi, et que celui-ci lui avait cédé, ses yeux brillaient de joie, et il élevait jusqu'aux nues le nom du courageux Florentin.

La conquête du royaume de Naples fut accom-

plie. Fieramosca résolut alors de suivre le parti de l'Espagne, afin de servir contre les Français, dont l'influence augmentait chaque jour, et parce que l'orgueil espagnol lui paraissait moins insupportable que la vanité française : il pensait, d'ailleurs, qu'on devait beaucoup moins redouter un ennemi qui ne pouvait venir que par mer pour opérer une invasion, et il espérait que lorsque les armées seraient parvenues à chasser les Français, on pourrait, entreprise moins difficile, s'occuper d'établir un bon gouvernement en Italie.

A la lumière du jour qui commençait à se répandre dans l'orient, on voyait peu à peu s'évanouir et disparaître les dernières étoiles. Déjà le soleil éclairait les plus hautes cimes du Gargano, et le nuançait d'une teinte rosée qui se changeait en un violet foncé, dans les vallées ombreuses de la montagne, tandis que le rivage gisant à sa base et qui affecte la forme d'une demi-lune, se joignant au littoral où est située Barlette, offrait à l'œil, à mesure que le jour s'avançait, un agréable mélange de vallées et de collines qui venaient se baigner dans la mer. On apercevait les châtaigniers au feuillage épais, dont les têtes commençaient à être dorées des rayons du soleil, et qui, devenant plus rares à la base d ces collines, étaient entrecoupés tantôt par des prai-

ries, tantôt par quelques portions de terres cultivées. Ici la lumière était réflétée par les pierres blanchâtres d'un profond ravin ; là le flanc des collines se colorait de teintes jaunes ou rouges, selon la nature de leur sol. La mer, d'un brun cendré, eût paru immobile si l'onde, en venant frapper les rochers, n'eût entouré leur base d'une ceinture d'écume plus blanche que la neige.

Dans la partie la plus rentrée du golfe et sur une petite île qui se trouvait réunie à la terre par un pont long et étroit, s'élevait au milieu des palmiers et des cyprès un monastère, avec une église dont le clocher avait été fortifié au moyen de tourelles et de murs crénelés, pour le défendre contre les premières attaques des corsaires et des Sarrasins.

Hector semblait le regarder avec un vif intérêt, et y tenait les yeux attachés, parce que le brouillard qui, à cette heure, couvre les terres inférieures, lui permettait à peine de distinguer les contours de l'édifice. L'oreille tendue, il recueillait le son mourant de la cloche qui annonçait l'*Ave-Maria* du jour, et il était tellement attentif, qu'il n'entendait pas la voix d'Inigo, qui l'appelait de la cour. Celui-ci, voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, prit le parti de monter sur la terrasse.

« Après une journée comme celle d'hier, lui dit-il en arrivant, je ne croyais pas te trouver levé avant le soleil. »

Quiconque a eu jamais, comme Fieramosca, le cœur rempli d'un sentiment vif et profond, doit se rendre compte de ce que put avoir de douloureux pour lui la nécessité de s'arracher à la contemplation dans laquelle il était absorbé. Il se retourna avec un visage qui ne cachait pas entièrement l'état de son âme, et Inigo put presque s'apercevoir que son arrivée en ce moment avait quelque chose d'importun. Mais le cœur de Fieramosca était trop juste et trop bon pour accuser son ami de ce trouble involontaire. Sans lui faire une réponse précise, il alla au-devant de lui, lui serra la main, et, tout-à-fait revenu à lui-même, il lui dit avec douceur :

« Quel bon vent t'amène donc chez moi de si bonne heure?

— Le meilleur vent, je t'assure; et la nouvelle que je t'apporte sera tellement de ton goût, que tu m'en devras de la reconnaissance. Aussi ce n'est qu'avec peine que je me suis décidé à attendre le jour pour venir te la donner. Dans tous les temps j'ai porté envie à ton courage, aujourd'hui c'est ton bonheur que je dois envier. Heureux Hector! le ciel te réserve une entreprise si honorable que tu l'aurais, j'en suis certain, achetée

au plus haut prix. Eh bien, elle s'offre à toi sans peine et sans qu'il t'en coûte rien. Il faut en vérité que tu sois né coiffé ! »

Fieramosca conduisit son ami à son logis, et l'ayant fait asseoir en face de lui, il attendait qu'il lui fît connaître en quoi consistait l'heureuse faveur qu'il venait de lui annoncer. Inigo alors l'informa brièvement de tout ce qui s'était passé le soir précédent, de la manière dont il avait pris la défense des Italiens, et du défi qu'il avait fait aux prisonniers. Lorsqu'il en vint à rapporter les insolentes paroles de La Mothe, et il les sut très bien dire, le vaillant Italien frappa la terre de son pied, et dans ses yeux devenus étincelans on voyait se peindre une joie pleine de fierté.

« Nos misères, s'écria-t-il, ne sont pas encore si profondes que nous manquions de bras et d'épées pour faire rentrer dans la gorge de cet indigne Français les injures que, pour son malheur, il a laissé échapper de sa bouche. Que Dieu bénisse ta parole, Inigo, mon frère! ajouta-t-il en le tenant étroitement embrassé; je conserverai une éternelle reconnaissance du soin généreux que tu as pris de défendre notre honneur, et je ne m'en tiendrai délié jamais ni à la vie ni à la mort. » Et ils se donnaient réciproquement les témoignages d'une sincère amitié. Quand ce premier mouvement fut un peu calmé :

« Maintenant, dit Fieramosca, il n'est plus question de parler, mais d'agir. » Et ayant appelé un domestique, pendant que celui-ci l'aidait à s'habiller, il passait en revue ceux de ses compagnons d'armes qu'il croyait dignes de prendre part à cette noble entreprise, avec l'intention d'en étendre le nombre autant qu'il le pourrait.

« Il y en a parmi nous, disait-il, un grand nombre de bons; mais la chose est trop importante, et nous devons choisir les meilleurs. Brancaleone! en voici un; il n'y aura lance française qui puisse le faire plier d'un doigt, avec cette paire d'épaules que nous lui connaissons; Capoccio et Giovenale. Tous trois sont nés dans Rome, et je puis t'assurer que les Horaces ne tenaient pas mieux l'épée au poing. — Et ces trois. — Cherchons encore. — Fanfulla de Lodi, ce fou si spirituel, est-ce que tu ne le connais pas? »

Inigo leva la tête en fronçant un peu le sourcil et serrant les lèvres, comme fait un homme qui cherche à se rappeler quelque chose.

« Oh! tu le connais, j'en suis sûr. C'est ce Lombard, cet homme d'armes du seigneur Fabrice..... celui qui, l'autre jour, faisait galopper son cheval sur l'épaisseur du parapet du bastion à la porte San Bacolo.....

— Oh bien, bien ! répondit Inigo ; je me le rappelle à présent.

— Allons, en voilà quatre. Celui que le sort désignera pour lui tenir tête ne pourra pas se vanter d'avoir du bon temps. — Je serai le cinquième, et, avec l'aide de Dieu, j'espère que je ferai mon devoir. — Masuccio ! s'écria-t-il en appelant un valet, tu sais qu'hier la poignée de mon bouclier a été rompue ; il faut le faire réparer, et sur-le-champ. Écoute encore : qu'on redonne le fil à ma grande épée et à mon poignard, et.... Que voulais-je donc te dire?... Ah ! mon harnais d'Espagne est-il en état? » Le valet fit un signe affirmatif.

Inigo, voyant avec quelle chaleur le jeune Italien donnait ses ordres, lui dit en souriant :

« Tu auras tout le temps nécessaire pour faire tes préparatifs ; car le combat n'aura lieu ni aujourd'hui ni demain. »

C'est à quoi n'avait pas songé Fieramosca, qui, plein d'ardeur, aurait voulu pouvoir en venir aux mains à l'instant même, et qui, faisant peu d'attention à ce que disait l'Espagnol, notait d'autres compagnons d'armes, parce que cinq ne lui paraissait pas un nombre suffisant. Puis il dit d'un ton ferme :

« Pourquoi donc avons-nous oublié Romanello de Forli ? Il sera le sixième. Ludovico Benavoli,

sept. Celui-là tu le connais, Inigo; tu l'as vu les armes à la main.

— Masuccio, Masuccio! »

Et le valet, qui était descendu, remonta de nouveau.

« Que mon cheval de bataille, Airone, celui que m'a donné le seigneur Prosper, ait de la paille et de l'avoine autant qu'il en voudra; et avant que la chaleur ne devienne incommode, tu le promèneras pendant une heure; tu verras encore s'il est bien ferré. »

Tout en donnant ces ordres, Hector continuait à s'habiller; le domestique lui mit son manteau, et ayant pris son épée et son chapeau, qui était orné d'une plume bleu d'azur, il dit à Inigo :

« Je suis à toi; avant tout, il faut communiquer cette nouvelle au seigneur Prosper, puis nous la ferons connaître à Gonzalve, pour le sauf-conduit. »

En cheminant, Hector continuait à nommer tantôt l'un, tantôt l'autre des hommes d'armes qui auraient pu figurer dignement dans le combat. Et ne croyez pas qu'il se montrât satisfait d'aucun d'eux au premier abord : il examinait minutieusement leur état, leurs forces, leur courage, les circonstances de leur vie privée; afin que ceux-là seuls qui avaient fait leurs preuves

pussent prendre part à la décision d'un événement aussi important.

Brancaleone lui inspirait une confiance toute particulière, parce qu'il le connaissait pour un homme d'honneur et un guerrier courageux ; ce qui lui plaisait surtout dans ce Romain, c'était sa conduite grave, qui le rendait étranger aux épanchemens joyeux de ses autres compagnons; et il se sentait pour lui une amitié si vive que plusieurs fois il avait été sur le point de lui révéler son amour pour Genèvre; mais une certaine répugnance et peut-être aussi le manque d'occasion l'en avait empêché. Sa famille et ses ancêtres ayant embrassé la cause des Gibelins, avaient toujours tenu à Rome le parti des Colonnes, et il était maintenant dans la compagnie du seigneur Fabrice, et chef d'un certain nombre de lances, qu'il conduisait avec supériorité, comme en général il s'entendait parfaitement à tout ce qui avait trait au métier de la guerre. Il était de taille moyenne, large d'épaules et de poitrine, parlant peu, et uniquement occupé de ses devoirs : tenace et obstiné dans la poursuite de ses desseins, il n'avait d'autre pensée au monde que celle de faire triompher le parti des Colonnes, entreprise auprès de laquelle toutes les autres n'étaient rien à ses yeux. Pour soutenir ce parti comme tous ceux qu'il embrassait, il aurait bravé mille morts.

Hector et Inigo devaient passer devant son logement pour se rendre à la demeure des Colonnes ; ils le trouvèrent déjà levé, l'épée au côté, le baudrier retroussé sur le pommeau, qui donnait des ordres et surveillait les domestiques et les valets d'écurie occupés à soigner ses chevaux, se faisant comprendre avec le moins de dépense de voix qu'il lui était possible. Fieramosca l'engagea à prendre les mesures qu'il jugerait convenables à l'exécution d'une affaire si importante et dont les circonstances, rapportées en termes très animés, furent écoutées par Brancaleone avec le plus grand sang-froid et sans que l'on remarquât le moindre changement sur sa figure. Il répondit seulement avec beaucoup de brièveté en s'approchant des deux guerriers :

« Les actions donnent la foi aux aveugles. Quatre estocades à ma manière, et puis nous en parlerons. »

Et cette confiance en lui-même n'était point de la jactance : plusieurs fois déjà il s'était trouvé enfermé dans un champ clos, et toujours il en était sorti avec honneur.

CHAPITRE IV.

Les injurieuses paroles de La Mothe et le défi qui en avait été la conséquence, en présence de plus de vingt personnes, ne pouvaient rester longtemps ignorés, et le bruit s'en était répandu dans la ville et dans l'armée. Inigo, avec les deux Italiens, en se présentant à la maison de Prosper Colonne, trouvèrent qu'on n'y parlait pas d'autre chose; et déjà la fleur de la jeunesse italienne commençait à accourir auprès de lui comme auprès de son chef, pour s'instruire des devoirs qu'elle avait à remplir dans ces conjonctures. Ceux que Fieramosca avait déjà nommés et beaucoup d'autres se présentèrent successivement, en sorte que dans un très court espace de temps on en put compter jusqu'à cinquante. Les propos auxquels cet événement donnait lieu ne manquaient ni d'énergie ni de patriotisme, et chacun des guerriers laissait voir dans ses mouvemens et sur son visage combien il était profondément ému de l'injure proférée contre tous. Plusieurs des Espagnols qui le soir précédent s'étaient trouvés au souper, et qui en avaient parlé à leurs amis les Italiens, s'étaient rendus aussi à la réunion,

et se mêlaient parmi ces derniers, répétant tantôt l'une, tantôt l'autre des paroles d'Inigo et des prisonniers; et en y faisant un commentaire, en proposant des expédiens, en retraçant des exemples, ils attisaient un feu qui ne brûlait déjà que trop bien de lui-même.

Cette foule de guerriers se trouvait répandue sur le seuil du péristyle dans la cour, ou dans une salle basse où les frères Colonne avaient coutume de donner audience à leurs hommes d'armes quand l'occasion le réclamait, et où ils se réunissaient pour examiner les affaires de la compagnie. On y voyait resplendir, appendues à la muraille, leurs armures ornées de bordures d'or, d'un travail précieux, fourbies et brillantes comme des miroirs. C'est dans ce lieu qu'était déposée la bannière de la compagnie, sur laquelle, dans un champ rouge, était représentée la colonne, avec la devise *Columna flecti nescio*, qui était également peinte sur les écussons qui couvraient presque entièrement les murs de la salle. Au fond de la pièce deux forts chevalets de bois supportaient l'armure entière des chevaux avec leurs selles, leurs housses de velours cramoisi, et leurs riches harnais ornés de broderies d'or et dignes d'une si grande maison.

Six faucons coiffés et attachés à une chaîne d'argent étaient perchés sur la barre d'appui

d'une des fenêtres, au bas de laquelle se trouvait un monceau d'objets propres à la chasse, dont l'usage était très fréquent parmi la noblesse, et que l'on regardait alors comme le principal amusement des seigneurs et des gentilshommes.

Au bout de quelques instans on vit paraître sur le seuil de la porte le seigneur Prosper Colonne, auquel chacun fit place en lui donnant des témoignages de respect; s'étant avancé, et ayant salué les assistans avec une noble aisance, il s'assit dans un fauteuil de cuir rouge, devant une table placée au milieu de la pièce où se tenait le secrétaire de l'assemblée; alors, avec beaucoup de courtoisie, il fit signe à chacun de s'asseoir.

Il était vêtu d'un manteau de satin noir orné d'arabesques, et portait au cou une forte chaîne d'or à laquelle était attaché un médaillon de même métal, très bien travaillé. Il portait aussi une petite dague renfermée dans une gaîne d'acier. Sous ce vêtement simple, son visage, remarquable par sa pâleur, que tempérait une teinte un peu rembrunie, un front élevé qui annonçait une force de jugement non commune; tout donnait à son aspect quelque chose d'imposant, et inspirait cette vénération que l'on accorde bien plus aux qualités de l'âme qu'aux faveurs de la naissance et de la fortune. Il avait les sourcils épais, portait une barbe courte à l'espagnole, et l'ex-

pression de son regard, lente et réfléchie, indiquait un homme jouissant d'une grande puissance et habitué à exercer une grande autorité.

L'occasion qui avait motivé cette réunion des guerriers paraissait être, et était en effet pour lui, d'une très haute importance, non seulement parce que l'honneur des armes italiennes y était attaché, mais aussi parce que l'issue de ce combat, dans les circonstances actuelles, où deux puissances se faisaient la guerre avec des chances diverses, pouvait entraîner de graves conséquences pour lui, pour sa maison et pour le parti à la tête duquel il se trouvait. Le bruit de cette victoire remportée dans un combat en champ clos, qui ne pouvait manquer de retentir au loin, donnerait une grande renommée à ses hommes d'armes et à sa bannière; car, quel que fût celui des capitaines espagnols ou français qui demeurât victorieux, il aurait, en définitif, montré plus de soin à ne pas l'offenser, et l'aurait par conséquent intéressé à rester son ami.

Tout le monde sait, d'ailleurs, combien, dans l'État de Rome, a été obstinée la lutte élevée entre les partis des Colonnes et des Orsini, qui, ruinés tous deux par la puissance et la trahison d'Alexandre VI et de César Borgia, pouvaient, soit au moyen des secours étrangers, soit par leur propre valeur, et secondés par quelque circon-

stance favorable, songer à ressaisir les avantages qu'ils avaient perdus; il en résultait que s'il s'était jamais rencontré une occasion de fixer la fortune, c'était assurément celle qui s'offrait en ce moment.

L'habile condottière connaissait parfaitement l'âme brûlante de Fieramosca, et tout ce que pouvait lui inspirer la soif de la gloire et l'amour de la patrie : il voyait que c'étaient surtout ses discours qui enflammaient ses jeunes compagnons d'armes et excitaient en eux le désir de se montrer Italiens, et il comprit qu'il pourrait, par son exemple et par ses paroles, porter au plus haut point cette patriotique exaltation qui élève le courage de l'homme et le rend propre aux grandes entreprises.

Ce fut donc vers lui qu'il se tourna en commençant son discours; il dit qu'il avait déjà connaissance de ce qui s'était passé, mais qu'il désirait apprendre plus en détail les circonstances du défi, afin de pouvoir prendre une prompte détermination. Hector exposa les faits, rendit hommage à la généreuse conduite d'Inigo, et loua avec vivacité les discours qu'il avait tenus pour défendre les Italiens : quand il eut fini, le seigneur Prosper, s'étant levé, prit à son tour la parole en ces termes :

« Illustres seigneurs! si vous n'étiez, comme vous l'êtes, des hommes éprouvés par de nom-

breux combats où moi-même j'ai pu voir et apprécier vos actions glorieuses, je croirais nécessaire de vous rappeler comment nos aïeux surent, par leurs vertus, élever à si un haut point la gloire de la patrie, qu'elle devint l'étonnement de l'univers, et qu'aujourd'hui même encore les ténèbres et les malheurs de dix siècles n'ont pu en effacer entièrement l'éclat. Ils tremblaient alors au seul nom romain, ces mêmes Français qui, traversant les Alpes, viennent maintenant pour se baigner dans le sang italien, et, non contens de nous opprimer, ajoutent le mépris à l'offense! Je vous dirais que désormais cette insolence a été portée si loin, qu'après avoir brisé, et Dieu sait par quels moyens! cette glorieuse couronne qui rendait l'Italie reine des peuples, qu'elle avait achetée par tant de sueurs et de sang, il leur semble qu'ils n'ont encore rien fait, parce qu'ils nous voient une épée dans la main et une cuirasse sur la poitrine, et ils voudraient nous ôter jusqu'aux moyens de pouvoir combattre et mourir pour la défense de notre honneur.

« Je vous dirais : Courons aux armes, tombons sur ces lâches oppresseurs qui ont foulé aux pieds tous les droits; et déjà je découvre dans vos regards que mes paroles seraient lentes au gré des glaives italiens..... Mais, au contraire..... les devoirs du condottière, malheureusement trop sé-

vères dans ces graves circonstances, m'ordonnent d'imposer un frein à votre valeur, et m'obligent à vous dire que vous ne pourrez tous prendre part au combat, et qu'il faudra confier à un petit nombre d'épées la gloire de notre vengeance. Le magnifique Gonzalve, obligé de soutenir avec des forces inférieures les droits du roi catholique, ne voudrait pas consentir à voir répandre le sang de ses soldats pour une autre cause. J'obtiendrai, je l'espère, pour dix hommes d'armes, un sauf-conduit et le champ clos. Je pars sans perdre de temps, et reviendrai dès que j'aurai pu obtenir son agrément; en attendant, que chacun de vous écrive sur un bulletin le nom du guerrier qui lui paraîtra le plus digne de combattre, afin que Gonzalve puisse faire le choix qui lui est réservé; mais auparavant, vous devez jurer de respecter la décision qu'il aura prise. »

Ce discours fut accueilli par un murmure d'approbation, et tous firent le serment qui leur était demandé. Les noms furent écrits et les bulletins remis entre les mains du seigneur Prosper, qui, montant sur une mule que l'on tenait préparée, partit aussitôt, accompagné de deux seuls domestiques, pour se rendre au château.

Au bout d'une demi-heure, qui parut un siècle à l'impatiente inquiétude de ces jeunes guerriers, il rentra dans la salle, en invitant chacun à re-

prendre la place qu'il occupait avant son départ : le silence qui régnait, et l'expression de tous les regards, qui étaient fixés sur le baron romain, annonçaient combien ils étaient empressés de connaitre le choix qui avait été fait, et l'espérance que conservait chacun d'eux de se voir au nombre des guerriers choisis.

« Le magnifique Gonzalve, dit à la fin le seigneur Prosper en tirant de son sein les bulletins et les déposant sur la table, a montré la plus vive satisfaction en apprenant votre généreux dessein; il demeure assuré que cette entreprise deviendra facile à votre courage, et il accorde le sauf-conduit et le champ clos pour dix hommes d'armes; mais je vous avoue que ce n'a pas été sans une peine infinie que je suis parvenu à obtenir ce nombre, et l'importance du motif qui donne lieu au combat a pu seule l'y faire consentir.

Alors il déploya la liste des guerriers qui avaient été choisis, et il nomma les suivans :

Hector Fieramosca.

Celui-ci s'entendant nommer le premier, saisit avec joie le bras de Brancaleone, qui était assis auprès de lui, tandis que tous les regards, fixés sur le jeune Italien, témoignaient que personne ne croyait pouvoir lui disputer la première place.

Romanello, de Forli.

Hector Giovenale, de Rome.

Marc Carellario, de Naples.
Guillaume Albimonte, de Sicile.
Miale, de Troja.
Riccio, de Parme.
François Salamone, de Sicile.
Brancaleone, de Rome.
Fanfulla, de Lodi.

Quiconque eût été présent à cette scène sans en connaître aucun des personnages, aurait pu facilement distinguer, d'après la joie qui se peignait sur leurs visages, ceux que le sort destinait à la noble entreprise. La figure toujours pâle de Fieramosca se teignit d'un beau vermillon, et dans les paroles qu'il adressait à ses compagnons, les moustaches brunes qui ombrageaient sa lèvre supérieure tremblaient, et faisaient connaître combien était violente la commotion intérieure qu'il éprouvait. C'était la première occasion qu'il trouvait de faire des actions dignes de ses pensées. Enfin, disait-il dans son cœur, le sang italien pourra donc une fois être répandu pour une fin meilleure que celle de défendre toujours les étrangers qui nous ont envahis. Si quelqu'un lui eût dit alors : Tes compagnons d'armes reviendront victorieux, mais tu succomberas, il se serait trouvé mille fois heureux; mais il conservait l'espoir et presque la certitude de vaincre, et de pouvoir jouir de sa victoire; et il se représentait

la gloire qui l'accompagnerait à son retour, la joie qu'elle causerait, et les fêtes qui seraient données pour la célébrer; l'honneur éternel qui en rejaillirait sur l'Italie et sur son nom, et combien ceux qui le chérissaient auraient sujet de s'enorgueillir de lui; tant il est vrai que l'homme prévoit rarement la vérité! En cet instant, une pensée qui s'éleva au fond de son cœur, mais passa comme un nuage, obscurcit la joie répandue sur son visage. Peut-être ses malheurs passés firent-ils sentir à son cœur la douloureuse piqûre de funestes souvenirs; mais cela ne dura qu'un moment. Pouvait-il alors avoir d'autre soin important que celui du combat?

Prosper Colonne avait été choisi par Gonzalve comme maître du camp, ce qui lui imposait l'obligation d'envoyer le cartel du défi, de mettre ses combattans à cheval, de faire en sorte que rien ne leur manquât de ce qui pouvait leur procurer la victoire; enfin, d'avoir l'œil à ce que les deux partis combattissent avec justice et bonne foi.

Avant tout, on parla du jour et du lieu que l'on fixerait. On était dans les premiers jours du mois; il fut arrêté que l'on ne combattrait que dans la seconde quinzaine, afin que ceux qui devaient prendre part au combat eussent assez de temps pour s'y préparer. Quant au lieu, on en-

verrait des hommes experts, qui désigneraient le plus convenable.

On s'occupa ensuite de rédiger le cartel, qui fut écrit en français, et remis à Fieramosca et à Brancaleone, pour qu'ils le portassent au camp ennemi dans la journée même. Les choses ayant été réglées de cette façon, le seigneur Prosper se tourna vers les dix guerriers choisis, et leur dit :

« Notre honneur, chevaliers, repose maintenant sur la pointe de vos épées, et je ne saurais imaginer qu'il fût ailleurs placé d'une manière plus sûre et plus digne de lui. Mais c'est justement par ce motif qu'il est nécessaire que vous juriez que, d'ici au jour du combat, vous ne prendrez part à aucune entreprise où vous pourriez courir le risque de recevoir des blessures ou de rencontrer des obstacles qui pourraient, au jour fixé, vous empêcher d'être à cheval : car vous sentez très bien que si cela arrivait, n'importe par quel accident, la honte en retomberait sur notre parti. » Cette prévoyance parut si raisonnable à ceux pour qui elle était un avertissement, qu'il ne s'en trouvà aucun qui refusât d'accepter, sous la foi du serment, la condition qui lui était imposée.

Cependant le plus grand nombre de ceux qui voyaient avec regret que leur présence n'était plus utile en ces lieux s'étaient insensiblement

éloignés. Il n'y restait plus que les dix guerriers choisis; et ceux-là mêmes, quand le cartel eut été remis à Fieramosca, quittèrent la salle, tandis que, accompagné de Brancaleone, il regagna son logis, afin d'être bientôt prêt à monter à cheval et à se rendre au camp français.

Les deux guerriers, armés à la légère, et ayant pris un trompette avec eux, s'acheminèrent vers la porte San-Bacolo, qui ouvrait sur le camp ennemi. La herse ayant été levée et le pont-levis abaissé, ils arrivèrent dans un faubourg qui, abandonné par les habitans, à cause de la guerre, avait été à moitié détruit ou brûlé par la licence de la soldatesque des deux armées. A partir de ce faubourg, la route continuait au milieu de quelques jardins; puis elle aboutissait dans la campagne; et, pour arriver au camp, il n'y avait qu'une heure de chemin. En passant dans le faubourg, Hector rencontra quelques pauvres femmes à moitié couvertes de haillons qui, tenant par la main ou portant dans leurs bras leurs enfans mourant de faim, parcouraient ces maisons abandonnées, dans l'espoir d'y trouver, pour se nourrir, quelques provisions échappées à la rapacité des soldats qui les avaient mises au pillage. Le cœur du jeune homme fut extrêmement touché à ce spectacle; et, hors d'état de leur procurer le moindre secours, il n'eut pas la force d'en

soutenir la vue, ce qui l'engagea à piquer son cheval, et à s'éloigner le plus promptement possible de cette scène de douleur.

La joie inaccoutumée qui l'avait ranimé en pensant au jour prochain du combat fut détruite par cet accident, léger en apparence; et il retomba dans la mélancolie qu'il éprouvait auparavant; ses pensées, pleines de tristesse, se reportèrent sur les malheurs de l'Italie, et il sentit s'en augmenter sa haine contre les Français, qui en étaient les auteurs. Il ne put cacher à Brancaleone les sentimens de pitié qu'avaient éveillés en lui les maux de ces pauvres femmes; et celui-ci, qui au fond était un homme bon et sensible, bien que l'habitude des dangers et du sang lui eût donné beaucoup de rudesse, ne put s'empêcher de les plaindre à son tour.

Fieramosca s'étant aperçu de cette bienveillante disposition, lui disait en secouant la tête :

« Voilà les beaux présens que nous ont apportés ces Français; voilà tout le bonheur qu'ils nous ont procuré!... mais si je puis une fois voir cette race maudite au-delà des Alpes.... » et il voulait ajouter : « je ferai alors en sorte de me débarrasser des Espagnols »; mais il se rappela qu'il était à leur service, et laissant sa phrase inachevée, il la termina par un soupir.

Brancaleone pensait beaucoup plus au parti

des Colonnes qu'au bien de sa patrie, et il ne pouvait entrer pleinement dans les sentimens de son ami; mais il y participait jusqu'à un certain point, et à sa manière; il lui répondit :

« Si l'on parvenait un jour à mettre cette armée en déroute, il ne s'écoulerait peut-être pas beaucoup de temps sans que nous fussions en mesure de goûter le vin du seigneur Virginio Orsino; et les cantines du château de Bracciano verraient une bonne fois comment sont faites des faces de chrétiens; Palestrina, Marino et Valmontona ne verraient plus la fumée du camp de ces enragés; on ne serait plus éveillé à chaque instant par le cri maudit d'Orso! Orso! mais.... on ne ferait pas la paye tous les samedis! » Hector ayant eu lieu de reconnaître par cette réponse que si Brancaleone s'unissait à ses désirs, il était pourtant bien éloigné de s'accorder entièrement avec lui, il se tut, et durant un assez long intervalle, ils s'acheminèrent sans que le silence fût rompu ni par l'un ni par l'autre.

Le trompette les précédait à la distance d'une portée d'arquebuse.

Le lecteur n'aura sans doute pas oublié quelques mots que le prisonnier français avait dits pendant le souper touchant les amours de Fieramosca. Ses compagnons d'armes, qui en entendaient parler pour la première fois, prenaient

une part très vive à ses malheurs, et par l'affection qu'ils lui portaient, et parce que dans une compagnie de jeunes soldats on souffre difficilement que l'un d'eux ne paie pas son tribut particulier pour entretenir et accroître la bonne humeur de tous. Pendant que l'on traitait l'affaire du défi dans la maison du seigneur Prosper, il avait circulé sur ses aventures quelques bruits qui étaient parvenus aux oreilles de Brancaleone. C'était bien l'homme le moins curieux des affaires des autres; mais néanmoins, après avoir parcouru en silence un assez bon trajet de route, voyant que son compagnon était toujours plongé dans la tristesse, il en fut affligé, et, surmontant son naturel réservé, il fit ses dispositions pour l'amener à s'ouvrir à lui, et avec le ton d'une sollicitude amicale, il le pria de lui apprendre quelles pouvaient être les causes de la profonde mélancolie qu'il remarquait en lui, et il sut si bien s'y prendre, qu'il parvint à être satisfait. Fieramosca savait d'ailleurs qu'il pouvait se confier à lui, et les dispositions dans lesquelles il se trouvait lui délièrent la langue, car le secret s'échappe sans peine d'un cœur agité par une forte passion. Puis, ayant levé les yeux sur son ami, il lui dit :

« Brancaleone, tu me demandes une chose que je n'ai jamais révélée à âme vivante; et pourtant

je ne te la dirais pas (n'en sois pas offensé), si je ne pensais que je puis trouver la mort dans le combat.... et alors?... que deviendrait-elle.... Oui, oui, tu es mon véritable ami, tu es un homme de bien; je dois tout t'apprendre. Ne montres pas d'impatience en m'écoutant si je suis un peu long, car je ne pourrais te raconter en peu de mots tant et de si étrang s événemens. »

Brancaleone lui témoigna, par l'expression de son visage, combien il était sensible à ces marques d'amitié, et Fieramosca, après avoir poussé un soupir, commença son récit :

« Lorsque les premiers bruits coururent d'une guerre avec le roi très chrétien, qui menaçait de passer les Alpes pour s'emparer du royaume de Naples, je n'avais encore que seize ans, et, comme tu t'en souviens, j'étais au service du Maure. Je demandai mon congé, et je crus devoir engager ma vie pour la défense des Reali di Raona, qui nous gouvernaient depuis un si grand nombre d'années. Je me rendis à Capoue, où l'on organisait les gens d'armes; le comte Bosio de Monreale, qui en était gouverneur, m'admit parmi eux, et je fus employé à la défense de la ville. Les approvisionnemens et les munitions nécessaires avaient été rassemblés, et comme pour le moment il ne nous restait plus rien à exécuter, nous faisions

de notre mieux pour nous donner du bon temps. Tous les soirs on se réunissait dans la maison du comte, qui, ancien ami de mon père, me traitait comme son propre fils. Avant de le quitter pour aller servir le duc de Milan, je me rendais souvent chez lui; j'y connus sa fille : enfans tous deux, et sans la moindre expérience, nous prîmes l'un pour l'autre le plus tendre attachement. Le jour où je devais partir pour la Lombardie fut un jour de douleur, et en nous séparant nous fondîmes en larmes. En m'en allant je passai sous les fenêtres de ma bien-aimée, qui s'appelait Genèvre, et je lui fis de la main un dernier signe d'adieu; elle me jeta, sans que personne pût s'en apercevoir, car alors il faisait à peine jour, une écharpe d'azur que je n'ai jamais quittée depuis.

« Mais cet attachement n'était point encore d'une grande importance. Dans l'espace d'une année, que je restai éloigné, ce premier amour s'était beaucoup refroidi. De retour, comme je te le disais, je revis Genèvre, qui était devenue la plus belle personne du royaume, avait acquis de l'instruction dans les lettres, et chantait sur le luth avec tant de charme, que j'aurais voulu toujours l'entendre, ce qui fut cause que je retombai dans un amour plus violent que celui que j'avais naguère éprouvé. Genèvre, de son côté, n'avait pas oublié nos premières années; elle me revoyait

honoré et avec quelque réputation dans les armes, et quoique sa modestie ne le laissât pas paraître, je m'apercevais pourtant qu'elle m'écoutait avec plaisir quand je lui parlais de la Lombardie, des guerres auxquelles j'avais assisté, de la cour, des mœurs et des usages de ce pays. Si elle aimait à m'entendre, j'aimais bien plus encore à l'entretenir, et cette disposition réciproque de nos cœurs finit par devenir si puissante, que nous ne pouvions vivre un instant éloignés l'un de l'autre.

« Moi, qui m'apercevais de la tournure que prenaient les choses, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir à combien de maux nous allions nous exposer tous deux. A cette époque, la guerre commençait. Malheur à qui, dans une telle conjoncture, se trouve enveloppé dans des liens d'amour. D'abord je cherchais tous les moyens de me trouver avec elle, mais ensuite, examinant ce qu'il convenait de faire, et bien convaincu que notre amour était devenu une chose très sérieuse, je faisais tous mes efforts pour le laisser paraître le moins qu'il me serait possible, et je travaillais à l'arracher de mon cœur. Ces efforts ne furent pas sans résultat. Mais le combat que je soutenais, loin de diminuer mon amour, ne fit que l'accroître, et en voulant y mettre un frein au-dehors, il me tourmentait horriblement au-dedans; et il me

mettait hors de moi; j'étais devenu mélancolique, et la nuit, quoi que je fisse, je ne pouvais trouver le sommeil, et l'imagination toujours remplie de Genèvre, je sentais des larmes brûlantes tomber sur mes joues, et je ne me reconnaissais plus moi-même.

« Plusieurs semaines s'étaient écoulées de la sorte, et je dépérissais tellement, qu'il était urgent pour moi de prendre un parti; tu devines déjà auquel je m'arrêtai. Un jour, vers les cinq heures du soir, je la trouvai seule dans son jardin, et comme elle s'intéressait à mon sort, j'osai lui exprimer les sentimens que j'éprouvais pour elle; mais en rougissant et sans me répondre un seul mot, elle s'éloigna et me laissa plus malheureux que jamais. Depuis ce moment elle paraissait éviter les occasions de me voir, et presque jamais, lorsqu'il se trouvait d'autres personnes avec nous, elle ne m'adressait la parole. Désespéré, et ne pouvant plus supporter un si violent amour, je résolus de partir, et d'aller chercher la mort au milieu des combats. La compagnie du duc de San-Nicandro, qui se dirigeait sur Rome pour rejoindre le duc de Calabre, venant à passer dans ces entrefaites, je fis mes dispositions pour partir avec elle. Sans faire part de mon dessein à Genèvre, je voulus l'éprouver de nouveau; mais elle me reçut froidement, et je dus me persuader que

l'amour que je lui supposais pour moi n'avait été qu'un songe de mon imagination; je pris alors une résolution définitive. Nous étions au soir, et la compagnie du duc devait passer cette nuit dans Capoue, pour en partir dans la matinée suivante. Je mis toutes mes affaires en ordre afin de pouvoir être à cheval le lendemain de bonne heure, et j'allai, comme de coutume, passer la soirée chez le père de Genèvre : nous n'étions que nous trois assis autour d'un échiquier ; lorsque j'en trouvai le moment, j'en profitai pour lui dire que j'avais décidé de partir le jour suivant ; que l'oisiveté dans laquelle je vivais me devenant insupportable, je voulais aller combattre, et que je le priais de m'accorder mon congé. Le comte loua mon dessein, et pendant qu'il me parlait, moi, du coin de l'œil, et sans perdre entièrement l'espérance, je cherchais à découvrir quel effet ce discours avait produit sur Genèvre. Juge de ce que je devins lorsque je vis son visage changer de couleur et ses yeux se mouiller de larmes. Sans être aperçue, elle jeta sur moi un regard qui n'était que trop expressif; je fus sur le point de me rétracter, mais sachant que désormais je ne pouvais le faire avec honneur, je fus forcé dans le moment où j'étais l'homme le plus heureux du monde, de partir comme je l'avais projeté, et c'est de ce départ que sont nés tous mes malheurs.

« Plût à Dieu qu'au moment où je mis le pied dans l'étrier je fusse tombé mort, c'eût été un moins grand malheur et pour elle et pour moi.

« Je me dirigeai sur Rome, sans cesse maudissant ma mauvaise fortune, et j'arrivai dans cette ville au moment où le roi Charles y entrait d'un côté, tandis que les nôtres se retiraient de l'autre en désordre. Il y eut quelques légers engagemens dans l'un desquels je me jetai au milieu des Suisses avec si peu de ménagement, que je fus laissé pour mort avec deux blessures dont j'eus beaucoup de peine à me guérir.

« J'avais reçu ces blessures auprès de Velletri; rapporté dans la ville pour y être pansé, je dus y rester deux mois sans rien savoir sur Genèvre ni sur son père; j'apprenais seulement de temps en temps, sur la situation du royaume, de bien tristes nouvelles, et que les gens de la maison rendaient toujours plus mauvaises qu'elles n'étaient, en les accompagnant de circonstances mensongères, au milieu desquelles je ne pouvais rien découvrir de satisfaisant.

« Cependant je finis par être guéri, et, voulant sortir d'un état si pénible, un matin je montai à cheval et me rendis à Rome. Le plus grand désordre régnait dans cette ville. Le pape Alexandre, qui, au passage du roi lui avait témoigné peu d'affection, voyant que les affaires du royaume

prenaient une mauvaise tournure, et que déjà on parlait de la ligue entre le Maure et les Vénitiens qui pouvait amener la retraite des Français, se trouvait dans une position fort incertaine, et il armait et renforçait Rome et le château du mieux qu'il lui était possible. A peine descendu de cheval, j'allai saluer monseigneur Capèce, qui me fit les plus vives caresses et ne voulut pas me laisser loger à l'hôtellerie.

« Cependant l'agitation augmentait dans Rome, et comme on attendait de jour en jour la garde du roi, composée de Suisses, la crainte s'accroissait visiblement, et chacun songeait à se mettre en sûreté.

« Enfin l'armée arriva, le pape et le duc de Valentinois s'étaient réfugiés à Orvietto. Les troupes françaises s'établirent, partie dans la ville et partie au-dehors dans les Prairies [1]; et comme elles se comportaient assez bien avec les habitans, les craintes diminuèrent et la confiance se rétablit. Au bout de quelques jours le roi se porta sur la route de Toscane. Cependant on voyait toujours passer par Rome, tantôt l'un, tantôt l'autre de ses chefs, qui conduisaient leurs compagnies isolément afin de ne pas augmenter la difficulté de se procurer des vivres. Les craintes se trouvant

[1] C'est ainsi qu'on appelle une portion de terrain située près du château Saint-Ange, entre le Tibre et le Monte Mario.

apaisées, chacun retourna comme de coutume à ses affaires. Pour moi, toujours rempli du souvenir de Genèvre, je sollicitai de monseigneur Capèce la permission de retourner chez moi pour en avoir des nouvelles certaines; car pendant tout ce temps il ne m'était pas arrivé de rencontrer quelqu'un qui pût m'en procurer.

« Un matin je partis donc de bonne heure, résolu de me rendre dans la journée même à Citerna, et de la voie Julienne, où demeurait monseigneur, je pris par la place Farnèse pour me diriger par la porte San Giovanni. Sous le Colysée je rencontrai une troupe de Français qui conduisaient avec leurs bagages une litière dans laquelle se trouvait un de leurs capitaines blessé; m'étant arrêté un moment pour l'envisager, mon attention fut attirée par un cri aigu que j'entendis près de moi; me retournant de ce côté je vis Genèvre à cheval qui arrivait avec eux. Mais Dieu! qu'elle était changée! j'en fus épouvanté, et le cœur me battit avec violence sous la cuirasse: cependant cherchant à deviner ce que ce pouvait être, je feignis de continuer mon chemin, puis je changeai de direction sans jamais les perdre de vue, et je les suivis jusqu'à leur logement.

« Tu peux bien croire que je n'eus pas la hardiesse de me montrer à monseigneur, qui me croyait déjà à plusieurs milles de la ville, et bien

moins encore de me présenter à Genèvre, parce que je craignais, si je lui parlais, d'apprendre de sa bouche des choses que je n'aurais pas eu le courage d'écouter, et pourtant, désireux de m'en éclaircir, je ne savais que résoudre. Emporté par mon cheval, qui ne demandait qu'à retourner aux écuries de monseigneur, je me trouvai dans Banchi alla Chiavica, près de la boutique d'un certain Franciotto, dit de la Barca parce que sa profession était d'enlever les marchandises d'Ostie pour les transporter à Ripa-Grande. Ce marchand, qui était mon ami intime, vint à ma rencontre; je descendis de cheval, et l'ayant pris à l'écart, je lui dis que par des motifs particuliers j'avais quitté monseigneur, et que j'avais quelques raisons pour désirer de n'être pas vu; il m'offrit une petite maison qu'il possédait dans le faubourg, et il m'y conduisit sur-le-champ. Je pris le parti de lui dire que j'avais rencontré avec une troupe de Français une jeune demoiselle dont je connaissais les parens, et que je désirerais savoir par quel accident elle se trouvait dans cette ville, afin de pouvoir lui porter secours si elle venait à en avoir besoin. Après lui avoir enseigné l'endroit où elle s'était arrêtée, je le priai de chercher les moyens de m'en procurer des nouvelles. Comme il avait l'esprit assez vif il n'eut pas de peine à me satisfaire; vers le soir il vint me trouver et

me conduisit dans une auberge où nous trouvâmes un de ses garçons qui avait déjà lié connaissance avec un des écuyers du baron français, et qui l'ayant fait boire l'avait mis en humeur de parler. Nous arrivions donc dans le moment le plus favorable pour apprendre quelque chose.

« Franciotto l'eut bientôt amené à nous dire ce que je n'aurais jamais voulu savoir. Il nous raconta que lorsque les Français s'étaient présentés devant Capoue, ceux qui défendaient la ville ayant fait une vigoureuse résistance, les premiers l'emportèrent de vive force et la mirent au pillage; que son maître Claudio Grajano d'Asti (c'est ainsi qu'il nous dit se nommer), ayant pénétré avec plusieurs soldats dans la maison du comte de Monréale, qui, blessé dans l'assaut, avait été reporté chez lui et ne pouvait plus se défendre, il parvint à l'appartement du comte, où sa fille s'étant jetée à ses genoux, lui avait demandé grâce pour son père et pour elle. Grajano paraissait incertain, et plutôt enclin à mal faire. Le comte, s'appuyant sur son coude du mieux qu'il put, lui dit : « Prenez tout ce que je possède au monde, et que ma fille devienne votre épouse, mais sauvez son honneur des mains de ces furieux. » Et Genèvre, qui tremblait pour les jours de son père et pour elle-même, n'eut pas le cou-

rage de s'y opposer. Deux jours après, le comte mourut.

« En écoutant ce récit, j'éprouvais un remords cuisant : Si je m'étais trouvé là, me disais-je à moi-même, peut-être elle ne serait pas tombée au pouvoir de ce misérable ; mais il n'y avait plus de remède. Je sortis, et toute la nuit errant au milieu des rues comme un forcené, je fus plusieurs fois sur le point de me donner la mort. Heureusement, Dieu, qui veillait sur moi, ne me permit pas d'exécuter ce funeste dessein. La douleur, le serrement de cœur que j'éprouvais, étaient si violens que je ne trouverais pas d'expression pour te les dépeindre ; et ne pouvant plus supporter une vie si douloureuse et si pénible, je formais les plus étranges projets, et prenais les résolutions les plus désespérées. Tantôt je voulais assassiner le mari de Genèvre, tantôt aller chercher la mort dans quelque contrée éloignée, afin de prouver à cette infidèle que j'avais été poussé à cette extrémité par l'amour qu'elle m'avait inspiré, et je trouvais quelque soulagement à penser qu'elle en éprouverait du remords ; et passant ainsi d'une idée folle à une idée plus insensée, je perdais entièrement la raison. Après avoir passé plusieurs jours dans cette cruelle agitation, un soir je voulus de nouveau tenter la fortune. Enveloppé dans mon manteau et le vi-

sage couvert par le capuchon qui me tombait sur les yeux, j'allai frapper à sa porte. Une servante ayant mis la tête à la fenêtre me demanda ce que je voulais. « Dis à madame, lui répondis-je, qu'une personne qui vient de Naples et lui apporte des nouvelles de sa famille, désire avoir avec elle un moment d'entretien. » Je fus admis dans la maison, et laissé dans une petite salle éclairée par une lampe qui ne répandait qu'une faible lumière. Il me semblait, malgré la tristesse de cette salle, tantôt que je me trouvais à la porte d'un lieu de délices, tantôt au contraire que j'étais plus près encore de l'entrée d'un séjour de douleur; et le combat qui se passait en moi était si violent, que je sentais trembler mes genoux sous moi, et que je fus contraint de m'asseoir. Je n'attendis que quelques minutes, qui me parurent des années. Lorsque je pus distinguer dans l'escalier le bruit des pas et des vêtemens de Genèvre, je sentis toutes mes forces prêtes à m'abandonner. Elle entra, et s'arrêta à quelque distance de moi pour me regarder; tandis que moi, le croiras-tu? je ne pus ni parler, ni me mouvoir, ni articuler un son : mais à peine m'eut-elle reconnu qu'elle poussa un cri, et serait tombée évanouie si je ne l'avais reçue dans mes bras. Epouvanté de la gravité de l'accident, et craignant d'être découvert, je la secourus du mieux qu'il me fut possible.

Mais les larmes brûlantes qui s'échappaient de mes yeux et inondaient son visage, eurent plus de puissance pour la rappeler à la vie. Je me saisis d'une de ses mains, que je pressai sur mes lèvres avec tant de passion, que mon âme semblait s'y être attachée. Nous restâmes un moment en silence; enfin, toute tremblante, elle s'éloigna de moi, et d'une voix si faible que je pouvais à peine l'entendre, elle me dit : « Hector, si vous connaissiez tous mes malheurs!... — Je les ai appris, lui répondis-je, je ne les ai que trop appris; et je ne demande, je ne veux autre chose que mourir près de toi, et que te voir quelquefois tant que l'existence me sera conservée. »

« En ce moment, nous entendîmes du bruit dans la chambre d'en haut, et je sentis le frisson courir dans tous mes membres, par la crainte d'être découvert et de voir s'augmenter les infortunes de Genèvre; je pris congé d'elle, et sortis un peu moins affligé.

« Cependant la blessure du mari de Genèvre ne se guérissait pas, et beaucoup de gentilshommes et de prélats français venaient le visiter chaque jour. Bien que l'admirable figure de Genèvre trahît le tourment intérieur qu'elle éprouvait, néanmoins sa beauté, qui était accompagnée d'une pâleur languissante, avait encore quelque chose

de séduisant qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans être subjugué; et sa jeunesse, ses manières et ses traits angéliques éveillaient chaque jour davantage la surprise parmi ces seigneurs, qui ne pouvaient se rassasier de la louer en tous lieux, en sorte que le bruit de sa beauté parvint jusqu'aux oreilles du duc de Valentinois. Beaucoup de bruits couraient dans Rome, à cette époque, sur le compte de cet homme.

« Le duc de Candie, son frère, avait été assassiné dans les rues pendant la nuit, il n'y avait pas un mois, et la rumeur publique l'accusait de ce meurtre; ce qui l'avait décidé sur-le-champ à déposer la poupre et à prendre les armes, et l'on disait de lui les choses les plus extraordinaires. Cependant, jusqu'à ce moment, j'avais douté qu'il eût quelques vues sur Genèvre; il m'était souvent arrivé d'entendre, de la part de beaucoup de gens, des paroles offensantes que je n'osais réprimer par respect pour elle, et je concentrais ma fureur pour ne pas commettre d'actions qui pussent faire découvrir qui j'étais.

« Cependant, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre, j'étais parvenu à avoir entrée dans sa maison et à me trouver en relation avec son mari; et si, lorsque je le voyais, j'éprouvais une douleur indicible, je souffrais volontiers et j'aurais tout souffert, pourvu que je pusse voir de

temps en temps celle de qui, depuis le jour où je l'avais trouvée dans le jardin, je ne reçus jamais un mot d'amour. Je la connaissais trop bien pour ne pas savoir qu'une nouvelle tentative eût été tout-à-fait inutile.

« Grajano d'Asti était un de ces hommes que l'on rencontre partout : ni beau ni laid, ni bon ni méchant ; assez brave soldat toutefois, mais qui aurait servi le Turc, si celui-ci l'eût mieux payé qu'un autre. Les biens que Genèvre lui avait apportés l'avaient rendu fort riche, et il l'estimait, comme on évalue la fortune, en raison du revenu qu'elle lui avait procuré, et non à cause de son mérite infini.

« Plusieurs semaines s'écoulèrent. Chaque soir je pouvais voir Genèvre, car son mari n'avait aucun soupçon sur moi ; tourmenté, d'ailleurs, par sa blessure, qui avait beaucoup de peine à se refermer, et n'ayant que de faibles connaissances en fait d'amour, il avait tout autre chose à penser : aussi, je me trouvais avec elle beaucoup plus souvent qu'auparavant.

« Cependant le duc de Valentinois ayant voulu réunir des troupes, afin d'exécuter l'entreprise qu'il méditait sur la Romagne, porta ses vues sur Grajano d'Asti, qui alors se trouvait en état de monter à cheval. Je sus comment il s'y était pris pour arriver à son but, et que, dès le premier

abord, ils s'étaient arrangés. Ils arrêtèrent la formation d'une compagnie de vingt-cinq lances, dont le mari de Genèvre devait avoir le commandement avec une très forte solde.

« Un soir que le duc se rendait à la maison de Grajano pour régler définitivement l'engagement, il y eut un souper auquel assistèrent plusieurs prélats français, et quelques lanciers dont l'intention était d'entrer dans la compagnie de ce chef, qui acceptait tous ceux qui se présentaient.

« J'eus presque l'idée de lui offrir aussi mes services pour suivre la fortune de Genèvre et celle de Grajano; mais je ne saurais te dire pour quelle raison je ne me trouvai pas avec eux dans cette soirée. J'étais, lorsqu'il faisait déjà nuit, errant dans les parties les plus désertes de Rome, l'esprit toujours agité de mille soupçons, et ne pouvant me délivrer de certaines pensées les plus étranges qui me fussent jamais venues. Depuis plusieurs jours je m'apercevais que Genèvre était plus abattue que de coutume, et il me semblait par intervalle voir paraître sur son front quelque chose de mystérieux qu'elle cherchait à tenir caché dans son cœur. Je passai toute cette nuit dans la plus cruelle agitation.

« Le lendemain, je me rendis chez elle vers cinq heures. Arrivé près de la porte, j'entendis dans la maison une rumeur inaccoutumée; un frère

d'Araceli en sortait, portant avec lui le Bambino [1]. Je m'élançai dans la maison, couvert d'une sueur froide; et rencontrant une servante, elle me dit : « Madame se meurt ! »

« Le soir précédent, après souper, elle s'était trouvée mal; mais cette indisposition ne paraissait présenter aucun caractère grave. Mise au lit, et enveloppée de linges chauds, elle s'était endormie, et, jusqu'au matin, elle était restée dans cet état. Le soleil était déjà haut, qu'elle n'était point encore revenue à elle. On fit venir un certain maître Jacopo de Montebuono, qui se mêlait de médecine, et il la trouva presque froide. Ce misérable, au lieu d'employer les secours les plus énergiques pour la rappeler à la vie, ne dit que quelques mots, et recommanda de la laisser en repos. Revenu dans l'après-midi; il montra la plus grande surprise, fit courir après le prêtre, et, sans chercher les moyens de la soulager ni de surmonter ce mal inexplicable, peu après l'*Ave-Maria*, la famille désolée apprit, de la bouche même du médecin, qu'elle n'existait plus. »

En ce moment, les deux amis atteignaient les tentes du camp français; ce qui força Hector d'interrompre son récit. Le trompette s'étant avancé

[1] Le Bambino d'Araceli, regardé comme miraculeux, est porté aux moribonds.

en sonnant, un cavalier vint à sa rencontre, pour s'informer de ce qu'il demandait.

Dès que le trompette lui eut fait connaître l'objet du message des deux guerriers, il alla en prévenir l'officier de service, qui, ayant vu la lettre que Gonzalve écrivait au duc de Nemours, général en chef de l'armée française, engagea Brancaleone et Fieramosca à attendre jusqu'à ce qu'il eût envoyé auprès du duc pour obtenir l'autorisation d'entrer dans le camp.

En attendant, il leur offrit de se reposer dans la tente où se trouvait le détachement préposé à la garde de la porte; mais les deux amis ayant appris que le pavillon du général était très éloigné, résolurent d'attendre, dans l'endroit où ils se trouvaient, que l'envoyé revînt avec la réponse du général.

Près de là, un groupe d'arbres, sous lequel croissait un gazon frais, qu'il protégeait de son ombrage, offrait, à cette heure brûlante du jour, une retraite agréable. Les deux guerriers s'y arrêtèrent; et, ayant attaché leurs chevaux, ils ôtèrent leurs casques et s'assirent l'un près de l'autre, appuyés contre les arbres. Une légère brise marine, venant rafraîchir leurs visages, l'un reprit son récit avec un nouveau courage, pendant que l'autre se sentait un nouveau désir de l'écouter.

CHAPITRE V.

Fieramosca poursuivit son récit en ces termes :

« Lorsque j'eus perdu Genèvre, le monde fut fini pour moi. Je sortis de la maison les yeux hagards et sans pouvoir répandre une seule larme. De quel côté je dirigeai mes pas, ce que je fis dans ces premiers momens d'une si profonde douleur, à peine je le pourrais dire si les événemens qui m'arrivèrent depuis ne me l'avaient fait connaître. Je marchais comme un homme qui éprouve un étourdissement après avoir ressenti la décharge d'une masse pesante sur son casque, et voit tous les objets tournoyer devant ses yeux. La demeure de Genèvre était près de la tour de Nona. Ne sachant pour ainsi dire plus ce qui m'était arrivé, je traversai le pont, et suivant ce faubourg je me trouvai dans la place de Saint-Pierre.

« Franciotto, cet ami dévoué, ayant appris le malheur qui venait de m'arriver, courut à ma recherche, et me trouva étendu au pied d'une colonne; dans quelle situation y étais-je, c'est ce que je ne saurais te dire. Je sentis deux bras qui, se glissant sous les miens, me soulevèrent et me

placèrent près de la colonne. M'étant un peu remis, je l'aperçus auprès de moi. Il chercha d'abord à me rendre le courage en me disant tout ce que put lui inspirer la plus tendre amitié ; et, peu à peu, je revins à moi. Il m'aida à me relever ; et, avec une peine extrême, il me reconduisit à mon logis, me déshabilla, et, m'ayant fait mettre au lit, il s'assit à mon chevet, où il se tenait en silence, et sans me fatiguer par des consolations qui eussent été, en ce moment, tout-à-fait hors de saison.

« Nous passâmes la nuit tout entière sans ouvrir la bouche. Une fièvre des plus violentes qui s'était emparée de moi me causait des intervalles de délire; et, par instans, mon imagination déréglée me faisait voir une énorme figure chargée d'armures qui venait s'appuyer sur mon lit, et m'ôtait la respiration.

« La nature affligée fut enfin secourue par les sanglots. Quatre heures sonnaient au château, et les premiers rayons du jour commençaient à pénétrer par les fentes de mes volets. J'avais attaché mes armes à la muraille au-dessus de ma tête : en levant les yeux, j'aperçus l'écharpe d'azur qui, quelques années auparavant, m'avait été donnée par Genèvre. Cette vue produisit sur moi un effet extraordinaire; et mes larmes commencèrent à couler par torrens, ce qui, en soulageant mon

cœur, me conserva l'existence. Après avoir pleuré une heure tout entière sans relâche, je me sentis comme renaître, et je pouvais entendre et parler. Je passai cette journée avec mon cher Franciotto; et, vers le soir, je voulus me lever.

« A mesure que je revenais à moi, j'examinais le parti qu'il me convenait de prendre au milieu d'une si grande infortune. D'une idée à une autre, j'arrivai à l'impossibilité de pouvoir vivre désormais, et sentant que, si je me laissais consumer par la douleur, je finirais par trouver une mort affreuse et inévitable, j'en revins à la première résolution que j'avais prise de me détruire pour me réunir à la femme céleste dont la perte causait mes tourmens. Après cette délibération avec moi-même, il me sembla que j'avais beaucoup gagné, et je me sentis un peu soulagé.

« Franciotto, qui ne m'avait pas quitté depuis le soir précédent, sortit pour donner un coup d'œil à ses affaires, en me promettant de revenir bientôt. Resté seul, je portai la main sur mon poignard, qui est justement celui que je porte aujourd'hui, et je voulus en faire contre moi l'usage auquel il est destiné. Puis, ayant réfléchi que c'était dans cette soirée que les obsèques de Genèvre devaient avoir lieu, je pris la résolution de la voir encore une fois et de mourir auprès d'elle. M'étant habillé à la hâte, je mis mon épée,

et pris l'écharpe d'azur qui était le dernier bien que je possédais sur la terre, et je sortis.

« A peine avais-je traversé le pont, que je rencontrai le convoi. Les frères de la règle venaient deux à deux, ainsi que plusieurs compagnies de pénitens, qui chantaient le *Miserere,* et se dirigeaient par la voie Julienne et le pont Sixte, avec le cercueil, qui était recouvert d'un poêle de velours noir.

« S'il faut que je te l'avoue, l'aspect de ce cercueil et de ces religieux ne me causa aucun trouble; mais pensant que si nous n'avions pas été unis pendant la vie, nous le serions du moins après la mort; que nous faisions le même voyage, et qu'un même caveau était destiné à nous recevoir tous deux, je suivis le cortége le cœur rempli d'une funeste joie; et déjà tout entier dans le monde éternel, je me laissai conduire sans m'informer où j'allais. Après avoir traversé le pont Sixte par Trastevere, nous entrâmes dans Sainte-Cécile.

« On déposa le cercueil dans cette chapelle où se trouve le tombeau de sainte Françoise Romaine : je me tenais à l'écart appuyé contre le mur pendant que les frères chantaient les derniers psaumes, et bientôt la voûte retentit des sons du *Requiescat in pace.*

« Tous les assistans s'éloignèrent en silence, et je

restai seul dans l'obscurité : la chapelle n'était éclairée que par la lampe qui brûlait devant la Madone. Je distinguais dans l'éloignement le murmure et le bruit des pas du peuple qui s'écoulait. En ce moment l'heure de la retraite sonna, et j'entendis le sacristain qui parcourait l'église en secouant son trousseau de clefs, et qui se disposait à en fermer les portes.

« En passant près de moi, il m'aperçut, et me dit : « On ferme. » Je lui répondis : « Et moi, je reste. »

« Il me regarda, et avec l'expression de celui qui reconnaît quelqu'un, il me dit :

« N'es-tu pas l'homme du duc? Tu es venu de trop bonne heure.... La porte restera entr'ouverte, reste si tu veux; quant à moi, je m'en vais à mes affaires. » Et, sans attendre de réponse, il me quitta.

« J'avais prêté peu d'attention à ce qu'il m'avait dit; cependant ses paroles me firent réfléchir, et je ne savais pas bien si lui et moi nous ne rêvions pas. De quel duc veut-il parler? quelle porte doit rester entr'ouverte? Que veut donc dire ce misérable? pensai-je en moi-même.

« Cependant j'étais bien loin de pouvoir deviner la vérité. Incapable de beaucoup raisonner dans un pareil moment, j'en revins promptement à ma première résolution, et, après un

court intervalle (autour de moi tout était dans un calme profond), je m'approchai du cercueil avec un frissonnement qui faisait trembler tous mes membres.

« J'enlevai le poêle qui le recouvrait, et, au moyen de ma dague, qui était forte et pointue, je me mis en devoir de le déclouer, ce à quoi je ne pus parvenir qu'avec la plus grande peine avec ce seul secours; mais je mis tant de persévérance, qu'à la fin je réussis à enlever le couvercle.

« Le beau corps de Genèvre était enveloppé dans un linceul; elle était vêtue d'une robe éblouissante de blancheur. Avant de mourir, je voulais contempler encore une fois le visage de cette femme angélique. Je levai le dernier voile, et je pus voir à découvert la figure de Genèvre. Elle ressemblait à une statue de cire. Tout tremblant, je collai mon front contre le sien, et à la dérobée, ce qui me semblait un crime, je ne pus m'empêcher de baiser avec tendresse ses lèvres, sur lesquelles je sentis un léger frémissement. Je fus sur le point de tomber sans connaissance. « Dieu tout puissant, m'écriai-je, tu peux tant par ta miséricorde infinie ! » et je pressais ses mains dans les miennes. Mon cœur palpitait avec tant de violence, que j'en perdais la respiration. Cependant je découvris que le pouls de Genèvre

commençait à battre; son sang circulait : Genèvre était vivante.

« Mais juge quelle dut être ma situation, en me trouvant seul dans cet instant. Si elle reprend ses sens, me disais-je, et qu'elle se trouve dans ce triste lieu, l'effroi suffira pour lui donner la mort. Je ne savais que résoudre, et me désespérais. Je me tournai, les bras tendus, vers l'image de la Madone, et je la priai avec ferveur. « O sainte Mère du Sauveur, fais que je puisse la sauver, et je jure par ton divin Fils que toutes mes pensées, toutes mes actions, n'auront que la vertu pour objet. » Et je fis dans mon coeur le vœu solennel de ne chercher jamais à obtenir d'elle rien qui pût blesser sa modestie, si je parvenais à la rendre à l'existence, et de chasser pour toujours la pensée de donner la mort à son mari, projet que jusque-là j'avais nourri dans mon cœur, et que j'avais résolu de mettre à exécution un jour ou l'autre.

« A cette prière, qui s'échappait de mon cœur avec une ferveur si sincère, le secours divin ne manqua pas.

« Mon cher Franciotto, qui était sorti de sa maison, comme je te l'ai appris, en revenant m'avait vu diriger mes pas vers le pont. Ayant deviné la vérité en partie; et craignant toujours, comme il me l'a dit depuis, que je ne me portasse

à quelque parti désespéré, il m'avait suivi. Mais, en ami discret, il prenait soin de ne me parler ou me troubler que le moins qu'il pouvait dans ces tristes momens, sachant bien d'ailleurs que, dans la position où je me trouvais, il ne s'agissait pas de me donner des conseils, mais de me secourir lorsque la nécessité s'en présenterait. Il était entré dans l'église avec la foule, et y était resté caché dans un endroit obscur. Il m'a dit plusieurs fois, dans la suite, que, m'ayant vu porter la main sur mon poignard, il avait été sur le point de m'arrêter le bras, et qu'il se tenait sur ses gardes pour ne point arriver trop tard; mais voyant que je me bornais seulement à ouvrir le cercueil, il était resté dans sa retraite; et ce ne fut qu'au moment où il me vit dans un si cruel embarras qu'il se découvrit. J'avais à peine achevé ma prière, lorsque je distinguai le bruit de ses pas; je me retournai, et je le vis à mes côtés. Toujours prosterné, je lui embrassais les genoux comme celui qui me rendait l'existence de deux personnes à la fois, et comme un ange qui semblait descendre du ciel pour me secourir. M'étant levé, j'examinai comment on pourrait, sans incommodité, transporter ma bien aimée Genèvre. Nous prîmes le poêle de velours qui couvrait le cercueil; nous le plaçâmes à l'envers, afin que, si elle venait à reprendre ses sens, elle ne pût reconnaître cette

lugubre tenture; et, accommodant les linceuls qui l'enveloppaient pour lui en composer un lit, nous la soulevâmes avec soin, et la plaçâmes le plus doucement qu'il nous fut possible sur cette couverture.

« La tendre Genèvre n'avait pas ouvert les yeux, mais quelques soupirs, faibles et entrecoupés s'échappèrent de sa poitrine. Franciotto, en cherchant dans les armoires, y trouva, par bonheur, les ampoules qui servaient au sacrifice de la messe, et nous parvînmes, en lui entr'ouvrant la bouche, à lui faire couler dans l'estomac quelques gouttes de vin pour la reconforter. Le bien qu'elles produisirent fut toutefois peu apparent, et ne servit qu'à donner un léger mouvement aux esprits, que nous n'aurions pas voulu, dans ce lieu funèbre, voir se ranimer entièrement. Ensuite, et avec un soin extrême, moi, prenant les extrémités de la couverture vers la tête, et Franciotto par les pieds, nous l'enlevâmes; et, sans accident, protégés par la mère du Sauveur, nous l'emportâmes hors de l'église. Puis, prenant par Saint-Michel, nous arrivâmes à Ripa, où se trouvent les barques, parmi lesquelles Franciotto en possédait une. Nous ne pouvions donc trouver un lieu ni plus sûr ni plus convenable. Nous y transportâmes Genèvre, et nous lui fîmes de notre mieux une espèce de lit, à l'aide de deux ou trois

hommes qui gardaient les barques. Je me plaçai auprès d'elle, pendant que Franciotto courait chez un barbier de ses amis, homme honnête et fidèle, pour l'engager à nous procurer du secours, et venir la saigner, s'il le jugeait nécessaire.

« Il devait repasser par Sainte-Cécile. Comme il en approchait, il découvrit une troupe d'hommes armés qui étaient arrêtés devant la porte de l'église ; et, dans les premiers momens, il pensa que ce pouvait être la cour. Il continua sa route, en prenant soin de ne pas se laisser voir; mais, arrivé tout près d'eux, il eut lieu de se convaincre que ce n'était point la cour. Il y avait environ trente hommes d'armes, tant piques qu'espadons à deux mains. A l'écart, on voyait une litière vide portée par deux hommes. Celui qui paraissait servir de guide aux autres, enveloppé dans son manteau, tenait ses regards fixés sur l'église, s'appuyant tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre, avec l'expression de la plus vive impatience. Peu d'instans après, deux individus, qui paraissaient des domestiques, s'approchèrent du personnage, et lui dirent : « Excellence, on a ouvert le cercueil; et le corps a été enlevé!... »

« Ces paroles produisirent un tel effet sur cet homme, que, se débarrassant brusquement de

son manteau, il frappa sur la tête, avec une lanterne qu'il tenait cachée, le valet, qu'il étendit à ses pieds; et si l'autre ne se fût mis en sûreté par la fuite, il eût probablement éprouvé un sort plus triste encore, car le personnage mystérieux avait déjà mis la main sur la garde de son épée. Après avoir proféré beaucoup de menaces et d'injures, il fut obligé de se retirer tout honteux avec son désappointement.

« Parmi ces hommes armés, Franciotto en avait remarqué un qui portait la cape de médecin; et, à la lueur de plusieurs flambeaux, il l'avait reconnu pour le misérable Jacopo de Montebuono. La présence de cet homme dans un tel lieu, et dans une telle compagnie, lui fit naître d'étranges soupçons.

« Quand ils se furent mis en route, il les suivit de loin, et au lieu d'aller chercher le barbier, comme il en avait d'abord eu l'intention, il se rendit chez maître Jacopo. Il craignait seulement que celui-ci ne se fît accompagner par les gens d'armes jusqu'à son logis. Mais Dieu en décida autrement. Comme la maison qu'il habitait se trouvait située au commencement de la Longara, lorsqu'il fut arrivé au pont Sixte, le trajet devenait si court, qu'il laissa s'en aller les autres, qui traversèrent le pont, pendant qu'il revenait chez lui. Franciotto le rejoignit sous l'arc de triomphe;

et lui ayant dit qu'il n'avait rien à craindre, il le pria de venir jusqu'à Ripa-Grande pour y visiter une jeune fille qui se trouvait en danger de mourir; et il s'y prit si bien, qu'il nous l'amena.

« Aussitôt qu'il fut entré dans la barque, il me reconnut ainsi que Genèvre, et il s'aperçut qu'il avait donné dans un piége. Franciotto, m'ayant pris à part, me raconta ce qu'il avait vu et entendu devant l'église de Sainte-Cécile; ce qui commença à me faire réfléchir, déchira le voile qui me couvrait les yeux, et me mit à même de comprendre comment la chose s'était passée. Alors saisissant maître Jacopo, qui était l'homme le plus peureux du monde, je le forçai, en le menaçant, de me tout déclarer. Il m'apprit que, par ordre du duc de Valentinois, il avait, le soir du souper, donné à Genèvre un vin préparé, dont la vertu l'avait tenue assoupie, et qu'ensuite il avait déclaré qu'elle était morte; favorisant ainsi la trahison du duc, qui devait, pendant la nuit, venir l'enlever de l'église.

« C'était un véritable miracle qu'une trame si bien ourdie fût restée sans succès; tu t'imagineras facilement quelles grâces j'en rendis à Dieu.

« Me tournant alors vers le médecin, je lui dis : « Écoutez-moi, maître Jacopo; je pourrais tout à l'heure avec cette dague vous faire tomber mort à mes piéds, mais je veux bien vous accor-

der la vie à condition que vous la sauverez à cette infortunée; ainsi donc, faites votre devoir si vous avez la moindre envie de retourner chez vous sain et sauf. Si d'ailleurs vous avez le malheur de dire à âme vivante comment s'est terminé cet événement, je puis vous jurer que je vous tuerai sans miséricorde. »

« Maître Jacopo épouvanté me fit toutes les promesses que j'exigeai de lui, et il se mit avec un grand empressement à donner des secours à la pauvre Genèvre; m'étant ensuite entendu avec Franciotto, je fis détacher la barque, et nous arrivâmes, en suivant le fleuve, à la Magliana, comme onze heures venaient de sonner.

« Le brave maître Jacopo ne dit jamais à personne un mot de cet événement.

« Cependant Genèvre était revenue à elle, et en ouvrant les yeux, elle promenait autour d'elle des regards étonnés. Pour moi, certain alors qu'elle serait rendue à la vie, et regardant cet heureux événement comme un miracle, tout occupé à en remercier Dieu du fond de mon cœur, je me jetai à genoux à son chevet, car nous avions loué une petite chambre chez le vigneron du lieu.

« Au bout d'une heure environ, comme je tenais une de ses mains, sur laquelle j'appuyais mon front et quelquefois mes lèvres; elle la retira avec

douceur, et relevant mes cheveux qui me tombaient sur les yeux, elle me regarda fixement en cherchant à me reconnaître, puis elle finit par me dire : « N'es-tu point mon Hector?... Mais comment te trouves-tu ici?... Dans quel lieu sommes-nous donc?... Il me semble que je ne reconnais plus ma chambre.... je suis dans un autre lit.... O Dieu! que m'est-il donc arrivé? »

« En ce moment, Franciotto, qui s'approchait pour savoir comment les choses allaient, entra dans la chambre. Genèvre poussa un cri, et se jetant avec force dans mes bras, elle devint toute tremblante. « Secours-moi, mon Hector; c'est lui, le voilà! Vierge sainte, secourez-moi! » Je m'efforçai de la rassurer du mieux qu'il m'était possible, mais je n'y pouvais réussir; et le bon Franciotto lui causait une telle frayeur, qu'elle paraissait hors d'elle-même. Je m'aperçus de son erreur, et je lui dis : « Ma Genèvre, cesse de craindre; ce n'est pas le duc, c'est un de mes amis les plus chers, qui ne veut que te prouver son dévouement. »

« A ces mots, tu l'aurais vue, déposant toute crainte, se tourner gracieusement vers Franciotto, avec une expression si douce, qu'on eût dit qu'elle implorait son pardon. Tu peux t'imaginer avec quelle fureur mon cœur criait malédiction contre ce scélérat de Valentinois.

« Genèvre alors commença à me demander des explications sur les événemens qui l'avaient amenée où elle se trouvait, mais je la priai pour le moment d'avoir confiance en moi, et de ne s'occuper que du soin de sa santé, qui demandait du repos et des ménagemens; je fis si bien pour la convaincre, que je parvins à la tranquilliser; et, vers le matin, lui ayant fait prendre un cordial, elle s'endormit.

« Mais, pour moi, je ne dormais pas. Je savais trop bien que c'était une folie d'espérer que je pourrais l'amener à rester avec moi; et qu'en dépit de mes vœux, en dépit des siens même, elle voudrait retourner auprès de son mari aussitôt que ses forces le lui permettraient. J'envoyai donc promptement Franciotto à Rome, pour prendre des informations sur ce qu'on y disait touchant la mort de Genèvre.

« De retour vers le soir, il m'apporta la nouvelle que le duc de Valentinois était parti avec ses gens d'armes, et qu'il s'était dirigé vers la Romagne, emmenant avec lui Grajano d'Asti et sa compagnie. On n'avait pas de données certaines sur les projets qu'il paraissait vouloir exécuter.

« Je ne crus pas devoir instruire Genèvre de ce que je venais d'apprendre. Ayant su de moi ce qui lui était arrivé, elle flottait entre des pensées contraires sans savoir à quoi se résoudre. Il ne

ne fut pas difficile de la convaincre qu'elle ne devait pas songer à retourner à Rome, où le duc de Valentinois aurait pu très aisément la retrouver, et recommencer avec plus de succès l'entreprise dans laquelle il avait échoué; que son mari, absorbé dans les affaires de la guerre, et tout dévoué au duc, pourrait très difficilement, en supposant même qu'il en eût la volonté, être pour elle un utile défenseur; et puis, comment et en quel lieu la cacher? Je la priais avec la plus vive tendresse de ne pas vouloir aller contre cette disposition presque divine, qui, par ces voies si détournées, nous avait réunis, en la tirant d'une situation pleine de difficultés et de périls; qu'elle devait penser qu'en nous éloignant de ce pays, nous pouvions, au moyen de sa mort prétendue, nous soustraire aux soupçons, et attendre, libres et tranquilles, l'instant où il serait possible de juger de son avenir et de celui de son mari, et pour fortifier sa confiance, je lui adressai ces paroles franches :

« Chère Genèvre ! je jure devant la Vierge sainte que tant que je serai auprès de toi, tu n'auras jamais plus de dangers à craindre que si tu étais avec un frère ! Franciotto, de son côté, aidait à la déterminer par ses conseils, et nous fîmes si bien tous deux que la tendre Genèvre, non sans beaucoup de soupirs que lui arrachait le remords

qu'elle ne pouvait parvenir à vaincre entièrement, me dit : « Eh bien, oui, Hector, tu seras mon guide; mais c'est à toi de me prouver que c'est bien le ciel qui t'a envoyé pour me secourir. »

« Cette résolution une fois prise, je fis à maître Jacopo, la main toujours sur la dague, une nouvelle prière, après quoi je le renvoyai à Rome avec Franciotto, dont je ne pus me séparer sans une vive affliction. Monté sur une barque, avec le peu que nous possédions, nous partîmes, et, suivant le cours du fleuve, nous arrivâmes à Ostie, d'où, en côtoyant le rivage, nous nous dirigeâmes vers Gaëte. Le royaume de Naples était toujours au pouvoir des Français, et comme le duc de Valentinois était leur allié, je ne pouvais me croire en sûreté que quand un long intervalle nous séparerait d'eux. Guidé par un motif aussi grave, je faisais mes efforts, mais sans fatiguer Genèvre, pour m'éloigner le plus promptement possible de ces côtes ; et grâce au ciel, un soir nous nous trouvâmes en sûreté dans Messine, où je rendis à Dieu de sincères actions de grâce pour nous avoir tirés de si grands dangers. »

Fieramosca en était à ce point de son récit, lorsqu'il aperçut plusieurs cavaliers qui venaient du camp pour les accompagner, et il ajouta :

« Il me resterait encore trop de choses à te raconter pour que je pusse le faire en ce moment,

le temps me manque ; mais, pour trancher en peu de mots, je te dirai que nous passâmes environ deux années dans cette ville. Genèvre se retira dans un monastère, et moi, qui m'étais fait passer pour son frère, je la visitais le plus souvent qu'il m'était possible.

« Au bout de ce temps la guerre entre les Espagnols et les Français s'était rallumée. La vie que je menais me parut enfin trop indigne d'un soldat et d'un Italien.

« Lié comme je l'étais par le vœu que j'avais fait dans l'église de Sainte-Cécile, je ne pouvais entrevoir une vertueuse fin pour notre attachement.

« L'Italie tout entière était en armes, les Français paraissaient les plus forts, et indépendamment de l'amour de la patrie, qui me portait à combattre l'ennemi le plus dangereux, je nourrissais une ancienne haine contre les Français et contre leur insolence. Je trouvais encore, et en cela je te dis la vérité, plus de sécurité pour Genèvre, sous les bannières d'Espagne, où le duc de Valentinois ne pouvait la poursuivre.

« La justesse de ces raisons ne pouvait manquer d'être appréciée par la généreuse Genèvre, qui, malgré son amour pour moi, supportait avec peine l'idée de me voir rester inactif lorsque l'on combattait pour la fortune de l'Italie ; nous prîmes

donc une dernière résolution ; et après avoir écrit au seigneur Prosper Colonne, qui rassemblait des hommes d'armes pour Gonzalve, je m'engageai sous sa bannière.

« A cette époque, il se trouvait avec sa compagnie à Manfredonia, où nous nous rendîmes par mer après avoir quitté Messine. Dans ce voyage, il nous arriva une étrange aventure.

« Nous étions arrivés à Tarente, et après nous y être réparés, nous sortîmes du port un matin pour aller à Manfredonia ; il tombait un épais brouillard du mois de mai, et notre barque, à deux voiles latines et douze rames, volait sur la mer, dont la surface était unie comme une glace. Vers midi, nous découvrîmes à une portée d'arquebuse quatre vaisseaux qui nous poursuivaient, et qui nous sommèrent de nous rendre. Je voulais les éviter, et nous eussions pu y réussir, parce qu'ils étaient sous notre vent; mais, considérant qu'au moyen de leur artillerie ils pourraient bientôt se venger de nous, je pris le parti d'aller à leur rencontre.

« C'étaient des bâtimens vénitiens qui venaient de Chypre, et conduisaient à Venise Catherine Cornaro, reine de cette île ; dès qu'ils eurent appris qui nous étions, ils ne nous inquiétèrent plus, et nous continuâmes notre voyage derrière eux.

« Déjà la nuit était venue, le brouillard augmentait, et je regardais comme un grand bonheur d'avoir rencontré ces navires, qui nous aidaient à retrouver notre route dans l'obscurité.

« Vers minuit, Genèvre reposait tranquillement, et deux de nos hommes seulement se trouvaient debout pour gouverner la voile et diriger la barque; mais de temps en temps ils s'endormaient aussi. Assis sur la proue de la barque, je veillais en ce moment, l'esprit absorbé dans mille réflexions. Il me sembla distinguer sur le pont du vaisseau de la reine, qui nous précédait à un demi-tir d'arc, les pas de quelques hommes; je les entendais parler à demi-voix, mais je pouvais seulement reconnaître que leurs paroles étaient vives et pleines de colère : une voix de femme se mêlait aux leurs, et paraissait demander grâce. Cette prière fut accompagnée de sanglots qui étaient interrompus par intervalle, comme si ces hommes eussent cherché à les étouffer. Enfin, j'entendis dans la mer un bruit semblable à celui que fait un corps que l'on y précipite. Je doutais pourtant; mais regardant avec attention, il me sembla voir je ne sais quoi de blanc s'agiter à la surface de l'eau; je me jetai à la mer, et en quatre brassées je me trouvai à portée de l'objet; je le saisis, et nageai vers la barque le traînant après moi. Les hommes qui

gouvernaient la barque, et dont l'attention avait été attirée par le bruit, m'aidèrent à remonter et à placer sur le pont le corps que je venais d'arracher aux flots. C'était une jeune fille dont les mains étaient liées avec une forte corde, et qui n'avait que sa chemise pour vêtement; elle ne donnait aucun signe de vie. A force de soins, nous parvînmes enfin à la ranimer. Nous nous arrangeâmes de manière à rester en arrière des Vénitiens, qui continuaient leur voyage sans prendre garde à nous. Nous calâmes la voile, et restâmes en panne jusqu'à la naissance du jour; le soleil s'étant levé, le temps s'éclaircit, et en quelques heures nous arrivâmes à Manfredonia, où je trouvai le seigneur Prosper.

« Tu désirerais sans doute savoir quelle était cette jeune fille que l'on avait précipitée dans la mer; mais, à cet égard, je ne puis te satisfaire, parce que je l'ignore moi-même. Genèvre ni moi, nous n'avons jamais pu réussir à lui arracher une parole touchant ses aventures et le nom de sa famille. — Elle est née en Orient, et bien certainement de parens arabes : c'est la plus simple, la plus sincère et la plus tendre des femmes, mais en même temps elle est douée d'une fierté et d'un courage qui ne craignent ni le sang ni le bruit des armes, et en face du danger elle montre une fermeté qui semblerait bien plutôt devoir appar-

tenir à un cœur d'homme qu'au cœur d'une faible femme. Depuis ce moment, elle est constamment restée avec Genèvre, et m'étant arrangé avec l'abbesse de Sainte-Ursule, elle les a reçues toutes deux dans son monastère, où, à cause de sa proximité, maintenant que la guerre nous tient renfermés dans Barlette, je puis aller les voir très fréquemment. »

CHAPITRE VI.

En ce moment arrivèrent les Français qui devaient conduire les deux amis dans le camp : ils se levèrent, détachèrent leurs chevaux et se mirent en marche avec eux.

Ils traversèrent de longues files de tentes et de baraques, admirant le costume de tous ces hommes qui accouraient sur leur passage pour connaître le motif de leur arrivée, et au milieu d'une foule de soldats, ils débouchèrent sur une place formée par plusieurs pavillons disposés en cercle, et dans le centre desquels, sous un grand chêne, avait été élevé celui du général. On y voyait réunie la fleur des officiers de l'armée française. Descendus de cheval, les deux Italiens furent admis, et après une réception cérémonieuse, mais pleine de courtoisie, on apporta des siéges sur lesquels ils prirent place le dos tourné vers la porte de la tente.

Le pavillon, garni d'une tenture d'azur parsemée de lis d'or, avait la forme d'un carré long partagé en deux carrés égaux par quatre légères colonnes en bois, peintes en bleu avec des ornemens d'or. Dans le fond se trouvait le lit, couvert

d'une peau de léopard, sous lequel étaient couchés deux grands lévriers. A peu de distance, une table confusément encombrée d'un amas de flacons, de boîtes, d'anneaux, de joyaux de toute espèce, sur laquelle était placé un miroir à pans coupés renfermé dans une bordure d'argent ciselé, prouvait que l'aimable duc ne dédaignait pas le soin de sa parure; et si un élégant moderne avait cherché en vain sur cette toilette l'indispensable eau de Cologne, il aurait pu y trouver une compensation dans deux grands vases d'argent doré sur lesquels on avait écrit : *Eau de Citrebon,* et *Eau dorée.* Plusieurs armures étaient suspendues aux colonnes en forme de trophées, et dans les intervalles on avait placé des lances et des zagaies.

C'est au milieu de ces trophées qu'était assis Louis d'Armagnac, duc de Nemours, vice-roi de Naples, nommé par le roi Louis XII général de son armée. Il était vêtu d'un manteau d'azur doublé de zibeline, et ses traits pleins de noblesse resplendissaient de jeunesse, d'audace et de courtoisie chevaleresque. D'Aubigny, Ives d'Alègre, Bayard, monseigneur de la Palisse, Chaudenier, étaient à ses côtés, et autour de lui, d'autres barons et chevaliers d'un rang moins élevé formaient un cercle dans lequel se trouvaient enfermés Hector et Brancalcone.

Ce dernier, qui s'entendait mieux au métier des armes qu'à celui d'orateur, laissa à Fieramosca le soin d'exposer l'objet de leur ambassade.

Le jeune envoyé se leva, et jeta sur les guerriers qui l'environnaient un rapide regard dans lequel brillait une audace sans insolence, et telle qu'elle convenait au lieu, aux spectateurs et à ce qu'il était sur le point d'exposer. Il raconta l'insulte que La Mothe avait faite aux Italiens, proposa le défi, et, pour remplir les formalités d'usage, ayant déplié le cartel, il lut à haute voix la formule suivante :

« Haut et puissant seigneur Louis d'Armagnac,
« duc de Nemours,

« Ayant apprins que Guy de La Mothe, en
« présence de D. Ynigo Lopez de Ayala, a dit
« que les gens d'armes italiens estoient pauvres
« gens de guerre, sur quoi, avec vostre bon
« plaisir, nous respondons qu'il a meschamment
« menti, et mentira toutes fois et quantes qu'il
« dira telle chose; et pour ce, demandons qu'il
« vous plaise nous octroyer le champ à toute ou-
« trance, pour nous et les nostres, contre lui et
« les siens, à nombre égal, dix contre dix.

« Die VIII aprilis MDIII.

« Prospero COLONNA.
« Fabritio COLONNA. »

Lorsqu'il eut terminé la lecture du cartel, il le jeta au milieu de l'assemblée, où Bayard le ramassa avec la pointe de son épée. Hector alors ajouta quelques observations à ce que renfermait le cartel, et il était sur le point de finir lorsque sa vue s'arrêta sur un écu très brillant suspendu en face de lui, et dans lequel venait se réfléchir l'image des guerriers placés à l'opposite. Il y reconnut les traits de Grajano d'Asti, se troubla, et se retournant, il vit debout et à deux pas de lui le mari de Genèvre. Une découverte si subite et si imprévue ôta au reste de son discours l'énergie qu'il aurait voulu lui imprimer. Ceux qui ignoraient ses aventures attribuèrent un pareil changement à une cause très éloignée de la vérité, et qui portait atteinte à l'honneur de Fieramosca. Quelques uns des guerriers français se prirent à sourire, et il y en eut qui murmurèrent, mais de manière à être entendus, qu'on n'avait pas sujet de redouter beaucoup un adversaire qui paraissait se troubler à l'image seule des combats. Le jeune Italien remarqua les gestes, les propos, et il sentit le rouge lui monter au visage; mais il se raffermit en se disant, Que l'on en vienne aux preuves, et ils verront si la peur a quelque empire sur moi.

Dans sa réponse, le duc ne fut avare ni de paroles ni de jactance; car lui-même, jugeant mal l'impression produite sur l'Italien par une cause

étrangère, avait pensé comme les autres qu'il n'avait qu'un courage mal affermi.

L'entrevue se termina en peu de temps, et les deux messagers trouvèrent des rafraîchissemens pour eux et leurs coursiers dans une tente voisine.

Grajano avait lui-même reconnu Fieramosca, et quand celui-ci se trouva hors de la présence du duc, il le suivit. Il s'en approcha, et le salua avec l'air peu bienveillant de ceux qui, dans les hommes, estiment plus les dons de la fortune que le mérite de la vertu : il l'avait connu dans une situation peu brillante, et les apparences ne semblaient pas lui démontrer qu'elle se fût améliorée depuis qu'ils avaient cessé de se voir : « Oh! lui dit-il, sire Giovanni.... non, sire Matteo.... Diable! je ne me souviens plus de votre nom.... Mais c'est égal. Voilà qui prouve que quand on n'est pas mort, on peut toujours espérer de se rencontrer.

—C'est juste », répondit Fieramosca, qui, malgré la générosité de son caractère, ne pouvait surmonter un sentiment d'amertume en voyant que celui qu'il croyait mort vivait encore pour devenir le légitime possesseur de celle qu'il aimait plus que la vie. Il lui vint une noble pensée, et il fit ses efforts pour ne pas laisser incomplète la phrase qu'il avait commencée; mais tout fut inutile, et il se tut. Grajano n'était point homme à

pouvoir saisir des demi-teintes, et voyant que la conversation languissait, il la continua.

« Eh bien! que faisons-nous maintenant? Il paraît que nous sommes au service de l'Espagne? »

Ces interrogations faites au pluriel parurent à Hector renfermer trop de suffisance, et il répondit :

« Que faisons-nous? mais je n'ai pas la prétention de compter pour plusieurs. Je sers comme lance dans la compagnie du seigneur Prosper.

— Ah! ah! prenez garde au proverbe, dit en riant le Piémontais : *Orsin, Colonna e Frangipani, riscuoton oggi e pagano domani.* »

Ce propos courait alors parmi les soldats de fortune italiens, et il devait son origine à la pénurie d'argent dans laquelle se trouvaient souvent les barons de la campagne de Rome, qui, par cette raison, se montraient plus avides du bien d'autrui que soigneux de payer la solde de leurs troupes.

Fieramosca, qui n'avait pas le moins du monde en ce moment l'esprit tourné à la plaisanterie, ne répondit rien; cependant, pour ne pas paraître discourtois, il s'informa de la situation où se trouvait Grajano, et lui demanda pourquoi il avait quitté le service du duc de Valentinois.

« Oh! répondit le Piémontais, parce que celui-ci entreprend trop d'affaires, et qu'il a mis trop

de viande bouillir à la fois. Si aujourd'hui pour demain le pape venait à mourir, tous ceux qu'il a opprimés ou humiliés se jetteraient sur lui, et lui feraient payer le capital et les intérêts de ses vexations. Et certes, il est plus sage de ne dire ni bien ni mal de ce galant homme. Maintenant, je me suis habitué ici, et je m'y trouve si bien, que je ne changerais pas avec le pape. »

Durant ce dialogue, ils étaient arrivés à la tente où avait été préparé le déjeuner. Lorsqu'ils eurent fini leur repas, et que l'on eut desservi, ils furent rappelés par le duc pour recevoir sa réponse au cartel.

Cette réponse fut, comme on devait s'y attendre, pleine d'orgueil et de jactance; on y disait que les Français étaient prêts à combattre, et qu'ils auraient voulu qu'au lieu de dix guerriers on en eût choisi treize, parce que ce nombre malheureux était propre à présager un mauvais succès aux Italiens.

Le duc de Nemours remit aux envoyés une lettre close pour Gonzalve, et il leur donna séparément une liste des combattans choisis par le général français.

Ayant obtenu leur congé, ils retournèrent dans leur tente pour y attendre leurs chevaux. Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au moment de leur départ, on apporta des flacons remplis de

vin, et ils burent en compagnie de beaucoup de chevaliers, au nombre desquels se trouvait Bayard. Celui-ci pria Fieramosca de lui montrer la liste des combattans. Hector la tira de son sein et la lui donna; alors tous ceux qui étaient présens, curieux de les connaître, entourèrent Bayard, qui lut les noms suivans :

Charles de Torgues.
Marc de Frignes.
Giraut de Forses.
Martellin de Lambris.
Pierre de Liaye.
Jacques de La Fontaine.
Éliot de Baraut.
Jean de Landes.
Sacet de Jacet.
Guy de La Mothe.
Jacques de Guignes.
Naute de La Fraise.
Claude Grajan d'Asti.

« Claudio Grajano d'Asti! s'écria Fieramosca en le regardant avec étonnement.

— Oui, Claudio Grajano d'Asti, répondit celui-ci. Vous semble-t-il qu'il ne soit pas aussi grand et aussi gros que les autres?

— Mais, dites-moi, messire Claude, savez-vous pour quel motif a lieu ce combat en champ clos?

— Et quoi! suis-je donc sourd? Oui, certes, je le sais.

— Vous savez donc que les Italiens sont accusés par les Français d'être des lâches et des traîtres, et que l'on se bat pour venger cette injure. Maintenant, dites-le-moi, de quel pays êtes-vous?

— Je suis d'Asti.

— Et Asti n'est-il pas en Piémont? Et le Piémont fait-il partie de l'Italie ou de la France? Et vous, soldat italien, vous voulez combattre avec les Français contre l'honneur des Italiens? »

En prononçant ces mots, les yeux de Fieramosca étincelaient de fureur. Il en aurait employé de plus énergiques s'il ne s'était rappelé le vœu qui lui défendait de tourner ses armes contre le mari de Genèvre.

Grajano, au contraire, qui était loin de deviner la pensée de Fieramosca, n'avait pu comprendre au premier abord à quoi tendaient toutes ces interrogations. Il eut même beaucoup de peine à le comprendre quand Hector eut fini, et elles lui parurent la chose du monde la plus singulière; en sorte que, sans presque daigner lui répondre directement et d'une manière raisonnable, il se tourna vers les autres guerriers, et leur dit en riant :

« Et vous autres, avez-vous compris ce qu'il

vient de dire? on croirait vraiment que c'est la première fois qu'il manie la lance. Je hais les Italiens, l'Italie et tous ceux qui leur veulent du bien : je sers qui me paie, moi. Ne savez-vous donc pas, beau jeune homme, que pour nous autres soldats c'est où est le pain qu'est la patrie?

— Je ne m'appelle pas beau jeune homme, je m'appelle Hector Fieramosca, répondit celui-ci, qui ne pouvait plus se contenir, et je ne sais rien des lâchetés dont vous parlez; et si ce n'était....» Ici il porta presque involontairement la main sur la garde de son épée, mais il la retira aussitôt, et continua de parler avec l'air embarrassé d'un homme qui est contraint de cacher un sentiment qui le domine.

« Vive Dieu! c'est quelque chose que je ne puis souffrir, que ces nobles gentilshommes, et vous, messire Bayard, qui êtes l'honneur de notre profession et le plus loyal chevalier que je connaisse, vous souffriez qu'un Italien profère de telles injures contre sa patrie; mais il est vrai que vous n'ignorez pas que dans tous les pays on trouve des traîtres!

« Le traître, c'est toi! » cria d'une voix de tonnerre le Piémontais; et tous deux portèrent la main sur leur épée, mais ils ne les avaient pas tirées entièrement, que beaucoup des hommes d'armes s'étaient déjà placés entre eux, en leur rappelant

que des envoyés ne pouvaient offenser personne ni recevoir d'offense. Cette querelle avait excité beaucoup de rumeur et de bruit; mais à la voix de Bayard, qui se fit entendre au-dessus des autres, on vit le calme et l'ordre se rétablir, et Grajano fut emmené hors de la tente.

Fiéramosca ayant remis son épée dans le fourreau, et appuyé la main sur la garde pour la mieux enfoncer, se tourna vers Bayard pour lui faire ses excuses sur ce qui venait d'arriver.

Le chevalier lui mit les mains sur les deux épaules, le regarda en face, ce qui fit rougir le jeune homme, qui baissa les yeux, puis l'ayant tenu un moment dans cette posture, il le baisa au front en lui disant : *Benoite soit la femme qui vous porta.*

Une heure après, le pont-levis de la porte de Barlette s'abaissait pour y laisser entrer Hector et Brancaleone.

CHAPITRE VII.

La matinée de ce jour, qui avait été employée par les Italiens à se préparer au combat, ne fut point perdue pour les hôtes qui, le soir précédent, occupaient les chambres supérieures de l'hôtellerie du Soleil. Leurs noms, qui est un secret pour tout le monde, excepté pour le capitaine Boscherino, n'en sera point un pour nos lecteurs. Ces deux personnages étaient, l'un César Borgia, duc de Valentinois, et l'autre don Michele de Carella, un de ses condottieri.

Comparer de pareils scélérats aux animaux les plus malfaisans et les plus ennemis de tous les êtres animés, c'est en présenter une image très affaiblie. Ceux-ci agissent par instinct, et l'instinct a des limites certaines. Mais quelles limites peuvent mettre à leurs crimes des cœurs pervers, guidés par des esprits d'une trempe diabolique, pleins de puissance, de valeur (car malheureusement tous les scélérats ne sont pas lâches), et possesseurs de richesses immenses?

Le fils d'Alexandre VI, qui était devenu la terreur de l'Italie, et de tous ceux qui possédaient de l'or, des biens, ou une jolie femme, se trou-

vait, presque seul, dans une pauvre maison, au milieu d'un grand nombre d'individus qui auraient acheté, au prix de leur propre vie, le plaisir d'exercer sur lui les vengeances que ses crimes lui avaient méritées.

Ceux qui ignorent quelle est la sécurité que peut trouver en elle-même une âme d'une trempe forte, unie à un jugement froid et calculateur, donneront à cette confiance le nom de témérité. Mais le duc avait une profonde connaissance de lui-même; et mettant dans la balance les dangers et les avantages qui pouvaient résulter pour lui de sa présence dans Barlette, il trouvait les probabilités tout en sa faveur.

Deux motifs l'avaient déterminé à faire ce voyage. L'un était l'espoir de retrouver Genèvre, qu'il savait, d'après beaucoup d'indices, devoir être avec Fieramosca; et si l'on ne doit pas supposer qu'un tel homme l'estimât plus qu'aucune autre femme, il est du moins permis d'affirmer qu'il conservait un souvenir amer de la manière dont elle lui avait échappé, et qu'il nourrissait un vif désir de prendre sa revanche. L'autre avait sa source dans la raison d'état; et, pour en donner une idée nette à nos lecteurs, il est nécessaire de ramener un moment leur attention sur les menées ténébreuses de la politique de cette époque.

La puissance de la maison Borgia, née de l'élé-

vation du cardinal Rodrigo Lenzuoli au trône pontifical, s'était tellement accrue au moyen de ses armes spirituelles et temporelles, par les fraudes, par les alliances, et par suite de l'appui que lui donnait la France, qu'il n'y avait pas de prince ou de république en Italie qui ne se tînt en garde contre lui. César, d'abord cardinal, et ne se trouvant pas satisfait de la pourpre, résolut d'attirer à lui tout l'héritage de son père, et de recueillir le fruit de leurs crimes communs. Le duc de Candie, son frère, gonfalonier du saint-siége, que le pape avait résolu d'établir en Italie, était le seul obstacle qu'il rencontrât à son ambition. Un poignard, payé par le cardinal, ou, suivant quelques uns, poussé par sa propre main, lui applanit, une nuit, cet obstacle. Un pauvre homme qui veillait à la garde des bateaux de charbon à Ripetta, vit trois inconnus s'approcher du fleuve. L'un d'eux, à cheval, était le cardinal; en travers, sur la croupe du cheval et soutenu par les deux autres, était placé le cadavre de son frère : ils le jetèrent dans le Tibre; puis ils lavèrent la croupe du cheval, qui était tachée de sang, et s'enfuirent par des chemins détournés.

Un mois après César, quittant la pourpre, se mit à la tête d'une petite armée, et se servant tour à tour de la force et de la ruse, il occupa bientôt Faenza, Cesène, Forli, dans la Romagne,

une partie de la Marche, Camerino et Urbino. Cependant, les moyens iniques employés pour conquérir et conserver ces domaines usurpés, et les injures, les maux qu'il faisait subir à tant de gens, excitèrent contre lui une haine générale qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater. Il pouvait s'en présenter deux très prochainement : la mort d'Alexandre VI et la cessation des secours de la France. L'âge avancé du pape et la fortune des armées françaises, toujours incertaine en Italie, avertissaient également le duc de se pourvoir d'autres appuis avant que ceux-ci vinssent à lui manquer.

Son œil, habile à découvrir au fond des cœurs les plus secrètes pensées, lui montrait l'état réel où se trouvait la péninsule. Il savait que l'impétueuse valeur des Français était plus propre à gagner des batailles qu'à supporter les fatigues d'une guerre peu brillante et prolongée.

En lui-même, il pressentait que Gonzalve avait tout ce qu'il fallait pour abattre leur puissance. Il voyait sa prudence, son courage, sa constance sur le point de changer la fortune des lis. Il lui sembla donc urgent d'entamer avec ce général quelque négociation qui pourrait lui ouvrir une porte de salut dans le cas où il serait abandonné par ses anciens alliés. Mais ces menées, qui l'auraient infailliblement perdu si elles eussent été

connues des Français, ne pouvaient être confiées à personne ; et ce fut pour ce motif qu'il se rendit secrètement de Sinigaglia à Barlette.

Le jour ne devait paraître que dans une heure, lorsque Valentinois, dont le tempérament de fer ne demandait presque point de repos, se leva, appela don Michele, qui déjà se tenait prêt à recevoir ses ordres, et lui dit en mettant une lettre dans ses mains :

« Porte ceci à Gonzalve. Il te donnera un sauf-conduit. S'il te demande où je suis, tu diras que je ne suis pas à Barlette, mais dans le voisinage. Hier au soir, j'ai su par les soldats qui buvaient et babillaient ici dessous, toute l'histoire de Genèvre : maintenant je suis sûr qu'elle est avec Fieramosca, ou non loin de lui : si c'était en un lieu où l'on pût aller par mer ! C'est ce que je saurai avant le coucher du soleil. Trouve seulement Fieramosca, et fais qu'ils ne puissent m'échapper.

Don Michele reçut la lettre et les ordres de son patron sans proférer un mot, retourna dans sa chambre, acheva de se vêtir, et sitôt qu'il fit jour il s'achemina vers la citadele. Le duc s'était mis à la fenêtre, et le suivait de l'œil avec une certaine mine qui avait prédit mésaventure à plus d'un. Cependant, parmi les nombreux coquins enrôlés à son service, et il en comptait d'insignes, aucun

ne pouvait se vanter comme celui-ci d'être l'âme de toutes ses entreprises, d'avoir donné des preuves de sa fidélité à son seigneur en des occasions de la plus haute importance. Mais c'était précisément parce qu'il avait de grandes obligations à cet homme, parce qu'il ne pouvait s'en défaire sans se priver d'un bras nécessaire, que César Borgia le haïssait. Son origine était peu connue. On le croyait Navarrois, et l'on racontait, comme la cause de son engagement au service de Valentinois, l'étrange histoire d'une vengeance qu'il avait exercée contre un frère, ainsi qu'il suit :

Don Michele avait une jeune et belle femme, et l'un de ses frères, son cadet de plusieurs années, vivait dans sa maison. Les charmes de sa belle-sœur eurent tant de puissance sur ce jeune homme, qu'oubliant toute considération, il s'efforça d'obtenir son amour, et ne réussit que trop bien; mais ils ne purent cacher leur intelligence. Trahis par une servante chargée de les espionner par le mari, celui-ci les surprit, tira un poignard pour les tuer tous deux d'un seul coup, mais ils s'échappèrent de ses mains sans autre mal qu'une légère blessure. Don Michele, transporté de rage, suivit les traces de son frère, qui fuyait avec sa belle-sœur. Il jura de lui ôter la vie, n'importe à quel prix; et lorsqu'il eut en vain cherché les

coupables pendant plusieurs années, désespérant de pouvoir se venger, il descendait lentement vers la tombe, dévoré par les passions qui remplissaient son cœur.

Alors arriva le jubilé de 1500. L'on fit des processions, des pénitences publiques, des prédications sur les places, à la suite desquelles beaucoup de haines de parti s'éteignirent, beaucoup d'injures privées furent pardonnées. Don Michele résolut aussi de déposer toute rancune au pied de la croix, et de ne plus songer qu'à son salut. Mais son frère, malgré les assurances de pardon qui lui furent portées de sa part, ne voulut jamais paraître devant lui. A la fin de l'année sainte, qui s'était écoulée pour don Michele en pieuses pratiques, il se décida à quitter le monde, et prit l'habit de novice dans un couvent de carmes, où il prononça ensuite ses vœux.

Il fut envoyé par ses supérieurs en diverses parties de l'Espagne, puis à Rome, où il étudia la théologie, devint grand docteur, et retourna dans sa patrie, précédé d'une si haute réputation de sainteté, que les religieux le jugèrent digne du sacerdoce. Il dit sa première messe avec la solennité et le concours de peuple, d'amis et de parens ordinaire en de telles cérémonies; et lorsqu'il eut officié, il passa dans la sacristie, où il reçut, couvert de ses habits sacerdotaux, suivant

l'usage, ses amis et parens, qui vinrent l'un après l'autre lui baiser la main et l'embrasser.

Tous l'avaient entendu maintes fois déplorer la haine qu'il avait nourrie tant d'années contre son frère, et déclarer que son plus grand désir serait d'obtenir de lui un entier oubli du passé en s'humiliant le premier, comme serviteur de Dieu. En cette occasion solennelle, le frère, entraîné par les prières des parens, consentit à se présenter, comme eux, à celui qu'il avait si cruellement offensé. Lorsqu'il fut devant lui, il s'avança modestement, et commençait à parler d'un son de voix ému et contrit, tandis que le prêtre le serrait contre son sein; mais au lieu de le voir relever la tête, qu'il tenait inclinée, on vit ses genoux plier; il tomba à la renverse en poussant un profond soupir; et le meurtrier, brandissant un poignard qu'il avait plongé dans le cœur de sa victime en l'embrassant, baisa cette lame sanglante, et, frappant le cadavre de son pied, il dit: « Enfin, j'ai réussi! » et disparut. La stupeur des assistans fut si grande qu'ils ne firent aucun effort pour l'arrêter.

Condamné à la peine capitale pour ce crime, il erra d'un pays à l'autre, et trouva enfin un refuge à Rome sous la protection du duc de Valentinois. Ce dernier découvrit facilement combien son nouveau serviteur pouvait lui être

utile; et le fratricide devint, en effet, le principal ressort de ses machinations les plus importantes.

Don Michele, arrivé à la porte du château, montra aux gardes qui lui demandaient ce qu'il voulait, un petit coffre qu'il tenait sous son bras, et dit qu'il venait du Levant et désirait offrir à Gonzalve des remèdes rares, de précieuses recettes contre tous les maux. Un des gardes, après l'avoir examiné attentivement, lui fit signe de le suivre.

Ils entrèrent dans une vaste cour entourée de bâtimens d'une ancienne architecture. Les pièces qui composaient chaque étage avaient leur sortie sur des portiques ouverts formés par des colonnes de pierres grises, sur lesquelles reposaient des arceaux arrondis ou terminés en ogives, suivant l'époque de leur construction. Une multitude de tours rondes et crénelées, de cette couleur rougeâtre particulière aux vieux édifices en briques, s'élevaient à inégales distances beaucoup au-dessus des toits; sur le sommet de la principale, dite la tour de l'Horloge, flottait un grand étendard rouge et jaune, le drapeau espagnol.

Ils montèrent au premier étage par un escalier extérieur pourvu d'un large parapet sur lequel étaient placés des lions de pierre grossièrement sculptés, et ils entrèrent dans une salle où don

Michele fut laissé par son guide, qui lui dit en se retirant :

« Quand le Grand Capitaine sortira vous pourrez lui parler.

— Et de grâce, quand sortira-t-il?

— Quand il lui plaira », répondit brusquement le soldat ; et il s'éloigna.

Don Michele savait fort bien que la patience est la déesse des antichambres : c'est pourquoi il se tut ; et s'apercevant qu'un groupe de cavaliers rassemblés près d'une grande fenêtre au fond de la salle l'observait, il s'approcha d'eux insensiblement, tout en feignant de regarder les vieilles peintures dont les murs étaient couverts. Qui sait, pensait-il, si je ne trouverai pas quelque chose de bon à faire ici? Enfin il saisit adroitement l'occasion de glisser quelques mots dans leur conversation, et en peu de minutes il fut installé dans le cercle.

La fortune, que les braves gens invoquent si souvent vainement, lui fut alors plus favorable qu'il ne l'espérait. En observant d'un regard subtil ces gentilshommes, il remarqua parmi les autres un homme d'environ cinquante ans, grand, effilé, avec une épaule légèrement saillante, et portant une longue épée qui donnait dans les jambes de ses voisins, tandis qu'il allait s'inclinant à droite et à gauche pour faire l'empressé, l'offi-

cieux auprès de chacun, surtout auprès des plus considérables. Ses sourcils élevés en arc jusqu'à la moitié de son front, ses yeux ronds et gris, niaisement admiratifs, donnaient à son maigre visage une expression de curiosité débonnaire; et cette qualité était encore plus vivement empreinte dans le perpétuel sourire de complaisante approbation qui accompagnait tous ses discours. Ce digne personnage était don Litterio Defastidiis, podestat de Barlette, l'homme le plus curieux, le plus vain, le plus stupide du monde.

Don Michele, qui se connaissait en physionomies, vit en un clin d'œil qu'il avait trouvé son homme. Il l'accosta, et lia conversation avec lui, en employant certaines formes civiles et ingénues dont il savait faire usage toutes les fois qu'il le voulait, et qui lui réussissaient toujours à merveille. Jamais le podestat ne finissait un discours sans ce rire obligé, ce rire que le lecteur doit connaître, pour peu qu'il ait passé une demi-heure de l'après-dînée sur la porte d'un apothicaire de village; mais il voulait de plus que l'on rît avec lui. Or, don Michele riait à se tenir les côtés, et s'écriait : « Oh! celle-ci est bonne! — Oh! en voici une curieuse! — De la vie je n'ai rencontré un homme aussi amusant! » Ils devinrent ainsi amis intimes en moins d'un quart d'heure.

Tandis qu'ils devisaient de la sorte, Prosper Colonne, qui sortait de chez Gonzalve avec le sauf-conduit pour le défi, traversa la salle, et tous le saluèrent. Don Michele demanda qui était ce seigneur, et don Litterio, enchanté de faire étalage de sa science, raconta le défi, ce qui s'était dit et fait pendant le souper, parla de Fieramosca, de ses amours; enfin don Michele en tira plus qu'il ne l'espérait, et lui dit en montrant un grand intérêt :

« Comment nommez-vous ce jeune homme?

— Fieramosca.

— Et ce Fieramosca est sans doute votre ami, puisque vous paraissez vous intéresser si vivement à lui?

— Oh! nous sommes amis intimes! de plus le seigneur Prosper Colonne le considère infiniment; il est aimé, estimé de tous..... C'est un si brave jeune homme! Nous nous voyons tous les soirs au palais Colonne ou sur la place. Mais quelle pitié! il a vraiment un horrible défaut. Il ne rit jamais, jamais! Il a toujours une face d'excommunié qui fait peine à voir. Ce n'est pas d'hier que je me suis aperçu de cela; mais on ne voulait pas me croire. Ces bravaches de soldats sont d'étranges créatures; on dirait qu'ils se croient déshonorés pour être amoureux. Bref celui-ci ne peut plus nier le fait. Hier au soir, le prisonnier

français qui l'a connu à Rome a jasé, et maintenant l'on sait tout. Du reste, je l'avais deviné depuis long-temps, comme je vous l'ai dit. Le proverbe n'est pas menteur. L'amour ne reste jamais caché; s'il ne tousse pas, il éternue : ah!... ah!... ah!... »

La plaisanterie du podestat fut accueillie par un grand éclat de rire que don Michele fut forcé de répéter autant de fois qu'il plut à don Litterio de répéter son proverbe. Quand ils eurent tous deux repris leur sérieux, le premier dit :

« Il me suffirait de voir un seul instant votre jeune ami pour le guérir de cet amour, et si radicalement qu'il s'en souviendrait à peine ; mais....»

Ici, il s'arrêta pour se faire prier : « Le guérir? reprit le podestat; comment pourriez-vous le guérir? Il faut pour cette espèce de fièvre autre chose que des drogues et des apothicaires.

— Moi, je vous dis qu'il me faudrait seulement trouver un de ses amis qui voulût bien m'aider, et je gage ma tête que je réussis à le guérir. »

Don Litterio le regarda bien en face, afin de voir s'il parlait sérieusement, et nous n'avons pas besoin de dire que le rusé coquin soutint cet examen de manière à produire l'effet désiré. Quand le podestat fut à demi persuadé, il reprit ainsi :

« Un tel ami ne vous manquera point, s'il ne vous faut que cela. » Il se représentait l'honneur

qui lui reviendrait s'il contribuait à cette cure merveilleuse, et il résolut de se donner ce mérite, comme il avait eu celui de découvrir le mal. Certes, pensait-il, celui qui fera le miracle de réconcilier Fieramosca avec la gaîté et les plaisirs, sera porté aux nues par tous ses amis et connaissances.

Dans cette pensée, il pressait don Michele pour savoir de lui comment il viendrait à bout d'une chose si difficile, et celui-ci se tenait sur la réserve, se faisant beaucoup prier, comme s'il ne se fiait pas entièrement à la discrétion de son nouvel ami. A la fin il parut se laisser vaincre, et lui conta comment il avait vu employer et avait appris dans le pays des Turcs ce secret merveilleux pour éteindre l'amour le plus furieux. Il n'eut pas grand' peine à se rendre maître du cerveau de grillon du pauvre podestat, qui se félicitait au fond de son cœur de l'heureuse rencontre qu'il avait faite d'un si rare personnage.

« Il s'agit d'une seule chose pour vous, dit enfin don Michele, c'est de me procurer les moyens d'être cinq minutes en présence de celle qu'il aime; le reste me regarde.

— Quant à cela, répliqua don Litterio, je ne puis vous le promettre sur-le-champ; car, à dire le vrai, je ne la connais point. Mais si elle est à Barlette ou à dix milles dans les environs, je me

fais fort de la trouver. Vingt-quatre heures ne se passeront pas sans que j'aie quelque chose à vous dire. Je vais de ce pas trouver Giuliano.... C'est notre valet de ville.... un diable pour tout savoir.

— Mais où nous reverrons-nous? demanda don Michele.

— Où il vous plaira.

— A l'auberge du Soleil, si cela vous convient, vers le soir.

— C'est entendu », répliqua don Litterio; et laissant don Michele émerveillé de sa bonne fortune, il s'achemina vers l'hôtel-de-ville. Nous nous dispenserons de l'accompagner, ne voulant point abandonner l'envoyé de Borgia à l'ennui de faire antichambre.

Après avoir long-temps et inutilement attendu que Gonzalve parût, il obtint enfin de l'huissier de sa chambre qu'il voulût bien l'y introduire.

Le Grand Capitaine était debout près de la fenêtre, enveloppé d'une longue robe de satin écarlate doublée de petit-gris; et le maintien imposant, le front élevé, l'œil scrutateur, enfin la haute renommée de ce grand personnage, éveillèrent dans l'âme du condottière de Borgia ce sentiment de crainte ou plutôt d'abaissement que

l'homme inique éprouve, lorsqu'il se trouve en face de l'homme vertueux. Il fit un humble et profond salut, et dit :

« Glorieux seigneur, l'importance du message dont je suis chargé m'a forcé de m'introduire auprès de votre grandeur sous un nom emprunté. Si je vous ai offensé en cela, je vous en demande très humblement pardon ; mais vous verrez vous-même combien le secret était nécessaire, et que celui qui m'envoie ne pouvait se confier qu'à votre honorable promesse. »

A ces paroles, Gonzalve répondit brièvement qu'il ne manquerait pas à celui qui se confiait à son honneur, et qu'il pouvait exposer son message. Don Michele remit la lettre de Borgia, obtint le sauf-conduit, et retournant à son maître avec cette pièce, il l'assura que sa venue à Barlette serait tenue secrète par Gonzalve.

Il lui fit part ensuite de tout ce qu'il se promettait des recherches de son nouvel ami le podestat, et Valentinois, satisfait du tour que prenaient ses affaires, baissa son capuchon sur ses yeux, et soigneusement enveloppé dans son manteau, sortit de l'hôtellerie. Il se fit conduire en bateau sur les derrières de la roche où Gonzalve, comme il en était convenu avec don Michele, avait envoyé un homme pour l'attendre ; on lui ouvrit une petite porte, et par un escalier dérobé

et plusieurs cabinets il parvint à la chambre du capitaine espagnol.

Nous ne croyons pas nécessaire de rapporter minutieusement leur conférence.

Valentinois fit un exposé clair et succinct des affaires d'Italie, des forces, des espérances, des craintes des divers États ; il fit entendre qu'il désirait s'allier à l'Espagne pour le bien de ses peuples, et pour les sauver des malheurs auxquels ils seraient exposés, si les Espagnols restaient vainqueurs. Il eut assez d'adresse pour donner de lui une opinion meilleure que sa renommée, offrit de faire avec l'Espagne une ligue dans laquelle entrerait le pape, où les Vénitiens pourraient être admis, et par laquelle chaque puissance s'engagerait à défendre les intérêts des autres et réciproquement; mais que l'on ne déclarerait cette ligue que lorsque les Espagnols seraient maîtres des deux tiers du royaume. Il proposa de se charger de subjuguer la Toscane avec ses propres forces, en montrant que les premiers amis de la France en Italie étaient les Florentins, et qu'il serait infiniment utile de la priver d'une si puissante alliance; il ajouta qu'il croyait grandement avantageux d'appeler les Pisans dans cette ligue, en les aidant à se relever des maux qu'ils avaient soufferts par leurs guerres avec Florence, dont ils deviendraient

les vigilans gardiens, si on leur donnait la force nécessaire.

Gonzalve n'avait aucune objection essentielle à faire à ces propositions, et l'esprit délié de César Borgia savait exposer clairement de très grandes choses et en partie vraies; mais l'Espagnol, qui le connaissait, avait peine à se fier à ses paroles.

Il prit le parti de ne donner pour le moment aucune réponse précise, et dit qu'il voulait se consulter avec ses conseillers les plus intimes avant de s'arrêter à une résolution. Toutefois, il montra au duc de Valentinois toute la courtoisie qu'il devait attendre de lui, le conduisit dans un appartement souterrain qui donnait sur la mer, qui fut mis à sa disposition pour le temps qu'il lui plairait de rester à Barlette, et le fit servir par des domestiques affidés, avec les honneurs dus au fils d'un pape.

Vers le soir, Fieramosca et Brancaleone arrivèrent aux portes de la ville. A peine les eurent-ils passées, qu'une foule d'officiers, d'hommes d'armes, de soldats, se forma autour d'eux, et se grossissait de tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin. Chacun voulait être le premier à savoir la réponse des Français. Comment cela s'est-il passé? qu'ont-ils répondu? qui combattra? quand? où?.... Mais les deux amis répondaient en souriant à cette série de questions : « Venez à la citadelle, et vous saurez tout. » Arrivés au château

et introduits chez Gonzalve, Fieramosca lui remit la lettre du duc de Nemours. Le Grand Capitaine la lut à haute voix : elle portait qu'il acceptait le défi, mais qu'il refusait d'accorder le champ libre. Ce refus parut étrange à tous, et le général espagnol dit :

« Je ne me serais pas attendu à voir les Français chercher des subterfuges pour éviter un combat. Mais vous aurez le champ libre, c'est moi qui vous l'assure. »

Alors faisant appeler un de ses secrétaires, il lui dit : « Écris au duc de Nemours que l'obstacle est levé ; que j'offre une trêve jusqu'au jour du combat ; enfin, que j'attends ici dans deux jours ma fille donna Elvire, à laquelle je désire faire quelque peu de fêtes ; et s'il lui plaît d'y assister pendant que nos armées seront en repos, il rendra nos plaisirs plus complets. »

Entre la lettre écrite, expédiée, et la réponse, il s'écoula au plus deux heures. Le duc de Nemours accepta l'invitation, et la trêve, qui fut publiée le soir au son des trompettes dans la ville, avec les noms des combattans italiens auxquels, pour compléter le nombre voulu par les Français, on en avait ajouté trois ; c'étaient :

Ludovico Aminale da Terni,
Mariano da Sarni,
Giovanni Capoccio Romano.

CHAPITRE VIII.

Le monastère de l'île, situé entre le mont Gargano et Barlette, était dédié à sainte Ursule. Les murs de cet édifice ne sont aujourd'hui qu'un amas de ruines couvertes de lierre et d'épines; mais au temps de notre histoire, ils étaient en bon état, et offraient à la vue un monument d'un aspect sévère, élevé par les remords tardifs d'une princesse de la maison d'Anjou, qui vint y achever secrètement une vie écoulée au milieu des plaisirs désordonnés et des fureurs ambitieuses : aucun lieu du monde ne pouvait lui présenter une solitude plus douce, plus tranquille.

Sur un rocher élevé de vingt brasses au-dessus du niveau de la mer, on trouve une plaine fertile d'environ cinq cents pas de circonférence. Sur l'angle le plus voisin de la terre ferme est érigée l'église, où l'on entre par un beau portique formé d'élégantes colonnes en granit brun. L'intérieur, composé de trois nefs dont les arceaux, en ogives, reposent sur des faisceaux de petites colonnes ornées de sculpture, est éclairé par de longues fenêtres gothiques à vitraux de couleur, sur lesquels on a représenté les miracles de la

sainte. La tribune derrière le maître-autel est de forme ronde, et revêtue de mosaïques sur un fond d'or. On y voit Dieu le père dans une gloire, et à ses pieds sainte Ursule avec les onze mille vierges portées par des anges.

Cette église, éloignée des lieux habités, était presque toujours vide. Les seules religieuses s'y rassemblaient à certaines heures du jour et de la nuit pour chanter les psaumes. Un soir, pendant que le chant monotone et lent des vêpres se faisait entendre derrière l'autel, une femme priait à genoux devant un tombeau de marbre jadis blanc et jauni par les années. Un baldaquin du même marbre, chargé de feuillages et d'animaux dans le goût gothique, couvrait ce monument, où reposaient les os de la fondatrice du monastère.

Un voile dont la couleur était semblable à celle de ces marbres funéraires, cachait presque entièrement la personne de la dame agenouillée près du tombeau; à sa pâleur, à son immobilité, on aurait pu la prendre pour une statue que le sculpteur aurait posée dans l'attitude de la prière, si deux longues tresses de cheveux châtains ne se fussent pas montrées en dehors du voile, et si des paupières qui se soulevaient de temps en temps n'eussent laissé briller deux yeux d'azur où se peignait la ferveur d'une dévotion ardente.

La pauvre Genèvre, car c'était elle, avait bien raison de prier, puisqu'elle se trouvait dans cette situation où le cœur d'une femme ne peut plus se défendre avec ses propres forces. Elle se repentait, mais trop tard, d'avoir consenti à suivre Fieramosca, d'avoir uni en quelque sorte sa destinée à celle d'un homme que la prudence et le devoir lui commandaient de fuir plus qu'aucun autre. Elle se repentait d'être restée si longtemps sans chercher à savoir si son mari était vivant ou mort. La raison lui disait : Ce qui n'a pas été fait peut se faire encore; mais le cœur répondait : Il est bien tard, il est trop tard; et ces mots résonnaient comme une sentence irrévocable. Ses jours se passaient dans les angoisses le plus amères, auxquelles son âme ne pouvait échapper qu'en cédant à l'une des puissances qui se combattaient en elle. La santé de l'infortunée jeune femme déclinait au milieu de ce conflit de passions.

Les heures de la matinée et du milieu du jour étaient pour elle les moins pénibles. Elle brodait, elle avait des livres, et le jardin du monastère pour se promener. Mais le soir, les plus sombres pensées, les inquiétudes les plus poignantes, venaient à la fois assiéger son esprit, telles que ces insectes qui semblent se multiplier au coucher du soleil et devenir plus importuns. Alors

Genèvre se réfugiait dans l'église ; elle n'y trouvait ni la joie ni la paix, mais du moins quelques momens de consolation.

Sa prière était courte et ne variait jamais. « Très sainte Vierge, disait-elle, faites que je désire ne plus l'aimer » ; et quelquefois elle ajoutait : « Faites que je me résolve à chercher Grajano, et que je souhaite le trouver. » Mais souvent son cœur se refusait à proférer cette seconde prière.

En répétant sans cesse ces paroles, elle s'accoutuma à les prononcer machinalement, et souvent la pensée de Fieramosca l'occupait à l'instant même où sa langue demandait au ciel de pouvoir l'oublier. Alors elle soupirait, pleurait, mais ne voyait que trop bien quelle était la volonté la plus puissante chez elle. Ce jour-là, néanmoins, par l'effet d'une des fluctuations ordinaires à la nature humaine, il lui sembla qu'elle pouvait enfin se résoudre à prendre le meilleur parti. L'idée d'une maladie que sa santé chancelante lui montrait voisine, l'idée de la mort au milieu des tourmens d'une conscience troublée, firent tout à coup pencher la balance du côté du devoir, la décidèrent à s'informer de Grajano, et, si elle découvrait sa résidence, à retourner avec lui, n'importe de quelle manière et quoi qu'il pût lui en coûter. Si Fieramosca eût été là,

elle lui eût déclaré sa résolution sans hésiter un seul moment; mais elle se dit en se levant pour sortir de l'église : « Ce soir il viendra, et il saura tout. »

Les religieuses, ayant achevé l'office, sortaient silencieusement l'une après l'autre par une petite porte qui donnait sur la cour du cloître, et rentraient dans leurs cellules.

Genèvre marchait sur leurs pas. Elle entra sous un portique dont les marbres avaient le poli du miroir, et qui entourait un petit jardin. Au milieu était un puits sous un couvert soutenu par quatre pilastres de pierre. De là, en traversant une longue allée, on passait dans une arrière-cour. Au fond se trouvait une maisonnette, sans clôture, où l'on recevait les étrangers; c'est là que Genèvre habitait avec la jeune fille sauvée par Fieramosca; et elle occupait deux ou trois chambres qui, suivant l'usage des couvens, n'avaient aucune communication entre elles, sinon par un corridor commun.

Genèvre, en entrant dans la chambre où elle avait coutume de passer la plus grande partie du jour avec sa compagne, trouva Zoraïde occupée à broder en chantant une chanson arabe, où dominaient les tons mineurs, comme dans tous les chants des peuples du Midi. Genèvre regarda un moment l'ouvrage tendu sur le métier (c'était

un manteau de satin bleu, brodé d'argent, destiné à Fieramosca, auquel elles travaillaient ensemble); puis elle fut s'asseoir sur un balcon ombragé de pampres, d'où l'on voyait Barlette. Le soleil venait de se cacher derrière les montagnes de la Pouille; quelques lignes légères de nuages colorés par le reflet des rayons solaires flottaient semblables à des poissons d'or sur une mer de feu. Leur image se réfléchissait dans les eaux, sillonnées çà et là par des barques de pêcheurs, qu'un vent frais du levant poussait vers la plage. Les yeux de la jeune femme restaient fixés sur le môle du port en face d'elle. Bien souvent elle avait vu une petite nacelle se détacher de ce point et se diriger vers l'île.

Aujourd'hui, elle la désirait plus que de coutume. Il lui semblait qu'elle devait lui apporter une décision; et dans sa situation, une décision, quelle qu'elle fût, était une sorte de délivrance. Mais combien ces momens d'attente lui paraissaient longs et amers! Elle aurait voulu que son Hector fût là, qu'il eût déjà entendu de sa bouche les paroles si dures à prononcer. S'il tardait, s'il ne venait point, demain aurait-elle assez de force pour accomplir son dessein?

Un point obscur, qui semblait à peine changer de place, parut enfin sur la mer non loin du rivage. Au bout d'un quart d'heure, il s'était

approché, agrandi; et, bien que l'on pût à peine distinguer que c'était un bateau conduit par un seul homme, Genèvre le reconnut, et son cœur se serra. Par une révolution subite de toutes ses idées, il lui parut alors impossible de dire ce qu'un moment auparavant elle était ou se croyait décidée à exécuter. Elle aurait vu avec plaisir cette barque retourner en arrière; mais, au lieu de cela, elle avançait rapidement; déjà elle était près de l'île; déjà l'on entendait les rames s'enfoncer dans l'eau et en sortir.

« Zoraïde, le voici! » dit-elle en se tournant vers sa compagne, qui, levant à peine la tête, répondit du regard, puis baissa de nouveau les yeux sur son ouvrage. Genèvre descendit, s'achemina vers l'endroit où l'on pouvait aborder l'île; et, par un escalier taillé dans le roc, elle gagna le bord de la mer à l'instant où Fieramosca, posant ses rames au fond du bateau, l'amarrait contre le rocher.

Maintenant si la jeune dame manquait de courage pour déclarer ses résolutions, Fieramosca, de son côté, avait des choses si graves à lui révéler, qu'il ne se sentait pas beaucoup plus disposé qu'elle à commencer à parler.

Depuis long-temps éloigné des lieux où combattait Grajano, un long intervalle s'était écoulé sans qu'il eût aucune nouvelle de lui. Quelques

soldats venus de la Romagne, soit qu'ils eussent été mal informés, soit qu'ils eussent fait une erreur de nom, avaient dit qu'il avait été tué. Croire ce récit convenait trop à la position de Fieramosca pour qu'il cherchât à douter de sa réalité, ou à s'en assurer par des preuves incontestables. Rarement on cherche la vérité lorsqu'elle peut nous causer quelque peine; ainsi, négligeant toujours, évitant même de prendre des informations efficaces, il était arrivé à ce jour où ses propres yeux l'avaient détrompé. Il revint à Barlette, combattant sans cesse avec lui-même, sans pouvoir se résoudre, soit à dire le fait, soit à le cacher à Genèvre. Le premier parti la séparait de lui pour toujours; le second lui paraissait coupable; de plus, comment celer quelque chose à celle qui lisait toutes ses pensées.

Ainsi ballotté entre deux sentimens, il aborda l'île. Il était encore indécis lorsqu'il rencontra Genèvre; et, forcé de se résoudre sur-le-champ à parler ou à se taire, il s'en tint provisoirement au dernier, en se disant à lui-même : « Le temps porte conseil; attendons. »

« Je viens tard ce soir, dit-il en montant l'escalier, mais nous avons eu beaucoup à faire aujourd'hui, et il y a de grandes nouvelles.

— Bonnes, ou mauvaises? répliqua Genèvre.

— Bonnes; et dans quelques jours, Dieu aidant, elles seront encore meilleures. »

Ils arrivaient alors à l'esplanade en face de l'église. Là, sur l'extrémité de la plate-forme, à l'endroit où le roc tombe à pic dans la mer, se trouvait un petit mur servant de rempart, quelques cyprès plantés autour d'une croix de bois, et quantité de bancs de pierre grossièrement taillés. Ils se dirigèrent vers ce lieu, et lorsqu'ils furent assis l'un près de l'autre à la clarté argentine de la lune, qui déjà l'avait emporté sur la lumière pourprée du crépuscule, Fieramosca commença ainsi :

« Ma Genèvre, réjouis-toi. Ce jour a été un jour de gloire pour l'Italie, pour nous; et si Dieu prête son appui à la justice, une gloire plus grande suivra nos premiers succès. Maintenant, c'est le moment de montrer du courage; de te montrer digne de servir d'exemple aux femmes italiennes.

— Parle », répondit-elle en le regardant fixement comme pour lire sur sa physionomie quel était le témoignage qu'il attendait de sa constance; « parle; je suis femme, mais mon cœur ne fera pas déshonneur à ton choix.

— Je le sais, Genèvre, je le sais, et je douterais du retour du soleil demain matin avant de douter de toi.... » Alors il lui conta le défi, son

origine, leur visite au camp français, enfin le combat qui se préparait. Ceux qui ont senti leur cœur battre plus vivement en racontant des actions généreuses faites pour leur pays, à une femme aimée et capable de partager tous leurs sentimens, peuvent seuls imaginer combien les paroles de Fieramosca, animées par la présence de Genèvre, étaient brûlantes d'amour de la patrie et de la gloire.

A mesure qu'Hector avançait dans son récit, que ses gestes devenaient plus énergiques, que sa voix s'élevait, la respiration de Genèvre était plus fréquente; son sein, agité par des sentimens impétueux et contradictoires, mais tous dignes d'elle, se haussait et s'abaissait ainsi qu'une voile gonflée par le vent; ses yeux, qui semblaient réfléter les pensées de son amant, scintillaient, lançaient des flammes; une vive rougeur colorait ses joues; enfin, saisissant de sa main blanche et délicate la poignée de l'épée de Fieramosca, elle s'écria :

« Si j'avais ton bras! si je pouvais faire siffler au-dessus de la tête d'un ennemi cette arme que je puis à peine soulever! tu n'irais pas seul. Et je n'aurais pas l'horrible crainte de m'entendre dire : Les Italiens sont vainqueurs; mais il est resté.... Oh! je le sais, tu ne reviendras pas vaincu.... » En ce moment, saisie par l'idée du péril pro-

chain, elle ne put retenir un torrent de larmes, dont quelques unes tombèrent sur la main de Fieramosca.

« Pourquoi pleurer, ma Genèvre? voudrais-tu que je ne dusse point combattre dans ce défi?

— Oh! non, Hector, ne me fais pas cette injure. » Alors, essuyant ses larmes, elle se hâta de dire : « Je ne pleure plus... vois... c'est fini... ce n'était qu'un instant. » Puis, avec un doux sourire que ses paupières encore humides faisaient paraître plus séduisant, elle ajouta :

« J'ai voulu faire le brave, parler d'épées, de batailles, et je n'ai montré que ma faiblesse : je méritais cela.

— Des femmes telles que toi peuvent faire accomplir des miracles à des épées sans les toucher; elles pourraient changer la face des choses si elles savaient, si elles voulaient user de leur puissance. Je ne parle pas de toi, Genèvre, mais des Italiennes en général; il en est peu qui te ressemblent. »

Cette dernière phrase fut entendue de Zoraïde, qui arrivait avec un panier rempli de fruits, de gâteaux, de miel, passé dans son bras gauche, tandis qu'elle portait de l'autre main un flacon de vin blanc. Ses habits étaient taillés dans les formes adoptées par les nations occidentales; mais le chóix de leurs couleurs, toutes écla-

tantes, et la manière singulière dont ils étaient ajustés, rappelaient le goût des pays encore barbares où cette jeune fille était née. Des bandelettes tournées à la façon de l'Orient couvraient sa tête, et leurs bouts retombaient sur sa poitrine. Ses sourcils élevés, son regard d'aigle, son teint brun, d'une nuance dorée, si l'on ose employer cette expression, montraient qu'elle appartenait aux races voisines du Caucase. A travers ses manières prévenantes et affectueuses, perçaient quelquefois des éclairs d'une simplicité hardie, ennemie de toute contrainte.

Elle s'arrêta, regarda un instant Hector et Genèvre, et dit en italien, mais avec un accent étranger très marqué :

« Vous parliez des femmes, Hector; je veux savoir aussi ce que vous en disiez.

— Il parlait de choses bien différentes, répondit Genèvre; il parlait d'une danse dans laquelle nous ferions une triste figure, toutes tant que nous sommes. »

Ces paroles ambiguës excitèrent encore plus la curiosité de Zoraïde; et Fieramosca lui répéta ce qu'il avait conté à Genèvre.

La jeune fille resta quelque temps pensive; puis elle dit en hochant la tête :

« Je ne vous comprends pas. Tant de colère, tant de rumeurs, parce que les Français disent

qu'ils vous estiment peu! mais ne vous l'ont-ils pas dit encore plus clairement par le fait en venant dans votre pays dévorer vos moissons, vous chasser de vos toits? les Espagnols ne vous le disent-ils pas aussi bien que les Français, lorsqu'ils viennent à leur tour en Italie faire ce que font les autres? Le cerf ne force pas le lion à sortir de son antre; mais le lion chasse le cerf et le dévore.

— Zoraïde, nous ne sommes pas ici parmi des Barbares, où la seule force décide de tout. Il faudrait trop de temps pour t'expliquer les droits de la couronne de France sur ce royaume. Sache seulement que c'est un fief de la sainte Église, ce qui signifie qu'elle en est maîtresse, et en cette qualité elle en a accordé la souveraineté, il y a environ deux cents ans, à Charles, duc de Provence, dont le Roi très chrétien est l'héritier.

— Bien; mais qui a donné ce royaume à l'Église?

— Un guerrier français nommé Robert Guiscard, lequel s'en était rendu maître par la force des armes.

— Maintenant je comprends moins que jamais. Le livre que m'a donné Genèvre, tu sais que je l'ai lu tout entier et avec attention; n'est-il pas écrit par Issaben Jussuf?

— Oui.

— Ne dit-il pas que tous les hommes sont faits

à l'image de Dieu et rachetés par son sang? Je comprends que parmi les chrétiens il s'en trouve quelques uns qui, abusant de leur force, se rendent maîtres des biens, de la vie de leurs égaux; mais comment cet abus a pu se changer en un droit qui se transmet de père en fils? c'est ce que je ne puis comprendre.

— Je ne sais, répondit Hector en souriant, si tu ne comprends pas ou si tu comprends trop. Ce qu'il y a de certain, c'est que sans ce droit je ne puis dire ce que deviendraient les rois, les empereurs, les papes, et j'ignore également ce que deviendrait le monde sans eux. »

Zoraïde haussa les épaules pour toute réponse. Avec le contenu de sa corbeille, elle disposa une collation sur un des bancs après l'avoir couvert d'une serviette parfumée.

« Allons, dit Hector, qui désirait distraire Genèvre des tristes pensées qu'il lisait sur son front, jouissons tandis que nous le pouvons des biens que le ciel nous accorde, et laissons le monde aller à sa guise.

— Le proverbe, continua Fieramosca, dit qu'il ne faut pas parler de morts à table, on ne doit donc pas parler davantage de combats, de défis; et pour passer à un sujet plus gai, savez-vous que bientôt nous aurons des fêtes magnifiques. Le seigneur Gonzalve a proclamé une joûte, une

course de taureaux; on aura des bals, des comédies, des festins; Barlette sera un pays de Cocagne.

— Et les Français? dit Genèvre. — Les Français y viendront aussi. On a proposé une trève, et ils ne seront pas assez discourtois pour la refuser. Il s'agit de fêter l'arrivée de donna Elvire, fille du Grand Capitaine; comme il l'aime autant que ses yeux, il veut que l'allégresse soit grande. »

Ici les questions des deux jeunes femmes furent infinies, et le bon Hector tâchait de les satisfaire tour à tour de son mieux par les réponses suivantes. Les demandes seront aisément devinées par le lecteur.

« Belle, très belle, à ce qu'on dit; une chevelure semblable à des fils d'or.

— Elle arrivera dans peu de jours.... Elle était restée malade à Tarente; maintenant qu'elle est rétablie elle revient près de son père.

— S'il l'aime! il l'a prouvé; car il a fait pour elle ce qu'il n'aurait jamais fait pour lui-même. C'était justement à Tarente; vous avez peut-être entendu parler d'une mutinerie qui eut lieu en cette ville parmi les troupes espagnoles parce qu'elles n'étaient pas payées. Inigo m'a dit bien souvent que si Gonzalve est encore vivant c'est un vrai miracle; tous ces enragés l'entouraient alors, dirigeant leurs lances contre sa poitrine. Il leur disait qu'il

n'avait point d'argent, mais un certain Yciar, capitaine d'infanterie, lui dit à haute voix et avec des paroles outrageantes que je ne puis répéter devant des dames : « Si tu n'as point d'argent, ta fille t'en fera trouver. » Le Grand Capitaine ne répondit pas un mot; le tumulte finit; le soir tout était rentré dans l'ordr . Le lendemain, les soldats vont comme de coutume sur la place, et le premier objet qui frappe leurs yeux est le capitaine Yciar, pendu à la fenêtre de la maison qu'il habitait. Gonzalve, cependant, ne fit pas tomber un cheveu de la tête de ceux qui avaient tourné leurs armes contre lui! Vous voyez s'il aime sa fille. »

Ces causeries les avaient conduits à une heure très avancée.

« Il faut partir », dit Fieramosca, et il se dirigea accompagné des deux jeunes femmes vers sa petite barque. Genèvre descendit avec lui le rocher, Zoraïde resta en haut de l'escalier, Hector la salua en entrant dans le bateau; mais elle répondit à peine, et s'éloigna.

« Elle n'a pas entendu mon adieu, dit Hector à Genèvre; n'importe, tu la salueras de ma part. Dieu sait si nous pourrons nous voir ces jours-ci; mais j'y ferai tous mes efforts. Adieu. »

Il mit ses rames à l'eau, et s'éloigna de l'île. Genèvre, du haut du rocher, contempla, toute rê-

veuse, les deux lignes divergeantes qui s'étendaient de la proue de la nacelle à une grande distance dans la mer. Quand elle ne vit plus rien, elle rentra dans l'hospice des étrangers, et en ferma la porte avec deux forts verroux pour la nuit.

CHAPITRE IX.

Depuis le commencement du monde on voit les oiseleurs attraper les oiseaux avec les mêmes appeaux, et les hommes se laisser prendre aux mêmes piéges.

Mais les plus dangereux, parmi ces derniers, sont ceux qui nous sont tendus par notre vanité. Don Michele le savait; il savait aussi quel était le côté faible du podestat, et peu d'instans avaient suffi pour donner au premier un empire absolu sur la pauvre cervelle de l'autre. Quand Litterio sortit de l'antichambre de Gonzalve pour aller trouver l'estafier de la ville, mille flatteuses pensées roulaient dans son esprit, et il ne se sentait pas de joie d'avoir rencontré cet homme, qui lui promettait de le faire participer à de si merveilleuses choses. Quelquefois, il est vrai, certains soupçons contre l'étranger lui venaient subitement; ce pourrait être après tout un charlatan; mais comme il avait une haute idée de sa propre pénétration, il se disait de même que tous ceux qui passent leur vie à être dupés : « Il n'a pu me tromper; non! ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire. »

Il alla comme il en était convenu à l'hôtellerie du Soleil ; mais il avait pour l'heure peu de choses à dire à don Michele ; car ce valet, à son avis incomparable pour découvrir tout ce qu'il voulait découvrir, avait promis beaucoup, et n'avait presque rien fait, du moins il n'avait rien trouvé.

Le soir, pendant le souper du podestat, sa femme et sa servante s'apercevant qu'il avait quelque chose dans l'esprit, ne lui laissèrent pas avaler une bouchée à sa satisfaction, à force de le presser de questions étourdissantes. Ce fut un miracle s'il ne leur découvrit pas tout le mystère ; car il était aussi difficile pour lui de garder un secret, surtout un secret de nature à lui faire honneur, que de s'empêcher de tousser ou d'éternuer. Déjà il lui échappait des demi-mots. — « Eh ! je sais quelque chose !.... Si vous saviez !.... Si certaine affaire me réussit !.... » Cependant ayant réfléchi un instant, il frémit du danger qu'il courait, se leva de table précipitamment, prit un flambeau, et se retira dans sa chambre.

Cette nuit lui parut un siècle. Enfin le jour vint ; il s'habilla en grande hâte, descendit sur la place, et se posta chez un barbier où don Michele avait promis de le venir trouver Il prit place sur le banc devant la boutique. C'était là que chaque matin le notaire, le médecin, l'apothicaire et deux ou trois autres gros bonnets de la

ville venaient échanger ensemble leurs nouvelles. Notre podestat, une jambe croisée sur l'autre, balançait légèrement le pied qui restait en l'air; sa main gauche serrée contre son corps soutenait le coude de son bras droit, et les doigts de sa main droite battaient le tambour sur son menton, pendant que ses yeux se tournaient alternativement d'ici, de là, en haut, en bas, pour voir si son ami arrivait soit de quelque côté du monde, soit du ciel. Déjà le notaire, l'apothicaire et les autres lui avaient dit plusieurs fois : « Bonjour, seigneur podestat! » mais voyant qu'il n'en faisait compte et répondait à peine, ils se tenaient à l'écart, parlant à voix basse entre eux et se disant : « Que diable se passe-t-il de nouveau? — A qui en a-t-il? » Don Litterio les laissait dire, et gardait sa gravité silencieuse. Il avait deux visages à son commandement : l'un gracieusement humble pour ses supérieurs, l'autre plein d'arrogance et de brusquerie pour ses inférieurs. Chacun sait que cet heureux don est le partage de tous les sots.

Après une demi-heure ainsi passée, il entendit une voix derrière lui qui lui criait :

« Excellence! seigneur podestat, pardon de la liberté.... Si ces fruits pouvaient accommoder votre excellence.... ils sont cueillis à la rosée. »

Il se retourne et voit le jardinier du couvent de Sainte-Ursule, Gennaro Rafamillo, qui lui of-

frait une dîme sur un panier de cerises qu'il apportait au marché avec d'autres fruits. Il savait que moyennant ce tribut il pouvait vendre à sa volonté, sans s'embarrasser des réglemens sur les denrées.

« J'ai autre chose en tête que tes cerises », répondit le podestat. Toutefois, après avoir jeté un coup d'œil sur le panier, enflant ses joues et laissant échapper peu à peu l'air qu'il y avait ramassé, il prit avec un certain air de noble indifférence trois ou quatre feuilles de vigne, les arrangea sur le banc en guise d'assiette, étala dessus un beau monceau de cerises, et commença à les manger.

« Elles sont bonnes, eh! dites la vérité? J'en ai porté hier soir à madame; elle m'a dit que jamais elle n'en avait vu de plus belles.

— Qui est cette madame?

— Madame Genèvre; celle qui demeure dans notre hospice. On dit que c'est une grande dame de Naples; elle a son mari ou son frère dans les troupes du seigneur Prosper Colonne, et presque tous les jours il vient la voir.... »

Le jardinier en aurait dit bien davantage, car le laconisme n'était pas sa qualité distinctive, mais don Michele survint alors, et s'arrêtant derrière le podestat, avant que celui-ci l'eût aperçu

il lui frappa sur l'épaule, et lui dit tout bas en clignant de l'œil.

« A notre affaire, seigneur podestat. Il me vient à l'esprit que l'homme que voilà pourra nous mettre sur la voie. Laissez-moi faire.... »

Et sans attendre sa réponse il se mit à entreprendre Gennaro et connut bientôt par ses réponses que la dame qui logeait à Sainte-Ursule était celle qu'il cherchait. Le fil était trouvé; pour un homme tel que lui, le reste n'était rien.

Cependant pour être admis dans le couvent, afin de pouvoir prendre connaissance des lieux, et disposer les moyens nécessaires pour s'emparer de la dame, il jugea que le podestat pouvait le servir utilement. Mais il fallait d'abord lui inspirer assez de confiance pour qu'il ne pût lui venir en tête le moindre soupçon sur la rectitude de ses desseins. Il le prit donc à part, et lui dit :

« Il est nécessaire que nous causions un peu ensemble. Attendez-moi à l'hôtellerie du Soleil, pendant ce temps, je verrai si cet homme pourra m'indiquer le jeune officier qui visite tous les jours cette dame Genèvre. Don Litterio prit le chemin du Soleil d'or, et don Michele conduisit le jardinier sur la place où l'on relevait les gardes, et lui demanda .

« Est-il parmi ceux-ci ? »

Gennaro regarda un instant, vit Fieramosca, et dit : « C'est celui-là. »

Et don Michele apprit enfin de l'un des soldats qu'il avait en effet trouvé ce qu'il cherchait.

Cinq minutes après il était avec le podestat à l'hôtellerie alors déserte, tous deux assis en face l'un de l'autre des deux côtés d'une table sur laquelle étaient deux verres et un flacon de vin grec.

Don Michele avec une physionomie toute modeste, commença ainsi :

« La découverte est faite. Mais avant d'aller plus loin j'ai quelques mots à vous dire. Don Litterio, j'ai couru le monde, je me flatte de savoir reconnaître les hommes de bien et de mérite à la première vue; et d'après le peu de conversation que nous avons eu ensemble vous et moi, j'estime qu'il n'existe pas un esprit supérieur au vôtre. »

Le podestat faisait mine de riposter au compliment.

« Non, non, c'est inutile.... je dis ce que je pense. Vous ne me connaissez pas. Si je pensais le contraire, je vous dirais tout bonnement : Seigneur podestat, ne vous en déplaise, vous êtes un véritable ânon. Ainsi donc si j'étais un charlatan je m'adresserais à tout autre. Mais comme je me vante d'être aussi galant homme que qui que

ce soit, je ne crains point d'agir avec ceux dont les yeux sont fins et clairs. Maintenant je vais vous dire tout; et cependant, vous ne serez pas obligé d'ajouter foi à mes seules paroles, les faits parleront et vous feront comprendre que vous vous êtes associé à un homme d'honneur. »

Alors il débita une longue kyrielle; il dit qu'il avait été un grand pécheur, et que pour obtenir le pardon de ses péchés il était allé au Saint-Sépulcre; qu'un ermite du Liban l'avait enfin absous en lui imposant pour pénitence de parcourir le monde pendant sept ans, et toutes les fois qu'il trouverait quelque bonne œuvre à faire de l'accomplir s'il était possible, au péril même de sa vie, et de vivre tout ce temps dans l'humilité et la pauvreté. « En remplissant ce devoir, continua-t-il, j'ai eu l'occasion d'employer souvent au bénéfice de mes semblables les rares connaissances que j'ai acquises dans mes longs voyages en Perse, en Syrie et en Égypte.

« Vous concevez maintenant pourquoi je prends un si grand intérêt à guérir votre ami de son amour, à le sauver des périls qui pourraient entraîner la perte de son âme. La dame est sans aucun doute cette madame Genèvre de Sainte-Ursule. C'est à vous de me faire rencontrer avec elle. Mais vous pouvez craindre, je le sais, que je ne sois un malhonnête homme; vous ne voudrez

pas risquer d'introduire un inconnu dans cette sainte maison, et vous aurez mille fois raison. »

Don Litterio se confondait en grimaces négatives.

« Je vous le répète, vous aurez mille fois raison; nul ne porte écrit sur son front qu'il est honnête homme, et les coquins sont en si grand nombre! Mais si je vous montre qu'avec l'aide de Dieu je puis, à la simple vue, découvrir les trésors cachés dans les entrailles de la terre, amortir une balle d'arquebuse au milieu de sa course et faire d'autres choses extraordinaires que vous me verrez exécuter, et dont vous retirerez tout le profit sans qu'il m'en reste un seul grain, puisque je me contente du peu qui m'est nécessaire pour soutenir ma pauvre vie, alors vous pourrez dire : « Cet homme avait le moyen de devenir riche, de vivre dans l'abondance, au lieu d'être pauvre et de manger son pain à la sueur de son front; ce qu'il raconte est donc vrai, et l'on ne peut supposer qu'il veuille tromper. » Deux mots encore, et je finis. Il n'a pas été désavantageux à plus d'un de s'être trouvé avec moi; il peut se faire que cela vous soit également favorable. Pensez-y, et vous décidez promptement. La pénitence que je dois accomplir m'oblige à parcourir le monde, sans m'arrêter jamais plus d'une semaine dans le même lieu. »

Cette harangue, que le podestat écouta la bouche ouverte, respirant à peine, eut un tel effet sur lui, qu'il se fit intérieurement de sanglans reproches d'avoir pu soupçonner un seul instant un pareil homme; toutefois, pour se donner un certain air de prudence, il répondit que dès qu'il aurait vu quelques unes des preuves susdites, il prêterait volontiers son assistance au seigneur étranger.

Ainsi, d'accord sur tout, ils se séparèrent, don Michele promettant de s'occuper incessamment à chercher s'il existait dans les environs quelque trésor caché, et de venir l'annoncer à son ami aussitôt qu'il l'aurait trouvé.

Après avoir préparé de si bonne sorte le podestat, don Michele, enchanté de ses succès, voulut frapper de suite les grands coups; il chercha Boscherino, et lui dit que le duc avait besoin de ses services. Au seul nom de Valentinois, le pauvre homme trembla, et répondit, sans se donner le temps de demander de quoi il s'agissait : « Je suis prêt. » Don Michele ne lui dit, pour le moment, rien autre chose, sinon : « Attends-moi hors de la porte qui donne sur la plage et conduit au pont de Sainte-Ursule. » La trêve permettait aux assiégés de sortir librement dans la campagne. Boscherino fut exact au rendez-vous, de même que son guide, qui le rejoignit bientôt portant sous le bras un paquet.

Ils marchèrent le long de la plage pendant un mille au-delà du pont qui unit l'île de Sainte-Ursule à la terre ferme ; là, tournant à gauche, ils s'enfoncèrent au milieu des broussailles d'une vallée déserte, et entrèrent dans une vieille église abandonnée, qui long-temps avait servi de cimetière. Mais, pour ne point répéter ce voyage, nous remettrons à la nuit le récit des divers détails qui le concerne, et nous espérons que le lecteur nous saura bon gré de cette économie.

Nous dirons simplement que vers quatre heures don Michele reparut seul sur la place, aborda le podestat, qu'il aperçut devant la porte du barbier, et lui dit à l'oreille :

« J'ai trouvé ce que je cherchais ; ce soir, à neuf heures, je serai à votre porte ; ne me faites pas attendre. »

A l'heure indiquée, don Michele était en effet à son poste. Don Litterio sortit, referma la porte sans bruit, et bientôt, en cheminant doucement et silencieusement à travers des rues solitaires et obscures (l'on n'avait pas alors de lanternes), ils se trouvèrent hors de la ville.

Ils marchent, marchent ; ils entendent dix heures sonner au château, mais le son de la cloche est sourd, éloigné, car ils avaient déjà dépassé Sainte-Ursule et approchaient de la petite église en ruines. Ils étaient au milieu d'une lande cou-

verte de broussailles, qui devenait à chaque pas plus sauvage. Le sentier qu'ils suivaient se perdit bientôt dans des sables où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe; de temps en temps ils rencontraient des lits de torrens à sec, tout remplis de gravier et de cailloux que les eaux y avaient entraînés; mais les deux voyageurs surmontaient ces difficultés dans des dispositions d'esprit bien différentes.

Accoutumé à cheminer plus souvent de nuit que de jour, don Michele marchait en avant d'un pas ferme. L'autre, qui à peine deux fois en sa vie s'était trouvé hors de la ville après l'*Angelus*, respirait difficilement, regardait sans cesse autour de lui, et maudissait en son cœur le moment où il avait quitté sa maison. Cette sortie fut en effet assez malheureuse pour justifier ses tristes pressentimens. Son imagination montée à la frayeur lui suggérait mille sujets de crainte, dont le moindre n'était pas de se trouver seul loin de tout secours humain avec un homme qui lui était à peu près inconnu.

Cependant il voulut tâcher d'être brave, du moins de le paraître, et pour se donner courage il chanta trois ou quatre syllabes à demi-voix; mais l'haleine lui manqua à la cinquième. Il croyait entendre du bruit dans les broussailles et distinguer à la pâle clarté de la lune, alors

cachée en partie par des nuages, un homme tapi sous un buisson; et en approchant il voyait que c'était un tronc d'arbre ou bien un rocher. D'autres fois il imaginait que des formes étranges, des visions de trépassés, apparaissaient au loin, et il disait tout bas, bien bas, un *Requiem* ou un *De profundis*. Dans ces bonnes dispositions ils arrivèrent à une clairière du bois, au milieu de laquelle s'élevait la petite église.

On avait peint sur la porte des squelettes debout, portant des mitres, des couronnes, des tiares sur leur tête, et dans leurs mains des cartels, sur lesquels on lisait des versets latins, tels que *Beati mortui qui in Domino moriuntur, Miseremini meï,* etc.; et bien que la clarté de la lune permît à peine de lire ces inscriptions, les figures de morts étaient assez visibles pour produire une impression d'horreur.

Don Michele découvrant une lanterne qu'il avait apportée, se disposait à entrer dans l'église. Le podestat, qui était resté de quelques pas en arrière, s'apercevant du dessein de son compagnon, laissa échapper un douloureux *Quoi! c'est là?* d'une voix si remplie d'épouvante, qu'il fit apparaître un sourire sur les lèvres minces et livides de don Michele.

« C'est maintenant qu'il faut user de tout votre

courage, seigneur podestat. En des lieux semblables à celui-ci la peur sert à peu de chose, et pourrait quelquefois attirer de grands malheurs. Celui qui vous accompagne agit au nom de Dieu, et pour vous montrer que j'évoque par sa seule puissance les âmes des trépassés, nous allons commencer par une prière. »

Il se mit à genoux et enfila une suite de *Miserere* et de *Dies illa*, auxquels don Litterio répondait de son mieux, formant de plus intérieurement le vœu de brûler, tous les samedis, un cierge en l'honneur de saint Fosca, et de jeûner la veille des morts s'il sortait vivant de cette aventure. La porte, vermoulue, céda facilement à un coup de pied de don Michele, et ils entrèrent dans la nef en se frayant un chemin aux dépens de leurs chaussures, à travers les ronces qui encombraient le seuil.

Le pavé était couvert d'os de morts. Dans un coin un cercueil, presque réduit en poussière par les vers, avait roulé à terre, ses supports ayant cédé à la vétusté; quelques instrumens qui avaient servi, Dieu sait en quel temps, à creuser les fosses, étaient épars çà et là, et formaient le seul mobilier du lieu. Des nuées de chauves-souris, à l'entrée de nos deux aventuriers avec leur lanterne, volèrent en désordre, frappant les parois

de leurs ailes, et cherchant un refuge dans un clocher gothique, dont la base reposait contre le maître-autel.

Le lieu, la solitude, l'heure, tout se réunissait pour inspirer sinon de la frayeur, au moins des idées funèbres. Le pauvre don Litterio, qui avait pensé à ce moment sans se troubler, lorsque le soleil était haut sur l'horizon, sentait, maintenant qu'il se trouvait proche de l'épreuve, combien il est différent de dire une chose ou de la faire!

Don Michele posa son paquet à terre, en tira un livre de conjurations, se mit une étole noire, décrivit un cercle avec une baguette, puis après mille cérémonies il marqua une porte dans le cercle, et dit au podestat d'y entrer du pied gauche. Alors il lui mit à la main un talisman, murmura des paroles latines, grecques, hébraïques, et fit l'appel nominal d'une centaine de diables, qu'il conjurait par la toute-puissance de Dieu; tantôt il haussait la voix jusqu'à son diapason le plus élevé, tantôt il ne faisait entendre qu'un chuchotement confus, et il se taisait subitement après avoir proféré des sons éclatans qui, pendant cette pause, retentissaient sous la voûte. A chaque instant quelque chauve-souris effarouchée venait caresser le visage du malheureux podestat, qui, glacé de terreur, se faisait petit, et tremblait de voir apparaître les originaux des

squelettes peints sur la façade de ces vieux sépulcres. Il ne songeait plus qu'à prier Dieu, à le supplier de rendre vaines par sa miséricorde les conjurations de son terrible compagnon.

Tandis qu'il se recommandait ainsi à genoux à la bonté divine, il se sentit frapper sur l'épaule, leva les yeux, et vit l'angle au-dessous du clocher éclairé par une lumière bleuâtre, et une figure humaine enveloppée d'un linceul sortir lentement d'une tombe.

Le spectre resta immobile, et nous n'avons pas besoin de dire comment resta le podestat. Don Michele se pencha vers son oreille, et lui dit :

« Allons, du courage ! voici le moment de montrer une âme ferme. Demandez ce que vous désirez. » Mais ces admonitions étaient inutiles; le podestat ne pouvait ni se mouvoir, ni répondre, ni respirer.

Alors don Michele adressa lui-même à l'apparition quelques paroles dans une langue inconnue, auxquelles le fantôme ne répondit qu'en soulevant lentement un de ses bras, et en indiquant une tombe dont la pierre avait été déjà dérangée.

« Vous avez entendu? il dit qu'en soulevant cette pierre nous trouverons autant de florins que nous pouvons en désirer. »

Mais don Litterio paraissait hors d'état de rien entendre, et désespérant de le faire sortir de son

immobilité, don Michele alla vers le sépulcre dans lequel il descendit sans peine. Peu de momens après il en ressortit avec un vase de fer à demi-couvert de terre; et lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où le podestat était resté, incapable de remuer un seul doigt, il versa devant lui une quantité de pièces d'or ou paraissant telles, qui tombèrent à terre sans que leur son, leur vue, eussent la puissance de ranimer celui qui s'était exposé pour les obtenir à si terrible aventure.

La dernière pièce venait de tomber sur le monceau formé par ses compagnes, quand la porte s'ouvrant avec fracas quinze ou vingt coquins, armés de piques et de pertuisanes, s'élancèrent dans l'église, et en un clin d'œil tombèrent sur les deux associés, et tournèrent leurs armes contre leur poitrine et leur gorge.

Don Michele eut à peine le temps de mettre la main sur la garde de son épée, mais comme il sentit quatre ou cinq pointes qui travaillaient à découdre sa cape, tandis qu'une autre le piquait, il s'abstint de faire le plus léger mouvement, car il vit qu'il était mort s'il essayait de résister.

Quant au podestat, sa frayeur précédente était si grande, que ce nouvel incident ne pouvait produire sur lui aucun effet visible.

Il demeura comme il était lors de l'arrivée des brigands, les yeux égarés, la tête enfoncée dans

les épaules, les mains jointes par un mouvement involontaire, et ses doigts décharnés se serraient les uns contre les autres avec tant de force, que les ongles entraient dans la peau. Il disait d'une voix étouffée : « Ne me tuez pas, je suis en péché mortel ! »[1]

Dans la mêlée, la lanterne s'était renversée, et elle éclairait de bas en haut ce groupe bizarre. Les assaillans s'arrêtèrent un moment; il n'en fallait pas plus pour s'assurer que les deux hommes surpris ne pouvaient ni ne voulaient se défendre. Les premiers semblaient appartenir à cette race perverse que l'on nommait en ces temps *aventuriers*. De nos jours on les appelleraient *brigands,* et même alors ils méritaient ce nom ; celui d'aventuriers était cependant spécialement consacré aux bandes composées en grande partie de soldats qui avaient abandonné leurs drapeaux et s'étaient réunis sous un chef dans le but de piller le pays où ils se trouvaient.

Quelques uns portaient de légères cuirasses ou des casques en fer; celui-ci était armé d'une épée, celui-là d'un poignard, l'autre d'un coute-

[1] Aujourd'hui ceux qui se disent eux-mêmes *brigands* de la campagne de Rome, épargnent encore souvent par ce motif la vie de ceux qui tombent dans leurs mains. L'auteur de cet ouvrage connaît un homme qui s'est sauvé de la mort en employant ce moyen.

las; la plupart étaient coiffés de chapeaux pointus sur lesquels flottaient des panaches et des rubans; presque tous avaient sur la poitrine ou sur la tête l'image de quelque madone; le plus grand nombre avaient, au lieu de souliers, certaines sandales de peau de chèvre très propres à se soutenir dans les montagnes escarpées.

Nous dirons peu de chose de leurs visages, généralement bien assortis à leur profession. Vus à la lumière douteuse de la lanterne, avec leurs barbes, leurs cheveux longs, hérissés, en désordre, ils avaient l'air de véritables diables déchaînés.

L'un d'eux jetant à terre la pertuisane qu'il tenait sur la gorge du podestat, s'empara de son épée et de celle de son compagnon, et secoua leurs habits pour voir s'ils n'avaient pas d'autres armes cachées.

Pendant la bagarre, le spectre s'étant débarrassé de son linceul, était redevenu homme de ce monde, et voyant qu'il n'avait pas une minute à perdre, il grimpa au clocher, s'assit sur une poutre, et se tenant aux pierres qui faisaient saillie hors du mur, il attendit le moment où il pourrait décamper. L'obscurité qui l'entourait empêchait qu'on ne pût le voir, mais il pouvait observer facilement tout ce qui se passait dans l'église.

Le chef de ces bandits ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ans, mais sa structure vigoureuse, et une cicatrice profonde qui s'étendait sur toute la largeur de son front et rendait un de ses sourcils plus large que l'autre d'un bon doigt, lui donnaient un air formidable. Il donna un violent coup de pied dans les reins du podestat pour le décider à se lever, et fit pousser au misérable un mugissement qui ne paraissait pas sortir d'un gosier humain. L'on ne pouvait trouver un meilleur remède pour le tirer de son engourdissement. Il se leva sans attendre une seconde dose, et se laissa mener avec don Michele dans un coin de l'église, où ils furent liés et gardés par quelques uns des brigands pendant que les autres ramassaient et comptaient l'or à la clarté de la lanterne. Les pièces comptées furent mises dans une bourse de cuir que le chef portait pendue à sa ceinture, et ils sortirent tous. Les prisonniers, placés au centre de la troupe, furent engagés, avec ces façons polies ordinaires à gens de cette espèce, à marcher promptement s'ils ne voulaient faire connaissance avec la pointe de leurs poignards.

Après avoir fait un mille, toujours en montant à travers des broussailles où nul sentier n'était tracé, ils s'arrêtèrent et bandèrent les yeux aux deux captifs.

La peur avait rendu la voix au podestat; il de-

mandait grâce en pleurant comme un enfant; les bandits s'en divertissaient, et le laissaient faire.

Mais don Michele, dans ce moment, pensa au pis qui pouvait arriver, et dit en lui-même : « Par Dieu, nous y voilà! il faut voir maintenant ou jamais s'il est possible d'entrer en arrangement pour me tirer de leurs mains. » Mais au premier mot on lui ferma la bouche d'un coup de poing si vigoureux, qu'il lui fit tomber deux dents. Ne pouvant ni voir ni parler, il écouta de toutes ses oreilles, entendit que les voleurs proposaient de se partager l'argent et les prisonniers, qu'ils parlaient de rançon, discutaient sur celui des deux capturés qui paraissait capable d'en donner une plus considérable. Au milieu de différentes voix qui s'exprimaient en divers dialectes, mais tous italiens, il en remarqua une dont l'accent était étranger et semblait allemand. Mais tandis qu'il s'occupait de ces observations, il se sentit saisir par plusieurs bras, et charger sur les épaules de deux hommes qui s'éloignèrent du conseil sans qu'il pût deviner quelle direction ils prenaient.

Leur voyage dura plus d'une heure, et fut entremêlé de plusieurs pauses, pendant lesquelles le porté était jeté assez rudement à terre, et les porteurs se reposaient. Malgré sa valeur naturelle, don Michele ne pouvait s'empêcher de frémir à

l'idée qu'il allait être égorgé comme un chien par ces coquins; et l'angoisse qu'il sentait, ainsi posé sur des épaules cuirassées, qui présentaient de tous côtés des angles de fer, devenait pour lui presque intolérable.

Enfin, ils s'arrêtèrent. On entendit le bruit d'une grosse porte qui s'ouvrait. Ils entrèrent, et la porte se referma derrière eux. Là, don Michele fut détaché et conduit à quelques pas plus loin, où on lui ôta son bandeau. Il vit qu'il était dans une chambre où la clarté de la lune pénétrait par un soupirail. Dans une des parois était une porte étroite et basse, armée de plusieurs verroux : elle fut ouverte; une voix cria à don Michele : « Entre! » Il se baissa; et tandis qu'il avançait un pied pour tâter s'il y avait un escalier, un coup qui lui fut porté dans le dos avec le bâton d'une lance, le fit arriver plus vite qu'il ne l'aurait voulu en bas d'un petit escalier dont il lui eût été difficile de compter les marches. Un verrou, qu'il entendit crier en rentrant dans sa gâche, avertit le prisonnier qu'il n'avait aucun espoir d'échapper par la porte.

Le lieu était profondément obscur. Le premier soin de don Michele fut de tâter l'intérieur de sa bouche, qu'il sentait douloureuse depuis le coup de poing; il en retira sa main toute mouillée, comprit que ce devait être du sang, et découvrit

bientôt qu'il ne devait plus compter que trente dents au lieu de trente-deux.

« Si le diable t'avait étranglé ainsi que ton père, comme il aurait dû le faire depuis longtemps, je n'aurais pas semé deux de mes os dans les buissons, dit-il », en songeant à celui qui l'avait engagé dans cette entreprise.

Toutefois, il tâcha de prendre courage; et, tendant les bras, il chercha à reconnaître où il était. Une faible lumière perçait à travers une crevasse qui semblait assez élevée; il crut entendre les flots de la mer battre le mur; enfin, en tâtonnant avec ses pieds, il trouva dans un angle un tas de paille, s'y coucha, et attendit ce que la fortune lui préparait.

CHAPITRE X.

Le lecteur aura sans doute deviné que le spectre qui avait causé tant d'effroi au pauvre Litterio n'était autre que le capitaine Boscherino.

Il lui reste à savoir maintenant comment la bande des aventuriers s'était trouvée à point nommé pour troubler la fraude ourdie par don Michele. Voici de quelle manière la chose était arrivée :

Don Litterio avait une servante dont la fraîcheur et l'air avenant permettaient d'élever quelques doutes sur la pureté de sa foi conjugale. Cette jeune fille, qui prêtait l'oreille aux soupirs quinquagénaires de son maître, n'était pourtant pas sourde à ceux d'un jeune garçon d'écurie qui servait dans la maison. Par l'enchaînement de cet amour, le secret du podestat, qui devait, pendant cette nuit, aller à la recherche d'un trésor, était descendu jusqu'au valet. Celui-ci avait pour amis quelques hommes de la bande de Pietraccio (tel était le nom de ce brigand), et il ajusta les choses de manière que si on venait à découvrir le trésor une partie du moins pût en

tomber dans sa bourse, au lieu de descendre tout entier dans celle de son maître.

Maintenant, et avant que nous retournions à don Michele, il est nécessaire que le lecteur ait connaissance des lieux où se passèrent les faits que nous devons lui raconter.

A l'extrémité du pont qui servait à communiquer avec la petite île de Sainte-Ursule, avait été érigée une tour carrée, semblable à peu près à celle que l'on trouve sur le pont Lamentano, qui de Rome conduit dans la Sabine. L'entrée en était défendue par une porte massive, par une herse qu'on laissait tomber au besoin, et par un pont-levis. On montait par un escalier en colimaçon aux deux étages supérieurs, où étaient logés le commandant et les soldats, et sur son sommet régnait une plate-forme avec un parapet percé de créneaux, d'où l'on voyait sortir les bouches de deux fauconneaux.

L'abbesse du monastère, qui jouissait des droits baronniaux, y tenait pour garnison une compagnie de quatre-vingts fantassins, tant piquiers qu'arquebusiers, commandée par un Allemand, nommé Martino Schwarzenbach, soldat de fortune, qui trouvait plus commode de vivre paisiblement dans cette tour, et de s'engraisser bien payé et mieux nourri, que de mener une vie aventureuse et inquiète dans des courses et à la

guerre, où il avait appris que le crime d'opprimer et de piller les peuples était souvent troublé par la balle d'une arquebuse ou la pointe d'une pertuisane. Ses trois passions dominantes étaient de se tenir à l'abri des coups, de dévaliser ceux qui pouvaient tomber entre ses mains, et de boire autant de vin de Pouille que pouvait en contenir son estomac, qui, à cet égard, avait peu de chose à envier à une futaille.

On trouvait sur la figure de cet homme des traces bien caractérisées de ses inclinations, et un seul coup d'œil suffisait pour faire juger que les deux premières étaient également accompagnées d'avidité et de poltronnerie; la dernière s'annonçait par un beau vermillon qui, laissant au reste du visage une pâleur très prononcée, se concentrait tout entier sur les joues et sur le nez. Il avait une barbe rase et de la couleur de celle d'un bouc, des lèvres violettes, et son corps, fortement constitué, eût pu supporter les fatigues de la guerre, si les débauches ne l'avaient à quarante ans réduit à cet état d'affaissement qu'on ne remarque d'ordinaire que dans un homme de soixante.

Les devoirs du commandant se réduisaient à fermer la porte tous les soirs. Les armées qui guerroyaient dans les environs ne montraient aucune disposition hostile contre le monastère, qui, par conséquent, n'avait pas à se défendre

contre leurs entreprises. Les bandes d'aventuriers qui parcouraient le pays n'auraient point osé attaquer quatre-vingts hommes renfermés dans une bonne tour avec deux fauconneaux. Mais il y avait un autre motif qui faisait que Martino Schwarzenbach pouvait passer de tranquilles nuits lors même que ces aventuriers l'environnaient. Il s'était engagé, avec l'abbesse, à garder le monastère, mais il ne se croyait pas pour cela également obligé d'être le gardien et le défenseur des ducats, des florins, et en général de tout ce qui appartenait aux habitans des villages voisins, ou aux individus qui les traversaient. Cependant, comme il ne pouvait au grand jour aller pêcher dans la bourse d'autrui, il avait (pour me servir d'une expression moderne) pris un intérêt dans l'industrie exercée par Pietraccio, qu'il protégeait, et auquel il prêtait le secours de ses soldats quand une entreprise le réclamait : il recelait l'argent, les effets, et même les personnes, lorsqu'elles étaient susceptibles de payer une bonne rançon.

Ces opérations étaient exécutées avec tant d'adresse et d'astuce, que les individus qui en devenaient victimes en auraient accusé tout le monde plutôt que Martino, qui était seulement regardé comme le premier ivrogne du pays.

C'est dans les mains de cet homme qu'était tombé don Michele, qui avait passé la nuit à se

creuser la cervelle sans pouvoir jamais deviner où il se trouvait. Au point du jour, il avait entendu les trois coups de fauconneau que l'on avait coutume de tirer chaque matin du château de Barlette; et s'étant orienté le mieux qu'il avait pu, il était parvenu, en se cramponnant, à grimper jusqu'au soupirail par lequel il recevait un rayon de lumière, mais qui était disposé de manière que l'on ne pouvait apercevoir qu'une petite portion de la mer. Pendant qu'il continuait ses recherches de cet observatoire incommode, il vint à passer un bateau rempli de plantes et d'arbustes, et il reconnut celui qui le conduisait pour le jardinier du couvent de Sainte-Ursule, ce qui lui fit acquérir la presque certitude qu'il se trouvait au fond de la tour qui en défendait l'entrée.

Il avait à peine quitté le lieu d'où il faisait ses observations lorsque la prison s'ouvrit, et il en fut tiré par deux robustes soldats qui le firent monter dans la chambre du capitaine.

Celui-ci venait de se lever, et était assis sur le bord de son lit, ayant devant lui une table en désordre et couverte encore des restes d'une orgie. Un râtelier qui régnait sur toute l'étendue de la muraille, était garni de piques, d'arquebuses à croc, de cuirasses de fer et d'autres armures. Lorsque don Michele entra, il le regarda d'un œil qui faisait les plus grands efforts pour

soulever la paupière ridée et tombante qui le couvrait, et, en frappant le plancher d'une de ses pantoufles, il lui dit :

« Tu dois savoir, messire un tel, car je ne sais quel nom te donner, que quiconque passe la nuit dans mon hôtellerie doit me payer un florin d'or de dix livres de la monnaie de Florence; ou, s'il l'aime mieux, de celle de Saint-Marc; autrement, une bonne corde avec un pavé au cou et un bain dans la mer l'exemptent de payer sa rançon. Laquelle de ces deux choses préfères-tu?

— Ce qui sera le mieux pour moi ne le sera pas pour toi, répondit don Michele, toujours retenu par les deux soldats. Hier au soir tu nous a faits prisonniers tous deux, mais nous n'étions pas seuls dans la chapelle : il y avait un autre individu que tu n'as point aperçu, qui t'a vu, lui, qui te connaît, et en ce moment dans Barlette on est instruit de vos brigandages; en sorte qu'il est probable que c'est toi qui prendras le bain de mer à ma place, à moins que tu ne trouves le moyen d'empêcher trois ou quatre cents Catalans ou Stradiotes d'enfoncer la porte de cette tour, ou que tu ne puisses les décider à te pendre à un des créneaux de ta tour au lieu de te contraindre à faire ta paix avec l'eau, qui, d'après ce que je vois, te ferait violence pour la première fois. »

Cette idée lui fut suggérée par la présence d'un

demi-baril que le Germain tenait au chevet de son lit en guise d'une croix et d'un bénitier.

Une réplique faite d'un ton si assuré était bien propre à faire réfléchir le connétable, qui, retirant son berret de dessus ses yeux, dit à son prisonnier :

« Si tu crois avoir affaire à un enfant, et m'effrayer par tes bravades, je t'avertis que tu perdras ton temps. D'abord, je ne te crois pas; et quand tes Albanais, ou je ne sais quels diables dont tu me menaces, viendraient pour te délivrer, je suis en mesure de ne craindre ni eux, ni la mer, ni les créneaux...: et je ne sais qui me retient que je ne t'y fasse à l'instant même attacher par le cou. Mais j'aime mieux encore le son de tes florins que le croassement des corbeaux qui viendraient te crever les yeux. Ainsi, venons au fait : voici de quoi écrire; fais en sorte que l'argent arrive, puis ensuite va te faire pendre où tu voudras. »

Don Michele, sans se presser de répondre, regardait Martino de l'œil d'un homme qui, n'ayant rien à craindre, semble se demander s'il prendra la chose en plaisantant ou au sérieux. L'humeur du capitaine allait se manifester, et peut-être d'une manière plus significative que par ces menaces, mais sa réponse fut faite assez tôt pour en prévenir les effets :

« Connétable, lui dit-il, les florins te plaisent, à ce qu'il paraît, et le bon vin ne te déplaît pas; avec de pareils goûts tu dois être un bon compagnon. Voilà comme doit être le bon soldat : mauvais sujet, ivrogne et peu dévot. Maintenant, qui diable donc t'engage à faire ainsi le méchant? Écoute, je veux que nous soyons amis; il est vrai que tu aurais à me tenir compte de la mauvaise nuit que tu m'as fait passer, et si ce n'était.... mais je te le pardonne, et au lieu de m'en venger, j'ai l'intention de te faire gagner de l'argent.... » Ici il se tourna vers les deux soldats qui l'avaient amené, et qui le tenaient toujours par les bras. «Allons, enfans, vous n'avez donc rien à faire pour vous tenir à mes côtés, comme les deux larrons auprès de notre Seigneur? Va, mon brave, dit-il en se dégageant de l'un d'eux et lui donnant en riant un petit coup du revers de la main sur la figure; puis se délivrant de l'autre de la même façon : Va-t'en aussi, toi; tu ne m'es pas utile non plus, je me conduirai bien seul. Allez jeter un coup d'œil sur la route de Barlette, et dites-moi si vous n'y voyez venir personne. Quant à moi, j'ai deux mots à dire à sa seigneurie : vous voyez que je n'ai pas d'armes, et d'ailleurs je ne voudrais pas me charger de l'avaler à jeun; diable! pour faire un tel repas il me faudrait un estomac d'une capacité plus considérable que le vôtre. »

Les soldats, qui, non moins que Martino, éprouvaient une surprise extrême en voyant cet air dégagé et sans façon dans un homme qu'ils tenaient prisonnier, cherchèrent à deviner sur la figure de leur commandant quelle devait être leur conduite dans cette occasion. Celui-ci leur fit, de la tête, un signe d'approbation, et ils sortirent. Mais lorsqu'il se trouva seul avec don Michele, il jugea qu'il était prudent de se lever tout-à-fait, et de se tenir à portée de son épée.

« Connétable, lui dit le condottière, tu m'as demandé cent florins pour ma rançon : je t'avoue que je ne croyais pas valoir si peu, et pour t'apprendre à estimer à leur juste valeur les gens de ma façon, je t'en veux donner deux cents !... (Ces mots firent ouvrir de grands yeux au Germain, qui se sentait venir l'eau à la bouche....) Oui, deux cents, et puis cela ne serait rien.... Si tu avais une mine à me servir avec adresse et fidélité..... je voudrais te faire un sort qui te comblerait de joie. Mais cela est inutile; il faudrait être leste, savoir parler et se taire à propos; en un mot, n'avoir pas cette figure de giroflée rouge, et des yeux morts qui ressemblent à de la bouillie. »

Martino, en voyant cette assurance dans son prisonnier, s'imaginait continuer un rêve, et il lui passait par l'esprit mille idées, au nombre desquelles était celle d'avoir peut-être en son pou-

voir quelque prince ou quelque haut personnage déguisé; mais ne pouvant se fixer sur aucune d'elles, et souffrant avec peine de se voir si peu respecté dans son gouvernement, il répondit :

« Mais, au nom de Dieu ou du diable, qui vous emporte, dites-moi donc une bonne fois qui vous êtes, et ce que vous voulez. Parlez, enfin, car je suis fatigué de vos sornettes et ne veux passer pour le bouffon de qui que ce soit.

— Doucement, doucement, ne soyez pas si dur; et puisque cela vous ennuie, je ne vous dirai plus rien, mais tant pis pour vous. Sachez pourtant.... »

Un soldat qui entra interrompit don Michele en disant au commandant :

« Connétable! on aperçoit un nuage de poussière sur la route de Barlette, et l'on dirait que c'est un détachement de chevau-légers, du moins c'est ce que croit Sandro, qui a les meilleurs yeux de la garnison. »

Le Germain fit un mouvement, et regarda son prisonnier, qui, riant malicieusement, reprit :

« Je vous l'avais bien dit; mais n'ayez aucune crainte; de la prudence, et tout finira bien. Va, dit-il ensuite au soldat, et s'il arrive quelque chose de nouveau, tu viendras nous en avertir.... Il faut donc que je vous apprenne que dans le couvent de Sainte-Ursule, des gens qui n'en ont

pas le droit retiennent malgré elle une personne que ses goûts porteraient à vivre dans le monde et à jouir de l'existence sans avoir toujours devant les yeux des crucifix et des cierges. Il s'agirait ici d'agir avec discernement. Si une nuit ou l'autre, une barque montée par cinq ou six braves venaient l'enlever, et que le connétable entendît aboyer quelque chien, ou quelque douce voix crier miséricorde (car, tu le sais, l'habitude des femmes est de crier toujours avant qu'on les touche), et que sans s'en inquiéter, il supposât que c'est un songe qu'il achève, se retournât de l'autre côté et continuât de ronfler, ce petit service lui rapporterait, comme s'il lui tombait du ciel cinq cents sequins neufs de la monnaie de Saint-Marc, ou, s'il le préférait, de celle du lis, et peut-être une meilleure condition que celle dont il jouit auprès de ces pieuses recluses. » Le pauvre Martino, qui, au milieu de tous les vices qui le distinguaient, avait pourtant conservé une bonne qualité, celle d'être fidèle à qui le payait, étourdi d'une offre si brillante fut sur le point de la perdre. Mais cette loi de la nature qui veut qu'il n'y ait dans le monde de choses ni absolument bonnes ni absolument mauvaises, le sauva d'un naufrage total, et il répondit avec l'intention de se montrer offensé; mais ses paroles annonçaient plutôt du regret que de la colère :

« Martino Schwarzenbach a servi Milan, Venise et l'Empereur, et pendant tout le temps qu'a duré son engagement avec ces puissances, il n'a jamais trahi personne. L'abbesse de Sainte-Ursule l'a payé jusqu'à la fin de décembre 1503. Si votre seigneurie est quelque.... que sais-je.... quelque seigneur.... ou se trouve agir au nom de quelque prince italien, et veut m'engager à son tour, c'est différent, et nous pouvons en causer ensemble. Je vous ferai voir la compagnie; elle est composée de cinquante piques et de trente fusiliers, tous de vingt à quarante ans, et pour l'équipement vous verrez qu'il n'y manque pas l'ardillon d'une boucle. Si nous tombons d'accord, au 1er janvier 1504 nous viendrons, si vous le trouvez bon, donner l'assaut au couvent, et nous enlèverons toutes les nonnes qu'il renferme et jusqu'à la cuisinière. Mais avant cette époque, tant qu'il me restera une once de poudre et la lame d'un poignard, personne n'arrachera un cheveu ni aux religieuses ni à la dernière des sœurs converses.

— Mais vous croyez donc, sire Martino, que j'ignore quels sont les devoirs d'un homme tel que vous? Croyez-vous donc que j'aurais le front de vous proposer une si méchante action? Vous ne me connaissez guère. La personne dont il est question n'est ni religieuse ni converse, et elle n'a pas plus de rapport avec le couvent que le

demi-baril que je vois près de vous : que Dieu vous récompense ! On s'aperçoit aisément que vous êtes un homme de bien, et savez que qui peut aller à son aise est un fou de courir, que quand on peut dormir à couvert avec une bouteille de bon vin grec, on est fou de coucher à la belle étoile et l'estomac vide; et que quiconque peut gagner sans peine cinquante florins, avec l'approbation du monde et la grâce de Dieu, doit penser que ces bonnes fortunes ne tombent pas tous les jours dans la bouche comme des figues mûres.... Si maintenant vous voulez être raisonnable, nous serons bientôt d'accord, mais il faut que vous vous décidiez promptement, car les chevau-légers ne peuvent tarder à arriver. »

La vertu de Martino, comme celle de la plupart des gens de bien, n'était pas incapable de transiger, et cette disposition l'engagea à cette réponse :

« Puisqu'il ne s'agit pas des religieuses, alors c'est une tout autre affaire. »

Pendant que don Michele examinait s'il devait révéler à Martino quelle était la personne qu'il voulait enlever, il y eut quelques momens de silence; une querelle qui avait lieu à la porte de la chambre entre deux soldats et une vieille femme interrompit leur entretien.

« C'est le diable qui t'étrangle, vieille sorcière!

celui qui est ici y doit être, et le connétable a bien autre chose à faire que d'écouter tes sornettes. »

Telles étaient les rebuffades d'un soldat qui cherchait à interdire l'entrée de la chambre à une petite vieille, ridée, et avec deux yeux de nacre de perle bordés d'écarlate. Elle était plus d'à demi entrée; mais le soldat la tenait d'une main si ferme au point où le cou vient se joindre au buste, qu'il lui faisait tourner la bouche à faire une horrible grimace. La vieille, que son courage n'abandonnait pourtant pas, fit, avec des ongles acérés comme de l'acier, sur la main qui la retenait, une égratignure si bien sillonnée, que sa liberté en fut la récompense immédiate; mais elle alla tomber comme une masse sur don Michele, auquel elle s'accrocha, esquivant de cette façon un terrible coup de poing qui lui était lancé par-derrière, et qui l'eût tuée infailliblement.

« Allons, au large, fils de chanoine! disait-elle au soldat, qui, suçant le sang de son égratignure, regardait la vieille comme le chien regarde un chat qui l'a griffé. Au large! car si je te rencontre encore, tu en auras davantage.

— Et toi, vilaine sorcière, essaie encore de venir ici quand je suis de garde.... Mon cher Sandro, tu seras bien bon, disait le soldat en repliant la lèvre inférieure en arrière sur les dents

pour imiter la voix de la vieille; laisse-moi entrer dans le couvent.... un seul instant, pour que je puisse dire un mot à l'étrangère, qui doit me donner un peu de charpie pour Scannaprete qui est blessé, un peu de poudre pour Paccioco qui a la fièvre.... » Puis reprenant sa voix naturelle : « Un peu de peste qui t'étouffe toi et ceux qui t'envoient! Reviens-y, et puis tu verras. Je veux que les chiens me mangent la langue, comme le Valentinois, que Dieu bénisse, la fit percer à ton enragé de maître, si je ne t'envoie en enfer avec l'oraison que tu mérites, vieille sorcière. »

La vieille aurait bien voulu trouver le temps de répondre, et ne point enfreindre une des lois fondamentales du code féminin, celle d'être toujours la dernière à parler; mais elle avait hâte de dire des choses qu'il importait de savoir, en sorte qu'elle tourna les talons à Sandro avec cet air de mépris que l'on peut plus aisément imaginer que décrire.

« Si vous n'y mettez pas ordre, dit-elle en s'adressant au connétable, il va y avoir un joli tapage. L'enfer a été déchaîné cette nuit. Les hommes sont revenus une heure avant le jour. Ils conduisaient ce misérable que vous avez pris hier soir.... Sainte Vierge! il était changé comme un mort de trois jours; mais la peur ne lui a pas

duré long-temps. Pietraccio l'a éventré comme un cochon de lait.

« Comment ? dirent à la fois Martino et don Michele; ils ont tué le podestat? pourquoi? comment? en quel endroit?....

— Que voulez-vous que je vous dise? Bienheureuse Vierge! Pietraccio voulait lui faire comprendre qu'il devait payer je ne sais combien de ducats; et vous savez comme il se fait entendre sans parler. L'autre demeurait les yeux fixes, immobile et comme pétrifié. Alors le patron lui a écrit sur un morceau de papier ce qu'il fallait qu'il fît, et il voulait le lui faire lire. Ce fut bien pis, alors; il ressemblait à la statue de saint Roch qui se trouve dans la chapelle de Belfiore. Pietraccio lui donna trois ou quatre coups sur la figure, mais de ces coups comme il les sait donner! puis il l'a frappé.... et vous savez comment il frappe! Le couteau enfoncé dans l'estomac, et dague! dague! il l'a fendu jusqu'à la ceinture. Il faut avouer que déjà, pour jouer du couteau, il fait honte aux vieillards. Enfin, que voulez-vous! c'est un enragé; je l'ai dit mille fois à sa mère : Ghita, ton garçon a trop de dispositions à jouer des mains.... mais elle n'a jamais pu lui faire entendre raison. »

Ces nouvelles, et la manière dont elles étaient racontées, frappèrent, bien que par des motifs

différens, à un tel point les deux auditeurs, qu'ils ne trouvèrent pas une parole à répondre.

La vieille continua. « Maintenant j'ai fini, et je m'en vais, car je suis sur pied depuis hier. Nous nous étions jetés sur mon grabat dans l'espérance de dormir pendant une pauvre heure; mais un momnt après Coco d'Oro accourt en disant : « Vite, vite, sauvez-vous; voilà le commissaire et les sbires. » Ils étaient déjà sous Malagrotta. Nous ne perdons pas de temps, nous nous levons et nous sauvons à toutes jambes dans la montagne. A l'heure qu'il est, ils sont tous enfermés dans la grotte de Focognano sans un morceau de pain ni un verre d'eau, et ceux qui les poursuivent sont bien deux cents, tant sbires que soldats. Que Dieu fasse que quelques uns de nos gens n'aient pas le bal avant la noce! Allons donc, faites diligence, et cherchez les moyens d'y remédier.... Ils auront trouvé le podestat assassiné.... Sainte Vierge! dans quel précipice allons-nous nous trouver! Et Ghita m'a dit de ne pas oublier de vous dire que là haut ils n'ont pas un os à ronger, et que vous leur envoyiez quelque chose. »

Comme elle achevait sa phrase, elle vit sur la table les restes du souper, et s'en saisissant avec vivacité et sans en demander la permission, elle remplit son tablier de ces débris, puis elle versa ce qui restait de vin dans une gourde qu'elle por-

tait en sautoir, buvant celui qu'elle ne pouvait emporter, et s'essuyant la bouche avec le revers de sa main. Elle sortit, après avoir poussé Sandro rudement pour s'ouvrir un passage, et sans dire adieu aux personnages qui se trouvaient là.

Martino se voyant à la fois trop d'affaires sur les bras pour que sa tête pût y suffire, tenant sa barbe d'une main et l'autre derrière le dos, se promenait dans la chambre, en branlant la tête et soufflant de toutes ses forces. La soudaine arrivée des troupes de Barlette l'avertissait qu'il était de son intérêt d'écouter don Michele, qui avait prévu cette circonstance d'une manière si positive, et lui donnait à penser qu'il était réellement, comme il l'avait prétendu, un homme d'une haute importance.

Avant tout, il prit la résolution de s'entendre avec lui afin de n'être pas découvert lorsqu'on viendrait à rechercher les assassins du podestat. Ayant donc déposé tout orgueil, et moitié dans la situation d'un suppliant, il lui dit qu'il pourrait compter sur lui pour l'exécution de son entreprise.

Ce traité était à peine ratifié, que l'on entendit le pas des chevaux qui traversaient le pont, et une voix forte et retentissante comme un clairon qui appelait à plusieurs reprises le connétable Schwarzenbach. Celui-ci descendit, et trouva Fie-

ramosca et Fanfulla de Lodi qui l'attendaient à la tête d'un fort détachement de chevau-légers.

Le lecteur se souviendra peut-être d'avoir vu le second cité parmi les champions italiens.

Parmi tant d'hommes d'armes que comptait l'Italie, il n'y en avait pas un qui fût doué d'une âme plus déterminée que ce chevalier. Pour le plus léger sujet, et le plus souvent même sans sujet, il mettait sa vie en danger. Sans jamais réfléchir, il ne songeait qu'à passer le temps joyeusement, et au besoin à en venir aux mains avec quelqu'un. Agile et nerveux comme un léopard, il était élancé et bien constitué, comme cet animal, et l'on eût dit que la nature, prévoyant que son corps serait habité par une âme téméraire jusqu'à la folie, avait pris soin de le former de façon qu'il pût résister aux épreuves les plus périlleuses. Fils d'un homme d'armes, de Girolamo Riario, il s'était trouvé dès son enfance au milieu du fracas des armes, et avait été à la solde de tous les états d'Italie; car, tantôt par suite de ses querelles, tantôt par sa désobéissance, et le plus souvent à cause de son inconstance naturelle, il était toujours à la recherche de nouveaux maîtres. Les Florentins avaient été les derniers, et il s'était enfui d'auprès d'eux pour les motifs que nous allons exposer.

Pendant qu'il se trouvait au camp sous les

murs de Pise, on livra un assaut qui eût eu un succès assuré, si Paolo Vitelli, qui commandait pour la république, n'eût pas fait sonner la retraite, et retenu même en les frappant, les soldats florentins qui poursuivaient avec ardeur le premier avantage qu'ils avaient obtenu. La conduite de Vitelli, taxée de trahison à Florence, fut dans la suite, comme on le sait, la cause de sa mort. Fanfulla, toujours le premier dans le danger, était parvenu, au moyen d'une échelle, à embrasser un créneau; en faisant le moulinet avec son épée, il avait réussi à en écarter les défenseurs et à se faire jour; déjà il se trouvait sur la muraille, et portait de si terribles coups, qu'avec un peu d'énergie il eût été facile aux autres de le suivre.

Dans cet instant on sonne la retraite, et il est abandonné seul dans cette position critique. Il ne peut se résoudre à se retirer; pourtant il descend en frémissant de rage au milieu d'une tempête de flèches, de pierres et d'arquebusades qui ne lui font aucun mal, et il revient au camp sain et sauf, courant comme un insensé, et se répandant en injures contre tous ceux qu'il rencontre. Dans la tente du capitaine se trouvaient les commissaires florentins qui tenaient conseil avec Vitelli; Fanfulla ulcéré se jette au milieu d'eux, et les accusant de trahison, il commença, sans

égard pour les personnes, à faire pleuvoir une grêle de coups de bâton, de coups de pied et de coups de poing; et, d'une part, comme il était doué d'une force extraordinaire, et que de l'autre on ne s'attendait pas à cet orage, il les mit dans une déroute complète avant qu'ils eussent eu le temps de connaître quel était l'auteur de ce terrible ouragan.

Après une telle exécution, et sans prendre congé, comme on le peut bien penser, il sauta sur son cheval, et se trouvait déjà loin du camp quand ces différens chefs, un peu remis, songèrent à le faire arrêter.

Ayant quitté les Florentins de cette manière, il s'était engagé avec Prosper Colonne, et se trouvait à Barlette avec le reste de la compagnie.

L'avis qui avait été donné par Boscherino que le podestat avait été enlevé par des aventuriers, mais de manière à ce que les soupçons ne pussent retomber sur lui, avait mis en mouvement le chef des sbires et toute sa cohorte, qui s'étaient dirigés vers la montagne. Fieramosca et Fanfulla les avaient suivis avec quelques cavaliers, et s'étaient chargés de garder le débouché de la vallée dans laquelle se trouvait située la chapelle, pendant qu'eux autres poursuivraient leurs recherches.

Ils reçurent des mains des sbires deux prison-

niers dont ils étaient, non sans beaucoup de peine, parvenus à s'emparer, et ils les conduisirent à la tour où commandait Martino Schwarzenbach.

Lorsque celui-ci descendit sous le péristyle, il vit ces deux misérables au milieu des soldats, attendant que la prison leur fût ouverte. L'un était le chef de bande Pietraccio, jeune homme féroce, qui par sa constitution et son aspect ressemblait plutôt à un sauvage qu'à un être civilisé; il portait un filet rempli d'une épaisse chevelure rousse qui lui tombait sur les yeux; ses bras nus, encore teints du sang du podestat, étaient attachés sur sa poitrine avec une corde qui lui entrait dans les chairs; il avait le regard bas et honteux du loup qui se voit pris dans un piége. L'autre était une femme d'une haute stature, et dont les formes étaient remarquables par leur beauté; cependant le chagrin, l'habitude du crime, et le désespoir dans lequel l'avait jetée sa situation présente, la faisaient paraître plus âgée qu'elle ne l'était réellement. Une blessure qu'elle avait reçue à la tête pendant qu'elle se défendait lui avait ôté les moyens d'arriver jusqu'à la tour autrement que portée sur les bras de deux soldats. Ils la déposèrent sur le plancher, et la secousse que lui causa le mouvement renouvelant la douleur de sa blessure, lui fit ouvrir les

yeux et pousser un profond gémissement, tandis que le sang, s'échappant de son front, lui baignait le visage et la poitrine. La prison dans laquelle avait été enfermé don Michele fut ouverte, et elle y fut jetée avec Pietraccio, sans qu'on les eût délivrés des liens qu'ils portaient tous deux.

En sécurité sur le compte de ces deux misérables, les soldats retournèrent auprès des sbires, afin de reconnaître s'il n'y avait pas d'autres prisonniers à conduire; Fanfulla monta dans la chambre du connétable, et Hector profita de ce moment de répit pour se rendre au couvent.

Les deux dames, qui ne l'attendaient point à cette heure, éprouvèrent quelque surprise en le voyant; et après les premiers témoignages d'affection, il leur fit part des motifs qui l'avaient conduit au monastère. En leur racontant la chasse que l'on avait faite aux brigands, il leur apprit qu'avec leur chef on avait arrêté une femme, qui, ayant voulu se défendre à l'entrée de la caverne où ils s'étaient réfugiés, avait blessé plusieurs sbires; mais que, blessée à la tête, elle avait été renversée à terre.

Genèvre, touchée de leur malheur, voulut se rendre auprès d'eux pour leur donner quelques secours; elle se leva, et prenant les objets qu'elle regardait comme les plus nécessaires dans une armoire où elle conservait plusieurs espèces de

poudres et d'onguens qui étaient, comme nous l'avons vu, employés quelquefois au soulagement des assassins eux-mêmes, elle pria Fieramosca d'aller trouver le connétable et de lui demander les clefs de la prison.

Le jeune Italien sortit aussitôt, et se rendit par l'escalier en colimaçon à la chambre de Martino; à mesure qu'il en approchait, il entendait des trépignemens de pied dont il ne parvenait pas à deviner la cause. Ayant ouvert toute grande la porte, qui n'était qu'entrebâillée, il aperçut Fanfulla dans le milieu de la pièce tenant un espadon à deux mains, qu'il avait pris dans le râtelier, et le faisant mouvoir en tous sens comme si c'eût été un bâton; il escarmouchait, faisait le moulinet, frappait d'estoc et de pointe avec une telle vélocité, que l'on pouvait à peine distinguer l'épée tournoyer dans l'air, et comme s'il eût à se défendre contre une armée. Hector, qui était sur le point d'entrer, s'arrêta sur le seuil pour ne pas recevoir quelque horion, et regardait en souriant cette joûte insensée, que l'autre continuait sans s'apercevoir qu'il avait un témoin. Les coups qu'il avait portés dans l'air paraissaient, pour le malheur du maître du logis, n'avoir pas toujours tombé à faux; et soit étourderie, soit malice, un de ces coups avait mis fin aux longs services du demi-baril qui gisait sous le lit partagé en deux

comme une noix, et on voyait le liquide qu'il contenait chercher à prendre son niveau naturel vers la partie la plus basse du plancher.

« Il paraît que la vendange se fait tard cette année, dit enfin Fieramosca en riant; et Fanfulla s'étant retourné au son de cette voix qu'il connaissait, laissa tomber l'espadon à ses pieds, et se jeta sur le lit en poussant de si grands éclats de rire, qu'on l'aurait cru atteint de folie.

« Que diable as-tu donc fait là, grand fou? Regardez, il n'y a qu'une demi-heure que nous sommes arrivés ici, et il a fait plus de dégât qu'une compagnie de Catalans dans une semaine.... Et Martino, où est-il donc?

Fanfulla, revenu à lui-même, lui répondit:

« J'étais ici depuis quelques instans, et il prétendait que les Suisses et les Allemands étaient les seuls qui sussent bien se servir de l'espadon à deux mains; je lui ai répondu qu'il disait vrai, et l'ai prié de me donner quelques leçons; et c'est en essayant ce que je savais déjà, que je me suis trouvé dans le cas de faire une saignée au baril, saignée que j'ai faite involontairement, et qu'il a vue d'un bien mauvais œil. Voyez cet animal.... Il ne veut compâtir à rien : il savait bien pourtant que nous autres, pauvres Italiens, nous ne savons pas tenir l'épée à la main. En un mot, nous nous sommes adressé réciproquement des mots

piquans, et il s'est retiré en proférant des juremens et des menaces. Qu'aurais-tu fait à ma place? Sans me donner la peine d'enfoncer un pareil maître d'escrime, je lui ai donné un *cancher* à la lombarde, en lui disant : « Si vous voulez descendre dans la prairie qui est au bas de la tour, je vous ferai une saignée, pauvre Allemand, pour vous prouver que celle du baril a été faite par étourderie.

— Et lui, qu'a-t-il répondu?

— Qu'il s'éloignait de moi, parce que je l'avais inondé. »

Prononcer ces paroles, se rouler sur le lit en éclatant d'un fou rire, et jeter çà et là ce qui s'y trouvait tout cela fut l'affaire d'un instant.

En effet, le capitaine, qui ne se souciait pas d'avoir affaire à un démoniaque de cette espèce, et qui se trouvait blessé jusqu'au fond de l'âme de la perte de son vin, s'était sauvé, en blasphémant, dans un galetas du second étage où s'était caché don Michele. De cette forteresse où il se voyait à couvert, il pouvait entendre la relation de Fanfulla; de temps en temps il élevait la voix pour lui dire quelque injure, à laquelle celui-ci répondait par une autre en forme de parenthèse sans interrompre son récit.

Fiéramosca, que la disposition de son âme ne

portait pas à plaisanter, se présenta comme médiateur, et parvint, non sans beaucoup de travail, à les mettre d'accord. Martino descendit, Fanfulla sortit en riant, et Hector, qui ne pouvait qu'avec peine s'empêcher de rire lui-même en voyant le Germain contempler les deux morceaux de son baril avec l'œil d'un avare qui trouve son coffre ouvert et vide, expliqua au commandant le désir que Genèvre avait manifesté d'entrer dans la prison, et le pria de vouloir bien la lui faire ouvrir.

Cependant le connétable avait ramassé les deux morceaux du baril, et au moyen d'un linge qu'il employait en guise d'éponge et pressait avec soin, il cherchait à sauver les restes du liquide répandu à la surface de la chambre. Ayant appris ce que désirait Genèvre, il répondit en grondant :

« Voilà comme vont les choses! les assassins trouvent des personnes qui viennent à leur secours, et un pauvre homme comme moi, qui ne se mêle que de ses affaires et ne fait de mal à personne, trouve des fous qui mettent sa maison sens dessus dessous.

— Sire Martino, mon cher ami, vous avez cent fois raison; mais vous savez que je n'y puis rien faire.

— Il reste à savoir ce que j'y pourrai faire,

moi ; suis-je allé le prier de venir prendre du bon temps dans mon logis ? »

Fieramosca insistait.

« Bien, bien; revenez dans une demi-heure; vous pourrez alors pénétrer dans la prison..... Puissiez-vous y mourir tous.... », dit-il entre ses dents; mais Fieramosca était déjà au milieu de l'escalier, et il ne le put entendre.

CHAPITRE XI.

La capture de Pietraccio et de sa mère était un événement qui pouvait avoir de graves conséquences pour Martino, et troubler l'exécution des projets de don Michele. Ils avaient eu ensemble un entretien à ce sujet, et ils étaient convenus qu'il fallait faciliter la fuite de l'assassin, afin qu'il ne fût pas conduit à Barlette, où il aurait pu révéler la conduite tenue par le capitaine. Mais le moyen n'était pas facile à trouver, à moins que celui à qui serait confiée sa garde ne voulût consentir à favoriser ce dessein.

Lorsque Fieramosca était venu pour obtenir l'entrée de la prison, troublé comme il l'était par la querelle qu'il avait eue avec Fanfulla, Martino ne put d'abord bien juger si cette démarche pouvait gâter ou ajuster ses affaires. Il eut pourtant assez d'esprit pour espérer du temps, et se confiant dans l'astuce de son nouvel ami, il le quitta dans l'espérance qu'il trouverait le moyen de le délivrer de cet embarras. Quand don Michele eut écouté la demande de Fieramosca, il lui dit :

« Nous l'aurions payé, qu'il ne nous aurait pas

mieux servi. Laissez-moi faire, connétable, et vous verrez si je sais conduire les affaires. Mais.... souvenez-vous bien!

— Il reste bien entendu qu'il ne sera pas question d'autre chose. Cependant..... et les religieuses.....

— Les religieuses, répondit don Michele en souriant, nous n'y toucherons pas, soyez sans inquiétude. Maintenant donnez-moi les clefs de la prison, et attendez-moi ici. »

Il prit les clefs, descendit dans la cour, et ouvrit la porte le plus doucement qu'il put; il tendit l'oreille, et s'apercevant que la mère et le fils parlaient ensemble, il s'arrêta sur le premier des quatre ou cinq degrés qui conduisaient dans ce caveau, d'où en allongeant le cou, il pouvait voir et entendre ces deux malheureux.

La femme avait été déposée à terre, la tête appuyée sur une poutre qui se trouvait dans un des angles du caveau; mais la douleur qu'elle éprouvait ayant fait déclarer une fièvre très violente, dans son agitation elle était tombée le front sur le tuf humide du sol, et elle n'avait jamais eu la force de se relever. Le fils, qui avait les bras attachés sur la poitrine et ne pouvait remuer un doigt, avait essayé, mais en vain, de la secourir; enfin, désespéré de ne pouvoir y réussir, il s'était mis à genoux auprès d'elle, et prome-

nait ses yeux égarés tantôt sur sa mère, tantôt sur les murs de sa prison.

Cette femme faisait tous ses efforts pour relever la tête, mais elle était trop faible pour y parvenir sans assistance. Cependant, avec une peine infinie, le fils réussit à la soulever avec un de ses genoux, et à la remettre dans sa première position; mais ce mouvement lui occasionna une si vive douleur, que, portant les mains à sa tête avec un gémissement prolongé, elle s'écria :

« Que maudite soit la serpe de ce vil Calabrais... mais si le diable me laisse deux minutes... je veux qu'il sache une bonne fois qui je suis.... Que me servirait-il de prier Dieu et les saints? vraiment ils m'ont bien écoutée quand je les priais!.. » Et ici, élevant avec beaucoup de peine les yeux qu'elle tenait baissés, elle proféra des blasphèmes qui auraient fait dresser les cheveux sur la tête à tout autre qu'à Pietraccio.

« Et pourtant, continua-t-elle en changeant ce désespoir féroce en un autre plus douloureux encore, mais également profond, j'avais aussi placé mon espérance dans le pardon.... Quand je mêlais ma voix aux chants des religieuses!... — Oh! que maudite soit l'heure où je mis le pied sur le seuil de cette maison!... Mais à quoi me servent ces regrets? j'étais sous la puissance du démon, même avant que de naître.... j'ai essayé de

le fuir, et voilà comment j'y suis parvenue. » Alors, ayant de nouveau levé les yeux vers le ciel, elle dit avec une expression que l'on ne pourrait décrire : « Es-tu satisfait? » puis se tournant vers son fils : « Mais si tu peux sortir d'ici... si tu es véritablement un homme... celui qui a été la cause de ma mort et de ta ruine, brûlera sans cesse avec moi, si les prêtres disent la vérité.

« Cette nuit, dans Rome, quand je t'avais posté près de la tour sanguinaire, pour assassiner ce gentilhomme, et que toi, fou que tu étais, tu te mis à crier avant de le frapper, ce cri fut cause qu'on t'arrêta et qu'on te mit dans l'état où tu es maintenant.... c'était César Borgia!... Lorsque celui-ci étudiait à Pise, et que je demeurais dans le couvent, il devint amoureux de moi, et moi, folle et criminelle que j'étais, je répondis à son amour. Je ne le connaissais pas alors.... Une nuit il vint me trouver.... j'avais une petite fille âgée de sept ans qui dormait dans une chambre voisine.... elle s'éveilla, et le vit, au moyen d'une échelle, entrer par ma fenêtre; elle se mit à crier.... malheur à lui si on l'eût découvert, car il venait d'être nommé évêque de Pampelune... Le monstre prit les oreillers, qu'il lui jeta sur la tête, et, lui ayant mis le genou sur la poitrine, il l'étouffa..... Je tombai sans connaissance.....

Jure-moi par l'enfer, par ma mort, que tu l'assassineras; fais-moi au moins signe que tu le jures. »

L'assassin, les yeux hagards et fixés sur sa mère, secoua la tête, et lui fit signe qu'il exécuterait sa volonté; mais elle alors, retirant de son cou une chaîne qu'elle avait sous sa chemise, elle ajouta :

« Et quand tu lui auras percé le cœur, dis-lui : Regarde bien cette chaîne, c'est ma mère qui te la rend.... Je n'ai point encore fini.... oh! un moment encore.... Quand je revins à moi, je me trouvai étendue sur le lit... et, je n'ai pas la force de le dire.... auprès de la pauvre Inès. Oh! comme elle était belle!... et maintenant elle est dans le ciel!... et moi, moi, pourquoi faut-il que je descende dans les enfers?.... » Ces dernières paroles furent accompagnées d'un hurlement qui fit trembler la voûte. Elle était morte.

Pietraccio n'éprouva pas une grande émotion; il observait d'un œil stupide les mouvemens convulsifs de sa mère. Quand il la vit expirée, il s'enfonça dans l'angle le plus éloigné du caveau, comme ferait une bête féroce qui, renfermée dans une loge avec un cadavre de son espèce, éprouve de la répugnance, et s'en éloigne.

Tout ce récit, fait d'une manière interrompue et dans une espèce de délire, n'avait été entendu de Pietraccio qu'en partie. L'idée la plus vive qui

lui restait, était qu'il avait à se venger de César Borgia pour plusieurs injures, mais surtout parce qu'il l'avait réduit à l'extrémité dans laquelle il se trouvait par la barbarie de cet homme.

Ce récit avait bien autrement frappé l'agent du duc de Valentinois. Quiconque aurait pu le voir en ce moment, aurait cru que chaque parole de cette femme lui ôtait une portion de son existence, tant le changement de son visage devenait sensible. Lorsque la malheureuse tomba sur le pavé, il s'en fallut de peu qu'il ne lui en arrivât autant à lui-même.

Il descendit d'un pied mal affermi; et, d'une main tremblante, il coupa les cordes dont Pietraccio était entouré. Il fixa un instant les yeux sur la chaîne que celui-ci portait déjà autour de son cou; puis il dit :

« Dans quelques instans, un gentilhomme et une dame viendront te visiter : leur intention est de te rendre à la liberté; mais il ne faut pas que l'on sache qu'elle t'a été rendue par leur secours. Sois donc alerte; et pendant qu'ils examineront s'il n'est pas encore temps de secourir ta mère, prends l'escalier, sauve-toi, et fais en sorte de n'être point découvert, car tu es déjà condamné! »

Après avoir prononcé ces paroles avec une grande précipitation, comme s'il eût eu le feu sous les pieds, il jeta à la dérobée un regard de

dégoût sur la malheureuse femme, laissa son poignard dans les mains de Pietraccio, et, en un clin d'œil, il se trouva dans la chambre du connétable. Nous dirons, en son lieu, combien ce qu'il avait vu et entendu jeta de trouble dans l'âme d'un autre scélérat semblable à lui.

Le lecteur dira peut-être : « Mais nous n'en finissons jamais avec ces assassins, ces morts, ces traîtres, ces prisonniers, ces diables, et toute cette misérable séquelle. »

Si nous avons deviné sa pensée, nous nous permettrons de lui dire, avec tout le respect qui lui est dû, qu'il n'a point deviné la nôtre, qui était justement d'en finir, d'envoyer au diable don Michele, Pietraccio et Martino, qui, pour le dire en passant, commençaient à nous ennuyer nous-même, et à sauter au beau milieu du château de Barlette, que nous trouverons bien différent de ce qu'il était lorsque nous y vînmes la première fois avec don Michele.

La cour, les terrasses, étaient tendues de tapis de soie de toutes les couleurs ornés de guirlandes d'immortelles et de lauriers, qui formaient des festons et des chiffres; et l'on voyait flotter aux balcons et aux fenêtres toutes les bannières de l'armée. La foule, composée de spectateurs oisifs et d'hommes qui s'occupaient des préparatifs de la cérémonie, bourdonnait, tantôt en descendant,

tantôt en montant les escaliers, ou en circulant à travers les cours et les terrasses. Des soldats, des ouvriers, des domestiques, des enfans, allaient et venaient, chargés d'outils, d'échelles, de meubles de toute espèce pour garnir la salle à manger et décorer le théâtre. On apportait des mets de toute sorte, des fruits, des vins, dont les principaux de la ville et de l'armée faisaient à l'envi présent au capitaine d'Espagne. C'étaient des allées, des venues, en un mot, un bruit et un désordre impossible à décrire.

Lorsque la cloche de la tour eut sonné huit heures du matin, on vit paraître en haut de l'escalier d'honneur le Grand Capitaine avec tous ses barons. Il avait voulu témoigner la joie qu'il ressentait du retour de sa fille (une estafette, arrivée peu auparavant, l'avait laissée à trois milles de Barlette) par l'éclat de ses vêtemens et celui de son cortége.

Sur une riche veste de drap d'or, il portait un manteau de velours violet doublé de zibeline, et sur la tête un berret de la même étoffe. D'un magnifique saphir, qui lui servait de fermoir, s'échappait un panache d'une palme environ de longueur, mais entièrement composé de perles fines, qui, retenues par un fil d'acier, ondoyaient légèrement sur son front comme si elles eussent été de véritables plumes. Son épée et son poignard, dont

les gaînes étaient pareillement de velours violet, étincelaient de pierres précieuses, et sur le sein gauche, il portait une épée brodée, qui était l'insigne de l'ordre de Saint-Jacques.

Au pied de l'escalier, il trouva une mule catalane blanche couverte, jusqu'à terre, d'une housse de soie violette parsemée d'or, sur laquelle il monta, et le cortége se mit en route pour aller à la rencontre de donna Elvire.

Prosper et Fabrice Colonne, dont l'habillement était de soie rose brodée d'argent, conduisaient à ses côtés deux chevaux turcs, les plus beaux que l'on eût vus depuis long-temps en Italie. Les deux cousins, qui avaient passé l'âge de la virilité, se tenaient sur ces hautes selles de velours, et réprimaient les mouvemens de leurs coursiers avec tant d'adresse, que l'on pouvait facilement s'apercevoir que ces cavaliers étaient les plus célèbres en même temps les meilleurs condottieri de la milice d'alors.

Dans la foule qui suivait, on distinguait à son aspect animé et robuste Pierre Navarre, inventeur des mines que l'on avait employées, avec tant de succès, au siége du château de l'OEuf. Diégo Garcia de Paredes, l'Hercule de cette époque, qui n'était presque jamais couvert que de fer, et qui, n'ayant point d'autre habit à mettre pour cette fête, avait borné toute sa parure à

faire en sorte que ses armes fussent mieux fourbies que de coutume, et à choisir le plus sauvage de ses chevaux de bataille. C'était un grand étalon calabrois, pris seulement depuis quelques semaines, haut membré, et noir comme un corbeau, sans un seul poil d'une autre couleur.

Paredes seul était doué d'assez de force et d'adresse pour pouvoir monter et conduire ce sauvage animal, qui, nourri dans les bois, et se trouvant maintenant au milieu de la foule et du bruit, s'effrayait, se cabrait, et écumait comme un lion.

Mais la stature du cavalier, sa pesante armure, et le secours d'un frein qui ensanglantait la bouche du coursier, le forçaient à se soumettre; et, après avoir fait cent soubresauts qui forcèrent les gens à lui faire place, il prit le sage parti de ne pas se regarder comme plus fort que Diégo Garcia, qui, cloué sur ses arçons, souriait de ses inutiles efforts.

La fleur de la jeunesse italienne venait de conserve avec les barons espagnols; Hector Fieramosca, caracolant entre ses deux amis les plus chers, Inigo Lopez de Ayala et Brancaleone, portait un manteau de satin bleu brodé en argent, travail et présent des dames de Sainte-Ursule. Il avait la réputation d'être le premier dans l'art de conduire un cheval; celui qu'il montait, couleur

de perle avec la crinière brune, lui avait été donné par le seigneur Prosper, et il l'avait dressé avec tant de soin, que l'animal paraissait comprendre sans le secours de la bride et des éperons toutes les volontés de son maître.

Il semblait que Fieramosca eût reçu le don de faire toujours la première figure en toute chose et partout où il se trouvait. Parfait dans les formes du corps, il en laissait voir l'agréable structure par un vêtement juste de satin blanc qui ne faisait pas un seul pli; et il avait une beauté et une grâce si remarquables dans sa contenance, que quand la cavalcade passait à travers les rues, les yeux de la foule n'étaient fixés que sur lui et que lui seul excitait la surprise. Le jeune guerrier s'apercevait de ce triomphe, mais il rougissait de s'arrêter à une pensée que l'on pardonnerait à peine dans un autre sexe.

En dernier lieu venaient les écuyers de ces divers chefs; et comme le voulait l'usage d'alors, chaque seigneur réunissait à son service des hommes de diverses nations auxquels on attachait d'autant plus de prix, qu'ils étaient plus étranges et plus barbares. C'est ainsi qu'on voyait des spahis turcs avec la cuirasse d'écailles et le cimeterre, des hommes du royaume de Grenade armés de zagaies mauresques, et des archers tartares; ces derniers étaient deux estafiers de Prosper Co-

lonne, portant un vêtement de couleur très vive, avec des arcs et des carquois d'argent. On y voyait aussi des Africains venus de la Haute-Égypte, armés de longs dards; et les physionomies barbares de ces hommes, contrastant avec les visages européens, formaient un tableau plein d'agrément et de variété.

Le départ de Gonzalve fut annoncé par la décharge de toute l'artillerie qui garnissait les tours et les plates-formes du château, et par le son de toutes les cloches; au milieu du bruit qui en résultait perçait de temps en temps le son des trompettes et des instrumens, qui produisaient une harmonie sinon parfaite, du moins bien propre à exprimer l'allégresse martiale dont l'armée était animée.

En ce moment, l'avis parvint au Grand Capitaine que le duc de Nemours avec ses barons venait d'arriver dans Barlette; s'étant arrêté, il envoya quelques uns des siens au-devant de lui, et peu d'instans après les Français parurent au côté opposé de la place.

Le duc, voyant Gonzalve qui venait à pied à sa rencontre, descendit de cheval; et après s'être tous deux tendu la main avec une grâce bienveillante, le Français dit avec courtoisie, qu'il ne se pardonnerait pas, si, invité à cette fête, il avait pu retarder un moment le plaisir que doit éprou-

ver un père à embrasser sa fille. Ayant appris que Gonzalve et ses officiers allaient au-devant d'elle, il demanda la permission de les accompagner, persuadé que si la guerre les rendait ennemis, le capitaine espagnol ne refuserait pas de le regarder comme le premier de ceux qui savaient apprécier sa valeur, son génie, et ses autres grandes qualités. Il était impossible de ne pas accueillir avec courtoisie de pareils témoignages d'estime. Remontés à cheval, les deux capitaines partirent les premiers, et leurs officiers les accompagnèrent sans observer un ordre particulier, et usant entre eux de ces procédés de courtoisie chevaleresque dont les Français ont toujours été les maîtres dans tous les temps.

A environ un mille des portes de la ville, le cortége s'arrêta en voyant venir de loin le détachement qui escortait la litière de donna Elvire.

La fille de Gonzalve était accompagnée de Victoire Colonne, fille de Fabrice, qui devint ensuite la femme du marquis de Pescaire, et acquit tant de célébrité par son courage, son esprit et sa vertu. Gonzalve descendu de cheval courut embrasser sa fille, qui, elle-même, avait quitté sa litière; et il la tenait étroitement embrassée, l'appelant à plusieurs reprises : *Hija de mi alma*[1], et la comblant de caresses qui contrastaient d'une

[1] Fille de mon cœur.

manière admirable avec l'aspect habituellement grave de ce grand homme.

Hector et Inigo, qui avaient été choisis par lui pour servir d'écuyers à sa fille, s'avancèrent, conduisant la haquenée qu'elle devait monter. Le jeune Italien mit un genou en terre, et la belle Espagnole posant légèrement la pointe du pied sur l'autre, s'élança sur sa mule avec une grâce parfaite. Le front pâle de Fieramosca se teignit d'une léger vermillon, lorsqu'en se relevant, Elvire lui adressa des remercîmens accompagnés d'un sourire et d'un regard qui montraient combien elle était satisfaite que l'on eût fait choix d'un si beau jeune homme pour son écuyer.

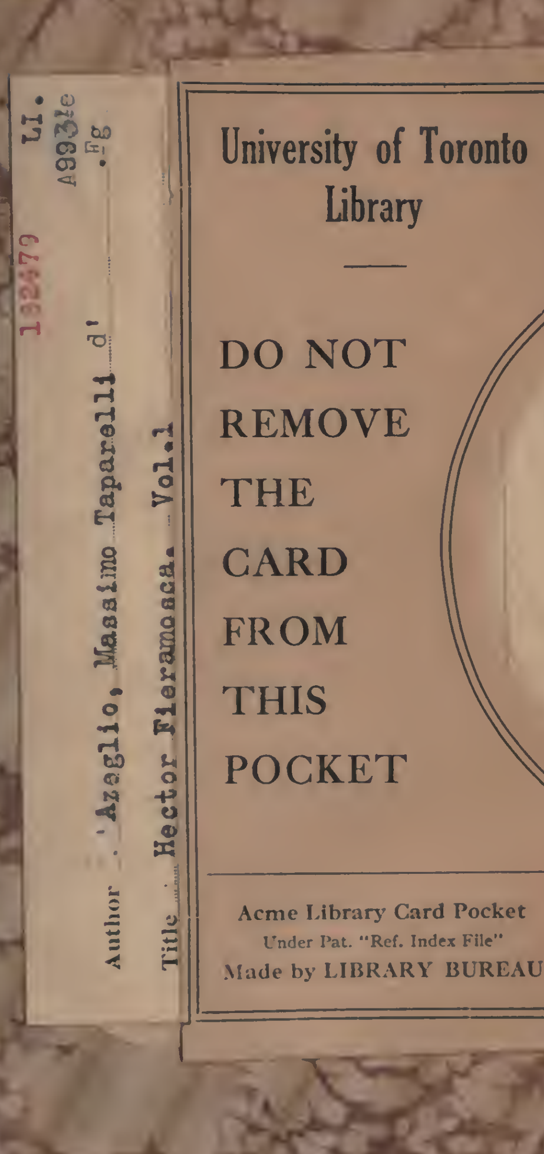
Le caractère de donna Elvire (et peut-être fallait-il en accuser l'extrême tendresse de son père), n'avait pas malheureusement la maturité de jugement que l'on devrait trouver dans une fille de vingt ans. Les emportemens de son cœur, et la vivacité de ses caprices n'étaient pas toujours tempérés en elle par ce sens droit, si difficile à rencontrer dans les deux sexes, et qui pourtant, après la vertu, est la plus belle parure de l'âme.

Son amie, Victoire Colonne, unissait à ces dons précieux la vivacité et la justesse d'un esprit supérieur : bien qu'on dût les regarder toutes les deux comme également belles, il était difficile pourtant de trouver deux beautés d'un caractère

plus opposé. Les yeux brillans de donna Elvire, son fréquent sourire, produit sans doute en partie par un sentiment secret qui l'avertissait qu'elle en devenait plus belle, plaisaient au premier abord; mais les formes grandioses et vraiment romaines de la fille de Fabrice; sa belle figure, semblable à celles que les sculpteurs grecs donnaient aux Muses, un rayon divin qui semblait s'échapper de ses yeux, s'insinuaient plus profondément dans le cœur, et y gravaient une affection qui s'en effaçait difficilement. Un œil exercé aurait peut-être pu découvrir en elle une légère teinte d'orgueil; s'il y en avait, sa vertu sut depuis s'en rendre maîtresse et l'employer à l'accomplissement des plus nobles desseins.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.




192679
LI.
A993!e
.Eg
Author 'Azeglio, Massimo Taparelli d'
Title Hector Fieramosca. Vol.1
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

